
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00066388 4







VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE.



IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nᵒ 8.

VOYAGE

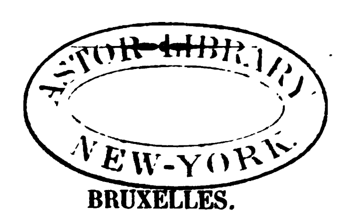
DE M. LE MARÉCHAL

12070

DUC DE RAGUSE

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE,
DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, EN CRIMÉE
ET SUR LES BORDS DE LA MER D'AZOFF; A CONSTANTINOPLE
ET SUR QUELQUES PARTIES DE L'ASIE MINEURE;
EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE.

TOME III.



BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Ce.

1841

SYRIE.

Le 8 septembre au soir, je quittai Damas pour continuer mon voyage, et je me décidai à me rendre directement à Jérusalem, en parcourant la Syrie dans sa longueur.

Nous suivîmes d'abord d'assez près les murs de Damas, dont nous tournâmes l'extrémité sud; c'est de ce côté que les croisés en firent le siége, sans pouvoir s'en rendre les maîtres. A quelque distance de la ville, mon guide me montra l'endroit où saint Paul, frappé par une vision miraculeuse, fut renversé de son cheval et se réfugia dans un souterrain; c'est là qu'éclairé par la grâce, il devint chrétien.

Nous avions toujours voyagé au milieu d'un pays riche et bien cultivé, et le soir nous campâmes

proche de Dorca, dernier village de cette oasis admirable dont la ville de Damas est le centre. D'immenses troupes de chacals vinrent toute la nuit rôder autour de nous, en poussant ces cris lamentables et perçants qui ressemblent si fort à la voix humaine.

Le 9 nous traversâmes, dans la matinée, un pays qui serait d'une extrême fertilité s'il était cultivé ; les terres sont d'une bonne qualité, et il est arrosé par une jolie rivière. Le même massif de montagnes donne naissance au Jourdain et à cette rivière, dont les sources, voisines de celles de ce fleuve célèbre, se trouvent placées près de Nasbeia. Elle coule d'abord dans la délicieuse contrée de ce nom ; plus tard, elle va porter le tribut de ses eaux à l'arrosement des jardins qui environnent Damas. Nous avions tous ces riants pays à notre droite, et nous laissions sur notre gauche les belles et vastes campagne du pays de Horan, où Job possédait de si grandes richesses : aujourd'hui, elles ne seraient pas moins fertiles, si la culture venait les mettre en valeur.

Après le village de Jassa, où nous fîmes une halte de quelques heures, et qui paraît être l'ancienne ville de Suete, d'où tirait son nom ce pays vaste et aride qui sépare les montagnes à l'est du Jourdain, des terres de Horan, nous entrâmes dans une horrible et immense plaine de rochers. Elle est entièrement composée de matières volcaniques, dont la décomposition est plus ou moins avancée. Ce sont

des laves pareilles à celles que j'ai vues aux environs du Vésuve et de l'Etna. Nous [illegible] dans un espace [illegible], qui [illegible], a été le bassin d'un cratère. Ce campement fut un des plus tristes et des plus misérables de tout mon voyage : un peu de mauvaise eau, conservée dans une citerne, en faisait toutes les ressources.

Le 10, en continuant notre route, nous traversâmes un terrain de même nature, mais qui n'était pas entièrement dépourvu de végétation, et où l'on trouve un assez grand nombre de chênes ; des pasteurs turcomans le parcouraient avec leurs troupeaux. Enfin, nous atteignîmes le Jourdain, et je me déterminai à achever la journée et à demeurer la nuit sur ses bords. Je passai le pont de Jacob, et je campai sur la rive droite.

Le Jourdain servait autrefois de limite au royaume latin de Jérusalem, du côté de Damas, et formait sa frontière militaire. Cette ligne défensive se composait de la mer Morte, du haut et bas Jourdain, de la mer de Galilée et du lac de Houlé.

provenant de Durra, dernier village de cette oasis admirable dont la ville de Damas est le centre. D'innombrables troupes de chacals vinrent toute la nuit rôder autour de nous, en poussant ces cris lamentables et perçants qui ressemblent si fort à la voix humaine.

Le 9 nous traversâmes, dans la matinée, un pays qui serait d'une extrême fertilité s'il était cultivé ; les terres sont d'une bonne qualité, et il est arrosé par une jolie rivière. Le même massif de montagnes donne naissance au Jourdain et à cette rivière, dont les sources, voisines de celles de ce fleuve célèbre, se trouvent placées près de Nasbeia. Elle coule d'abord dans la délicieuse contrée de ce nom : plus tard, elle va porter le tribut de ses eaux à l'arrosement des jardins qui environnent Damas. Nous avions tous ces riants pays à notre droite, et nous laissions sur notre gauche les belles et vastes campagne du pays de Horan, où Job possédait de si grandes richesses : aujourd'hui, elles ne seraient pas moins fertiles, si la culture venait les mettre en valeur.

Après le village de Jasna, où nous fîmes une halte de quelques heures, et qui paraît être l'ancienne ville de Suete, d'où tirait son nom ce pays vaste et aride qui sépare les montagnes à l'est du Jourdain, des terres de Horan, nous entrâmes dans une horrible et immense plaine de rochers. Elle est entièrement composée de matières volcaniques, dont la décomposition est plus ou moins avancée. Ce sont

des laves pareilles à celles que l'on voit aux environs du Vésuve et de l'Etna. Nous dressâmes nos tentes dans une espèce d'entonnoir, qui, très-certainement, a été la bouche d'un cratère. Ce campement fut un des plus tristes et des plus misérables de tout mon voyage : un peu de mauvaise eau, contenue dans une citerne, en faisait toutes les ressources.

Le 10, en continuant notre route, nous traversâmes un terrain de même nature, mais qui n'était pas entièrement dépourvu de végétation, et où l'on trouve un assez grand nombre de chênes; des pasteurs turcomans le parcouraient avec leurs troupeaux. Enfin, nous atteignîmes le Jourdain, et je me déterminai à achever la journée et à demeurer la nuit sur ses bords. Je passai le pont de Jacob, et je campai sur la rive droite.

Le Jourdain servait autrefois de limite au royaume latin de Jérusalem, du côté de Damas, et formait sa frontière militaire. Cette ligne défensive se composait de la mer Morte, du haut et bas Jourdain, de la mer de Galilée et du lac de Houlé.

Au pied d'un contre-fort de l'Anti-Liban, à la source même du Jourdain, existait une forteresse gardant le débouché, qui, de ce côté, conduit à Damas; elle faisait la tête de la ligne de défense. Cette forteresse s'appelait anciennement Panias, du nom d'une caverne consacrée au dieu Pan, et d'où sort la principale source du Jourdain. Les Arabes ont converti son nom en celui de Banias, qu'il porte maintenant. Cette place, successivement défendue par les chrétiens, assiégée et prise par les musulmans, reprise par les croisés, eut une fortune variable, parce qu'elle était également précieuse pour la défensive et pour l'offensive des armées opposées.

Le centre de la ligne militaire du Jourdain fut couvert, pendant quelque temps, par une forteresse placée en avant, et à peu de distance du fleuve, sur la rive gauche; précisément à l'endroit où, de-

puis, un grand kan, en partie ruiné aujourd'hui, a été bâti près du pont de Jacob : c'est Baudouin IV qui la fit construire. Elle fut assiégée deux fois, et enfin prise par Saladin.

Cette forteresse et celle de Panias étaient confiées à la garde des templiers. En arrière étaient placées les villes fortes de Safad et de Tibériade ; la frontière présentait ainsi un bon ensemble de défense.

La vallée du Jourdain a été souvent arrosée de sang humain. Depuis le temps des patriarches jusqu'à nos jours, elle a fréquemment fourni des champs de bataille. C'est au-dessus du lac Houlé, entre le ruisseau de Dan, appelé aussi le Petit-Jourdain, qu'Abraham surprit les quatre rois et les défit. C'est encore au-dessus du lac Houlé, à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions, que Jonathas, l'un des Machabées, battit et mit en fuite l'armée nombreuse de Démétrius-Nicator. Chaque pas rappelle les combats des croisés, toujours leur courage, quelquefois leurs malheurs. Baudouin II, roi de Jérusalem, fut battu par Monduc, soudan de Mosul, sur le haut Jourdain. Les mêmes lieux virent la défaite de Baudouin III, et celle de Baudouin IV, vaincu par Saladin. Beaucoup d'autres combats furent livrés jusqu'à ce qu'enfin le désastre de Tibériade, où Guy de Lusignan fut fait prisonnier, entraîna la chute du royaume de Jérusalem.

Le Jourdain est très-peu large, mais il a une

grande profondeur : on peut le comparer à la Seine au-dessus de la ville de Troyes. On le passe sur un fort beau pont qui a trois arches en ogive et d'une architecture gothique.

Arrivé sur les bords de ce fleuve, témoin de tant de saints prodiges, je me plongeai dans ses eaux. Il me semblait qu'en touchant cette terre sacrée, berceau de notre croyance ; de cette religion sublime qui rendit à l'homme sa dignité première, que l'abus de la force lui avait enlevée ; qui donna des droits à la faiblesse et lui assura une protection efficace ; plaça l'humanité dans une région supérieure et lui promit de hautes récompenses ; adoucit ses souffrances, en les sanctifiant ; de cette religion qui fut enfin le principe de la civilisation moderne ; il me semblait, dis-je, qu'en ce moment je commençais une nouvelle vie.

Depuis le Jourdain jusqu'à Jérusalem ; jusqu'à Ébron, maison d'Abraham ; jusqu'à la mer Morte, où le courroux de Dieu se déploya ; jusqu'à la vallée de Térébinthe, théâtre de la gloire et de l'héroïsme de David ; on ne voit que des lieux qui rappellent les plus grandes scènes du passé. Des noms que notre enfance a prononcés avec un religieux respect retentissent presque seuls à notre oreille ; on vit avec les patriarches, avec les prophètes, avec les miracles : l'âme s'abandonne naturellement à la réflexion, à une pensée méditative, à une douce et sainte mélan-

colie ; là on respire dans une atmosphère de piété qui semble agir sur tout. Dans aucun pays les croyances ne sont aussi vives, et chaque religion est professée sur cette terre avec ardeur. Juifs, chrétiens, musulmans, tous ont une égale ferveur, et il semble que la puissance particulière de la Judée soit de disposer le cœur de l'homme à se mettre en rapport et à entrer en communication avec la Divinité.

Après avoir puisé de l'eau du Jourdain, pris des roseaux et des papyrus, qui croissent en grand nombre sur ses bords, le 11 au matin, je me mis en route pour Tibériade. Je me trouvais sur le territoire de la tribu de Nephtali, après avoir traversé celui de la tribu de Manassès. Ce pays suit la rive droite du Jourdain. Il est sec et pierreux : cependant on trouve fréquemment des terres fertiles, et elles seraient propres à toute sorte de culture, et particulièrement à celle du coton ; mais il n'y a pas de bras pour en tirer parti, et elles restent en friche.

Nous allâmes au puits de Joseph. C'est un lieu de repos, créé pour soulager les voyageurs. C'est là, dit-on, que Joseph fut descendu dans une citerne, par ses frères, et vendu à des marchands égyptiens. La tradition a consacré ainsi cet endroit, et les

recherches géographiques ne la contrarient pas, car elles placent à peu de distance la plaine de Dothain, où la Genèse dit que Joseph rencontra ses frères. Je m'y arrêtai un moment pour méditer sur les souvenirs qu'ici chaque pas réveille.

Je continuai ensuite mon voyage et je rencontrai sur la route le neuvième régiment de chasseurs, au service de Méhémet-Ali. Ce corps, entièrement composé de Turcs engagés volontairement, s'était distingué pendant la guerre. Il y avait peu d'ordre et de régularité dans sa marche et dans sa tenue; mais sur la figure des soldats, je remarquai tous les signes de la résolution et du courage. Un Italien, ayant servi autrefois dans l'armée française, et qui était attaché au régiment en qualité d'instructeur, me donna des renseignements assez satisfaisants sur ce corps.

Nous descendîmes des hauteurs : parvenus sur les bords du lac de Tibériade, nous le contournâmes pendant deux heures, et après une marche de huit heures, à partir du pont de Jacob, nous arrivâmes à Tibériade.

Cette mer de Galilée forme un des plus beaux lacs que l'on puisse voir; sa grande étendue, la limpidité de ses eaux, les montagnes qui l'environnent, et qui toutes sont fertiles et seraient susceptibles de la plus riche culture, font de cette contrée un pays où la nature semble s'être plu à prodiguer ses dons.

Autrefois une nombreuse population habitait les bords de ce lac ; treize villes florissantes y étaient bâties : aujourd'hui Tibériade est une réunion de cabanes infectes, qui tombent en ruine, et où la misère se montre avec tout ce qu'elle peut présenter de plus triste et de plus dégoûtant. Une enceinte fortifiée, qui date du moyen âge, est cependant encore assez bien conservée.

Cette ville, qui appartenait au comte de Tripoli, fut témoin de la longue lutte des croisés, qui défendaient le royaume de Jérusalem contre les musulmans; elle était leur point d'appui. C'est dans son voisinage que furent livrés une multitude de combats, et presque sous ses murs qu'eut lieu la dernière catastrophe.

Après un grand laps de temps les Français reparurent sur le même théâtre de guerre. Tibériade vit aussi les exploits des troupes de l'armée de l'Orient. En 1799, pendant le siége de Saint-Jean d'Acre, le grand vizir fit une démonstration offensive et se porta dans la plaine d'Esdrelon en avant de Nazareth : le général Bonaparte marcha à lui avec quatre à cinq mille hommes, le battit en vue du mont Thabor, et notre cavalerie poursuivit les Turcs jusqu'à Tibériade, qui lui ouvrit ses portes, et de là jusqu'au pont de Jacob, sur le Jourdain, où elle acheva leur dispersion.

Nous campâmes hors de la ville, sur le bord du lac

qui nous fournit un repas délicieux. C'est là que saint Pierre fit la pêche miraculeuse, rapportée par l'Écriture. Le poisson s'y trouve dans une abondance si prodigieuse, que dans les tempêtes il vient, en grande quantité, échouer sur la côte. M. le comte d'Estourmel, qui m'a précédé sur ces lieux, et que le mauvais temps a forcé de rester plusieurs jours à Tibériade, m'a dit avoir été témoin de ce phénomène. Deux barques seules étaient dans le port : il n'y en a pas d'autres sur toute cette côte.

Quelques pauvres Turcs, quelques juifs, plus pauvres encore, habitent Tibériade, et représentent la population florissante qui couvrait autrefois la contrée. Je trouvai là un juif de Brody, qui nous offrit ses services et nous fut utile.

Beaucoup de juifs quittent l'Europe pour se rendre dans ce canton. Ce n'est pas à Tibériade même qu'ils s'établissent, c'est à Safad, petite ville située à quelques lieues, sur le sommet du plateau. C'est là que les juifs croient que la Messie doit venir, c'est là qu'ils l'attendent avec confiance. De toutes les parties du monde il en arrive à Safad : ils viennent terminer leur vie dans cette ville qui doit un jour, selon eux, briller d'un vif éclat et devenir le chef-lieu de leur puissance. Quelle foi profonde pénètre encore les juifs, et avec quelle constance ils refusent de reconnaître la main qui les a frappés, et dont le signe se montre partout !

J'allai visiter des eaux thermales à peu de distance de Tibériade, et que l'on dit fort salutaires. Elles sont situées sur les ruines de l'ancienne Emmaüs. Des colonnes nombreuses, et d'autres vestiges de la splendeur de cette ville, frappent encore les yeux. Ces eaux ont une température de soixante degrés ; elles renferment une grande quantité de muriate de soude, de sulfate de soude, de nitrate de potasse et de gaz sulfureux. Un établissement de bains, en mauvais état, existait il y a quelques années ; Ibrahim-Pacha, depuis qu'il occupe ce pays, en a fait construire un nouveau qui est fort beau.

On ne saurait trop admirer les vastes contours de la mer de Galilée ; ils seraient admirables, s'ils étaient peuplés et cultivés ; mais, dans une étendue de cent quatre-vingts milles, qui forme son développement, à peine compte-t-on deux mille habitants.

Le 12 je partis de grand matin pour me rendre à Nazareth, en allant visiter auparavant le Mont Thabor, où se fit le miracle de la transfiguration. Je passai à peu de distance du village de Cana, théâtre d'un autre miracle. Je traversai constamment un pays favorisé par les dons de la nature, et qui ne demande que des habitants pour redevenir riche.

Nous nous arrêtâmes au mont Thabor. C'est une montagne en forme de cône tronqué, qui est isolée, à l'entrée de la vaste plaine d'Esdrelon, et ne se lie d'aucune manière, aux chaînes voisines. Son élévation est de quatre cents toises environ, au-dessus du niveau de la campagne. De vieux arbres, des chênes verts, clair-semés, en couvrent la surface; les pentes, et le plateau de mille toises de tour à peu près, qui couronne le sommet, sont accidentellement cultivés. Un fort et un couvent y existaient

autrefois, mais à présent il en reste à peine quelques légers indices. Du sommet du mont Thabor la vue embrasse les vastes plaines de l'intérieur de la Syrie ; à l'ouest le revers du mont Carmel, au midi une suite de vallées, qui conduisent à Jérusalem ; à l'est, on a à ses pieds la vallée du Jourdain et les plaines qui mènent à Damas ; au nord, enfin, l'Anti-Liban.

Après neuf heures de marche nous arrivâmes à Nazareth. Cette ville est située au dernier échelon de la chaîne de montagnes venant de l'Anti-Liban, et qui forme, avec le mont Carmel, la vallée du Coppa, ou de l'ancien fleuve Hélus, et qui conduit à Saint-Jean d'Acre. Quelques milliers de chrétiens et quelques Turcs, population considérable pour le pays, habitent Nazareth. Cette petite ville est placée sur un amphithéâtre au fond d'un rentrant et séparée de la plaine par un défilé.

Les maisons sont en pierre, et en assez bon état. Il y a une belle fontaine à l'entrée, et au moment où je passais, plusieurs femmes, qui me parurent jeunes et belles, venaient, en portant avec beaucoup de grâce des cruches sur leur tête, y chercher de l'eau. Je crus voir les filles de Madian.

Je me dirigeai sur le monastère des moines de la terre sainte, où, suivant l'usage des voyageurs catholiques, j'allai réclamer l'hospitalité. C'est une belle institution que celle qui protége ainsi l'homme,

que des sentiments religieux, ou d'autres intérêts, appellent dans ces contrées lointaines, au milieu d'un peuple farouche, souvent cruel, et toujours pauvre et misérable. C'est une noble manière de servir Dieu, que de s'expatrier pour se consacrer aux devoirs de piété et d'humanité, que ces bons moines accomplissent avec constance et dévouement. Quoi qu'on en ait dit, ils vivent au milieu de dangers et de privations de toute espèce. La prière et l'exercice de la charité, voilà tout ce qui remplit leur vie; et le sentiment du bien qu'ils font chaque jour est leur seule récompense ici-bas.

Ces pieux cénobites étaient à l'église au moment où nous arrivâmes. Celui d'entre eux qui est chargé de recevoir les étrangers vint aussitôt qu'il fut instruit de notre présence; une porte revêtue de fer, et de trois pieds de haut, s'ouvrit, et nous fûmes admis.

J'allai d'abord à l'église pour visiter le sanctuaire, situé au-dessous du chœur; un autel, que décorent des fleurs toujours fraîches, y est élevé. C'est dans cette grotte qu'une vision céleste vint jadis annoncer à la sainte Vierge ses hautes destinées.

Après avoir pris possession de mon logement, je me fis conduire dans les divers lieux consacrés par la religion. Je vis l'endroit où était placée la demeure de saint Joseph, et l'atelier ou il travaillait. Les constructions qu'on y remarque semblent appartenir

aux temps les plus reculés. On a élevé là une chapelle où l'on dit la messe une fois par semaine.

Un autre lieu, qui a reçu une destination semblable, et qu'on désigne sous le nom de la sacristie, renferme une table de pierre taillée dans un rocher, sur laquelle on dit que Notre-Seigneur mangea avec ses disciples, peu avant sa mort; enfin ce qu'on appelle la synagogue était l'école des jeunes Hébreux. Ce fut là que Jésus-Christ enfant, ayant discuté avec les docteurs, une dispute survint à la suite de laquelle il fut sur le point d'être jeté dans un précipice et forcé de prendre la fuite. Tous ces lieux sont l'objet d'une vénération particulière et employés au culte divin.

Je visitai ensuite l'intérieur de la ville, et je cherchai à me rendre compte du fait d'armes qui s'y est passé en 1799. L'armée turque venait de Damas, au secours de Saint-Jean d'Acre assiégé. Le général Bonaparte avait posté en observation, à Nazareth, le général Junot, avec trois cents hommes d'infanterie, et cent quatre-vingts chevaux. Les Turcs se présentèrent devant Nazareth et furent repoussés; le lendemain, le général Bonaparte, qui avait marché rapidement par la vallée du Coppa, déboucha sur les derrières de l'armée turque, l'attaqua inopinément et la mit en fuite, après un choc de quelques minutes.

On a peine à comprendre comment le général

Junot, avec une poignée de monde, dans un lieu qui offre une assez bonne position, mais qui, pour être occupé convenablement, exigeait des forces au moins quadruples de celles qu'il avait, et si loin de tout secours, ne fut pas enlevé. Sans vouloir diminuer la gloire qu'il acquit dans cette circonstance, il faut pour expliquer ce qui se passa, supposer que l'ennemi fit seulement une démonstration, une simple reconnaissance : et qu'il n'attaqua les troupes françaises, en position et appuyées aux principaux édifices, qu'avec de la cavalerie. Souvent la gloire de la défense résulte de la faiblesse de l'attaque. Quoi qu'il en soit, Junot resta maître de son terrain, et l'armée française arriva à temps pour le dégager.

L'armée turque était rassemblée dans un vaste bassin, entouré par les montagnes de Nazareth, le mont Carmel, le mont Thabor, et le mont Hermon. Notre attaque fut dirigée sur les villages de Foulé et d'At-Foulé. Les Turcs, enfoncés, se dispersèrent ; une partie se retira sur le haut Jourdain, l'autre sur Naplouse et Jérusalem.

Le récit que me fit le général Bonaparte, à son retour de Syrie, cadre parfaitement avec la situation des lieux. Il ajouta qu'un petit nombre de coups de canon avait suffi pour lui donner la victoire.

Je traversai toute cette plaine d'Esdrelon, qui est de la plus grande fertilité ; mais c'est un don de la nature dont personne ne profite. Il n'y a pas la

cinq centième partie de la surface qui soit cultivée : les herbes hautes et épaisses, qui la couvrent et naissent d'elles-mêmes, restent sans emploi, sans qu'il y ait des troupeaux pour les consommer ; elles ne servent qu'à fertiliser de nouveau la terre, qui les produit inutilement.

Cet état de choses est le résultat des désordres, qui, depuis un si grand nombre d'années, ne cessent de désoler ces contrées. Là où la nature est prodigue de ses richesses, là où l'homme trouverait une large récompense d'un médiocre travail, il s'éloigne : car là aussi est le danger. Un pays riche et fécond, est ordinairement ouvert, dès lors on peut le parcourir avec facilité, et les oppresseurs peuvent s'y rendre à tous les moments : l'attaque y est aisée, la défense difficile ; tandis que dans les pays de montagnes, au milieu des rochers, la défense est facile et d'un succès pour ainsi dire assuré. Si la terre cultivable est peu étendue, si les produits sont faibles, au moins leur conservation est garantie.

Il arrive de même que des villages sont bâtis de préférence loin des sources qui donnent de-la bonne eau, et que les habitants aiment mieux être contraints au travail pénible et journalier d'aller la chercher à une grande distance, que de demeurer sur les lieux où des étrangers, qu'ils redoutent, seraient attirés par les mêmes avantages. C'est donc le raisonnement et l'instinct qui amènent les peuples mal-

heureux dans ces endroits retirés et abruptes, et par les mêmes motifs que, dans un pays composé de plaines et de montagnes, toute la population se retire dans ces dernières. Il faut que la protection vigilante de l'autorité, la main efficace du gouvernement, se fassent sentir, pour que les plaines soient habitées avec sécurité.

Trop souvent, dans mon voyage, j'ai pu vérifier la justesse de ces observations. Ainsi la magnifique plaine d'Esdrelon est déserte ; ainsi le plateau de la rive droite du Jourdain et les bords du lac de Tibériade sont déserts ; la Cœlé-Syrie est inculte et ne renferme que des pasteurs ; il en est de même de la plaine d'Antioche, que l'on dit être la plus fertile du monde ; tandis que le Liban est extrêmement peuplé, et que le pays âpre et difficile de Naplouse est rempli d'habitants.

Partout et constamment les mêmes causes produisent les mêmes effets ; l'état des choses actuel est donc l'expression des désordres dont l'Orient, depuis tant de siècles, n'a pas cessé un moment d'être le théâtre. Si les œuvres de Méhémet-Ali, si l'admirable police qu'il a établie dans les pays soumis à son pouvoir lui survivent, tout prendra une nouvelle face dans ces contrées.

Après avoir franchi l'immense plaine d'Esdrelon, nous campâmes au pied des montagnes que nous avions à traverser pour nous rendre à Jérusalem. C'est au village de Jenni que nous dressâmes nos tentes. Ce lieu est riant ; il y a des eaux vives et de beaux pâturages, qui y avaient fait rassembler une grande quantité de chevaux, levés dans ce pays, pour servir à la remonte de la cavalerie. Le cheik du village m'offrit tous les secours dont je pouvais avoir besoin, et me fit fournir des gardes pour la sûreté de nos équipages pendant la nuit. Plusieurs officiers européens, qui étaient à ce dépôt, vinrent me saluer ; entre autres un médecin italien. L'Orient renferme un assez grand nombre de ces individus, dont la vie a été bouleversée par les révolutions, ou compromise par quelques actes politiques, qui sont venus y chercher un asile et du pain. Quelques-uns

y ont trouvé la grandeur et la fortune. Les conversations que j'avais avec les Européens étaient instructives pour moi. Il y a d'ailleurs tant de charmes à rencontrer loin de son pays des gens qui ont des souvenirs communs, un même langage, et qui comprennent nos mœurs et notre manière de sentir et de juger !

Lors de la dernière révolution qui a éclaté à Naplouse et à Jérusalem, les rebelles s'étaient réunis au village de Jenni. Ibrahim-Pacha les y châtia sévèrement.

Je partis le lendemain, 14 septembre, de grand matin. Nous marchâmes à travers un pays fort difficile, dont la population, assez considérable, habite les parties les plus âpres et les plus retirées, et où elle cultive avec soin des champs peu étendus, entourés de rochers. Nous nous arrêtâmes à Naplouse. Cette petite ville est située dans une gorge étroite, mais ornée de riches plantations; son aspect extérieur est charmant. Il est vrai que rien ne saurait faire deviner, à celui qui ne l'a pas éprouvée, la séduction qu'exerce la vue d'une réunion de beaux arbres sur un voyageur traversant, au milieu de l'été, les contrées brûlantes de l'Orient.

Avant d'entrer dans la ville, nous fîmes une halte de quelques heures au bord d'une jolie fontaine, bien ombragée. Ce lieu était délicieux. Quelques femmes de Naplouse vinrent s'y livrer à leurs tra-

vaux de ménage. Nous les abordâmes, et elles s'entretinrent avec nous sans difficulté, mais toujours en conservant leurs voiles. Une d'elles, accompagnée de deux jolis enfants, dont l'un était d'une exigence et d'une tyrannie qui ne pouvaient lasser la tendresse et la douceur de sa mère, attira particulièrement mon attention; j'éprouvais pour elle de l'intérêt. Une femme turque s'en aperçut, et, voulant l'accroître, elle me dit, en me montrant sa compagne : « Elle est des vôtres, elle est chrétienne. » Il y a quelque chose de primitif et de vrai dans cette division qui classe les peuples par croyances. Cette manière d'envisager l'existence, la simplifie et lui donne de la dignité. Les paroles de la femme turque produisirent leur effet et je donnai quelques pièces de monnaie à ma coreligionnaire.

Naplouse est l'ancienne Samarie, ou du moins elle touche immédiatement au terrain sur lequel la ville antiqu eétait bâtie.

Samarie fut la capitale du royaume d'Israël, séparé de Judas et de Benjamin; elle le fut aussi d'une nation nouvelle, que formèrent les colonies envoyées d'Asie par Salmanazar, lors de la captivité des Hébreux à Babylone, et qui prit le nom de Samaritaine.

Autant Naplouse, vue de loin, parle agréablement aux yeux, autant son aspect est repoussant

quand on pénètre dans son enceinte. La population y est agglomérée, les rues sont extrêmement étroites, plus encore que ne le sont ordinairement celles des villes turques : la moitié est couverte de voûtes, qui en font comme des galeries souterraines, de manière que l'on ne voit le jour que de distance en distance. Tout enfin y est encore plus sale et plus infect qu'ailleurs.

Cette ville renferme un monument vivant de son antiquité. C'est une famille samaritaine, qui forme une espèce de tribu ; elle n'a jamais quitté ce séjour et ne s'est jamais alliée à aucun étranger. J'allai visiter le chef de cette famille, qui se compose aujourd'hui de trois ou quatre cents personnes. On le considère comme une espèce de patriarche. Le grand rabbin prétend descendre en ligne droite d'Aaron, frère de Moïse, et posséder les livres écrits par le fils d'Aaron. S'il en est ainsi, ce sont des manuscrits contemporains des plus anciens parmi ceux que l'on trouve en Égypte, dans les tombeaux. Je ne demandai pas à les voir, parce que leur vue ne m'aurait rien appris ; j'acceptai cette déclaration comme je la donne, sans la garantir.

Après avoir passé la majeure partie de la journée du 14 septembre à Naplouse, je continuai ma route et j'arrivai dans un lieu très-sauvage, où se trouvait une fontaine. Nous dressâmes nos tentes et nous y passâmes la nuit.

Le lendemain nous partîmes de grand matin; ce jour-là, nous devions arriver à la ville sainte, et j'éprouvais d'avance une vive émotion. Tant d'idées diverses se réveillent à son seul nom.

Le pays que je traversai, jusqu'à trois lieues de Jérusalem, me parut, ainsi que celui que j'avais parcouru la veille, cultivé avec le plus grand soin. Une multitude de jardins bien tenus, remplis de figuiers et de vignes, en font la richesse, et les villages que l'on traverse présentent une assez grande apparence d'aisance. Cependant le pays par lui-même est pauvre et aride, et c'est à un redou-

blement de soins et d'efforts de ceux qui l'habitent, qu'il doit ses avantages.

Bientôt la scène change : en approchant de Jérusalem, on croit entrer dans le domaine de la mort. La stérilité se voit partout et la culture nulle part. Mais l'attention et l'intérêt sont excités d'une autre manière, le passé vient faire oublier le présent. Remarquant un édifice sur une montagne, à quelque distance de la route, je demandai à mon guide ce que c'était, il me répondit simplement : « C'est le tombeau de Samuël. » Ailleurs il me dit : « Ce puits fut creusé par Jacob. » Sans cesse je me trouvais inopinément en contact avec les patriarches et les prophètes. Le spectacle de misère et de désolation que j'avais sous les yeux m'avertissait, en même temps, que j'étais sur une terre de réprobation, où un grand crime a été commis ; crime que, depuis dix-huit cents ans, poursuit la colère céleste : enfin que cette terre, promise et accordée au peuple de Dieu, si féconde et si riche autrefois, est devenue une terre maudite.

Mais si l'approche de Jérusalem fait éprouver ces profondes sensations, qu'elles sont plus grandes encore celle squi naissent à l'aspect de la ville même ! Toutes les misères humaines semblent y être accumulées. Une morne tristesse s'empare de l'esprit du voyageur ; il ne peut sortir de la méditation et de la rêverie, dans lesquelles il tombe involontairement

et qui l'absorbent. Il croit voir encore la main de Dieu s'appesantir sur cette malheureuse ville et la forcer de subir l'arrêt qui la condamna à vivre dans une agonie éternelle ; il s'imagine être associé à son funeste sort, car il lui semble que l'air qu'il respire ne renferme plus l'élément de la vie. Oh! qu'ils aillent dans la terre sainte, qu'ils entrent à Jérusalem, même avec une foi douteuse, ceux-là qui sont avides de nouvelles émotions ; pour peu que leur imagination soit vive, et leur cœur droit et sincère, elles arriveront en foule à leur âme.

Cette ville fut belle et puissante. Les ouvrages de Salomon, l'influence qu'il exerça sur son siècle, les relations étendues qu'il établit avec les peuples lointains, le prouvent suffisamment. Aujourd'hui elle n'est plus qu'un tombeau placé dans un désert. Ses habitants formaient un peuple, et le souffle divin les a dispersés ; depuis près de dix-huit siècles ils sont épars, et, malgré leurs richesses, ils ne peuvent échapper à une sorte d'abjection, qui semble s'être identifiée à leur nature et résulter d'une force supérieure à la puissance humaine.

Après avoir contemplé ces murs, qui furent arrosés de tant de sang ; que les croisés, tout à la fois si grands, si magnanimes et si barbares, attaquèrent et défendirent successivement, je franchis la porte dite de Damas, et, au milieu des ruines dont l'enceinte est semée, je m'acheminai vers le couvent

catholique des pères de la terre sainte. J'y fus reçu avec cette charité évangélique qui les distingue, et je les trouvai encore sous l'impression des maux sans nombre qui venaient de peser sur eux.

La révolte récente, réprimée avec peine par Ibrahim-Pacha, avait fait courir de grands risques aux chrétiens par les désordres qui en avaient été la suite : ils s'étaient réfugiés dans le monastère pour y trouver un asile et quelque sûreté ; mais, en s'y retirant, ils avaient enfermé la peste avec eux, et cette horrible contagion avait fait les plus grands ravages. Sur quarante moines, dix-neuf avaient succombé. Deux mois auparavant, le couvent de Bethléem, ébranlé et endommagé par un tremblement de terre, avait failli être renversé. A peine les mesures de purification et de santé venaient-elles d'être exécutées dans celui de Jérusalem, quand j'y pris mon logement.

J'eus immédiatement le triste spectacle des divisions des chrétiens dans cette ville, berceau du christianisme. Je venais d'entrer dans la cellule du père, vicaire général, que déjà on m'avait mis dans la confidence des disputes des latins avec les grecs. Les latins accusaient ceux-ci de torts graves, d'usurpation de leurs droits ; ils me les dénoncèrent comme capables de commettre les plus grands crimes, et imploraient mon appui et ma protection contre eux, auprès du pacha. Peut-être que, de leur côté,

les grecs ne croyaient pas manquer de griefs à faire valoir contre les latins. Ah! quelle déconsidération doivent jeter sur nous, sur notre religion, des dissensions si opiniâtres et si amères! Pour qu'il existe un ordre de choses supportable pour tout le monde, il faut que chacune des sectes chrétiennes vive immédiatement sous la protection de l'autorité musulmane; que cette autorité maintienne l'ordre et la règle parmi elles, et, à cet effet, qu'elle soit dépositaire des clefs mêmes de l'église qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Grande humiliation et grand scandale pour la chrétienté!

Dès le lendemain, 16 septembre, je me mis en chemin pour parcourir Jérusalem et visiter cette ville où chaque pas offre un pieux souvenir. J'étais conduit par le père Camille, franciscain, Napolitain de naissance, et qui dessert la paroisse catholique.

Je commençai mes courses par l'église du Saint-Sépulcre, dont l'autorité musulmane avait fait ouvrir la porte. L'édifice, bâti dans le style byzantin, est beau sans être très-vaste; il se compose d'une simple rotonde, augmentée d'un prolongement qui forme le chœur. Son développement est cependant assez grand pour renfermer tous les lieux qui ont été le théâtre des scènes de la passion, et il s'y ajoute l'espace nécessaire pour qu'un couvent, qui contient dix moines latins, soit compris dans son enceinte. Les moines grecs et arméniens sont logés dans la

partie supérieure de l'église. Les grecs comme les plus favorisés, sont en possession du chœur, qui forme leur église particulière. Les latins en ont une dans leur couvent; elle est en même temps leur sacristie. Ils dressent, dans les fêtes solennelles, un autel à la porte du chœur, et y célèbrent l'office divin. Une autre partie de l'église est réservée aux Arméniens.

Des chapelles nombreuses sont élevées dans tous les endroits que la mort de Notre-Seigneur a sanctifiés, et le tombeau du Christ est au milieu de la rotonde, recouvert par un monument cubique, surmonté d'un dôme, qui fait, de cette partie de l'église, comme un édifice à part. Une table de marbre est placée sur la pierre qui recouvrit la tombe où le corps de Notre-Seigneur fut déposé. Des fleurs, sans cesse renouvelées, l'ornent constamment, et c'est là que les fidèles viennent se prosterner et élever leur âme vers Dieu. Tous ceux qui remplissent ce devoir sont aspergés avec de l'eau de rose. Un autel est au-dessus du tombeau, et chaque communion y vient célébrer les mystères divins à son tour. C'est le bâtiment que l'on appelle proprement le Saint-Sépulcre.

A peu de distance de la porte d'entrée, en face de la partie latérale du chœur, est une élévation, revêtue de maçonnerie. C'est un rocher de quatorze pieds de hauteur; une plate-forme occupe sa partie

supérieure. Ce rocher, c'est le Calvaire; c'est là que le sang du Juste coula; c'est là que le mystère de la rédemption s'accomplit. On montre le lieu où s'éleva la croix, celui d'où elle fut retirée sur une vision miraculeuse de sainte Hélène. On montre également les lieux où étaient placées les croix qui furent dressées en même temps que celle de Jésus-Christ.

Il est impossible de visiter froidement ce sanctuaire du christianisme. C'est de ce point que jaillit cette éclatante lumière qui devait éclairer le monde; c'est de là que s'est propagée une religion fondée sur une morale sublime, et sur un esprit de paix et de charité inconnu auparavant; religion qui rendit à l'homme la place que Dieu lui avait assurée dans la création, et dont la pensée et le but furent tout au profit de la faiblesse et du malheur: nouvelle époque, nouvelle ère, nouveau monde moral que créa le sang de Jésus-Christ.

On me montra successivement, dans cette même enceinte, le lieu où Jésus-Christ fut détenu avant son crucifiement, la place où il fut insulté, celle où furent partagés ses vêtements, celle où il apparut à Marie-Madelaine, sous la forme d'un jardinier, l'endroit où était la Vierge pendant le supplice de son fils, la pierre sur laquelle fut embaumé le corps de Jésus-Christ, pierre recouverte aujourd'hui pour sa conservation, mais qui est l'objet d'une dévotion particulière; le tombeau de saint Nicodème, qui

détacha Jésus-Christ de la croix ; le rocher qui se fendit au moment de la mort de Notre-Seigneur.

On me fit voir aussi le lieu où ont été déposés les restes de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, son frère, premiers rois de Jérusalem. Des inscriptions l'indiquaient autrefois ; mais après l'incendie, qui a eu lieu il y a trente ans, les grecs, ayant fait reconstruire ce que le feu avait détruit, et cédant à leur haine contre les latins, ont masqué, par de nouvelles constructions, ce qui rappelait la gloire et la puissance de nos ancêtres. J'ai vu, j'ai manié avec respect l'épée de Godefroi, de ce héros chrétien, qui montra pendant sa vie autant de courage et de vertu que de talent. Cette épée est une bonne arme de bataille, un peu courte et un peu lourde, mais que l'on peut cependant remuer sans peine, et dont on pourrait encore faire usage.

Je venais de voir tous ces objets avec une pieuse émotion ; je vivais dans les siècles passés, et une profonde rêverie s'était emparée de moi, lorsque le père Camille m'en tira en me disant : « Adesso vi farò « vedere la tomba d'Adamo. — Qu'est-ce ? m'écriai- « je ; qui, Adam ? — Si, Adamo, il primo uomo. — Ah ! « mon père, que me dites-vous ? » Il se hâta de me répondre pour me calmer : « Non è di fede ; è sola- « mente di tradizione e d' istoria. » L'effet était produit et la sensation durable. Quel tort ont fait, et font chaque jour ces moines, en se livrant à une sotte

superstition, qu'alimente l'ignorance, et dont la moindre réflexion démontre l'absurdité!

Après-midi nous continuâmes nos courses. Nous sortîmes par la porte dite de Jaffa, et nous nous mîmes en marche pour faire une partie du tour extérieur de la ville. Nous dépassâmes la montagne de Sion, qui n'est que la partie supérieure du plateau sur lequel Jérusalem est bâtie, et nous arrivâmes à la fontaine de Siloé, placée dans la vallée de Josaphat, que nous remontâmes. C'est un ravin très-resserré, très-étroit, qui sépare Sion et le plateau de Jérusalem, de la montagne de l'Ascension et du jardin des Oliviers. Le lit du Cédron est constamment à sec dans la belle saison; à peine en hiver y coule-t-il accidentellement quelque peu d'eau qui se rend dans la mer Morte. Tout le pays est desséché et d'une aridité extrême.

Le silence qui règne dans la ville, où l'on n'entend aucun bruit, d'où l'on ne voit s'élever aucune fumée, la désolation et la stérilité de la campagne, où tout semble privé de vie, ont dû faire naître à l'esprit la pensée que la vallée de Josaphat était un séjour dévolu à la mort. Trois tombeaux y sont placés, ce sont ceux d'Absalon, fils de David; de Josaphat, roi de Juda, et de Zacharie. Ces monuments, d'une construction singulière, sont taillés dans le roc avec tous leurs ornements, colonnes, pilastres et architraves. Le style en est grave et digne de leur destination. Ils

décorent convenablement cette triste vallée et reçoivent des lieux environnants un encadrement qui les embellit.

Nous passâmes le lit du Cédron et nous montâmes sur le flanc de la montagne de l'Ascension. Nous tournâmes cette montagne et nous nous rendîmes à Béthanie, village célèbre par un miracle de Jésus-Christ. C'est là qu'il fit appeler Madelaine, qu'il la conduisit dans la grotte où son frère était déposé, et qu'il rendit Lazare à la vie. Je descendis dans cette grotte pour la visiter; elle est à vingt pieds environ sous terre, et un autel y est placé; on y célèbre la messe plusieurs fois chaque année.

De là nous nous rendîmes sur le sommet du mont de l'Ascension. Ce fut de ce lieu que Jésus-Christ quitta la terre pour remonter au ciel, après sa résurrection. Une église y fut bâtie par sainte Hélène, et cette église est devenue une mosquée, mais une chapelle y a été conservée, et chaque année les moines latins y disent la messe le jour de l'Ascension. Un tremblement de terre récent l'avait ruinée en partie; on était occupé à la réparer.

En descendant nous nous arrêtâmes au jardin des Oliviers, qui est situé au pied de la montagne, à peu de distance de l'origine du lit du Cédron. Huit oliviers sont debout, probablement les mêmes qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Deux de ces arbres ont vingt-cinq pieds de tour. On sait comme

l'olivier vit longtemps et combien il est lent à croître et à prendre son développement. C'est donc sous l'ombrage de ces mêmes arbres, que Jésus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses disciples, qu'il fut arrêté, et que ses disciples effrayés l'abandonnèrent et prirent la fuite; c'est là encore que saint Pierre tira son sabre pour défendre son divin Maître et coupa l'oreille à Malchus. Tout auprès on voit la grotte de Gethsémani, où Jésus-Christ se retira pour prier, avant d'être arrêté.

Tout le premier acte de cette sublime catastrophe s'est donc passé sur ce théâtre étroit, que j'avais sous les yeux. Le jardin sacré, qui renferme ces arbres si précieux, appartient au couvent de Saint-Sauveur. Les pères en ont fait l'acquisition de leurs propres deniers. Dépouiller ces arbres de leurs branches serait un crime, et c'est une chose expressément interdite; les branches mortes sont seules enlevées, et servent, ainsi que les frnits, à fabriquer divers objets de piété.

Dans le fond du vallon, soit qu'il y eût antérieurement une grotte, ou qu'on l'y ait creusée à main d'homme, on a construit une église souterraine, dédiée à la sainte Vierge, et l'on y a mis un tombeau qui porte son nom. Aucune tradition ne fait mourir Marie à Jérusalem. C'est à Éphèse et dans l'île de Samos, qu'il semble qu'après la mort de son fils, elle passa le reste de sa vie. Mais que ce tombeau soit réel, ou qu'il soit une simple image, il n'en est pas

moins l'objet d'une piété universelle. Marie est un être sacré pour toutes les religions en Orient, et j'eus le spectacle touchant de femmes turques et de chrétiennes, réunies au pied de ce tombeau, par le même sentiment, et qui priaient ensemble avec une égale ferveur. Les musulmans ont un oratoire, les diverses communions chrétiennes ont des chapelles, et les catholiques sont en possession du tombeau : on y arrive par un large et magnifique escalier de cinquante marches.

L'église souterraine contient également le tombeau de saint Joseph et ceux de saint Joachim et de sainte Anne, père et mère de la Vierge. Cette réunion donne trop l'idée d'un caveau de famille. Les souvenirs religieux n'ont pas besoin de cette symétrie pour arriver d'une manière digne et convenable à la postérité, et ce qui a été fait avec maladresse, dans la vue de les embellir, leur ôte une partie de leur éclat.

Le 17 septembre j'allai revoir les mêmes lieux. Je visitai de nouveau la fontaine de Siloé : elle coule avec une grande lenteur et d'une manière irrégulière, et remplit peu à peu un vaste réservoir, qui la précède extérieurement, et où les femmes de Jérusalem viennent puiser de l'eau. C'est à cette piscine que Jésus-Christ rendit la vue à un aveugle. La fontaine de Siloé est l'unique source abondante qui soit dans la ville et à portée. Son eau est d'une qua-

lité très-médiocre ; aussi celle que l'on réserve pour boire est-elle recueillie dans les temps de pluie, et on la conserve avec le plus grand soin dans les citernes fermées à clef.

J'allai voir à peu de distance, au pied du rempart actuel de la ville, la grande piscine, dite la piscine Probatique. Elle est vaste; mais elle ne peut plus renfermer de l'eau. Jésus-Christ y rendit le mouvement à un paralytique.

Autrefois les divers réservoirs, qui pourvoyaient aux besoins de la population, étaient alimentés par des retenues faites au loin et exécutées à grands frais. Les conduits qui amenaient les eaux, et dont on voit encore les restes, sont de magnifiques travaux, dignes de la puissance de Salomon.

Nous parcourûmes la montagne de Sion : c'est comme je l'ai déjà dit, la portion supérieur du plateau, sur lequel la ville est bâtie. Autrefois Jérusalem comprenait toute cette montagne ; à présent une partie est dans l'enceinte des murs, l'autre est extérieure : cette dernière est la plus élevée, et c'est là qu'est situé le tombeau de David. C'est aussi dans ce lieu que Jésus-Christ fit la dernière cène avec ses apôtres. Je visitai le puits de Néhémie, dans lequel on cacha le feu sacré, lorsque les Juifs furent emmenés captifs à Babylone.

Je revins sur le Cédron ; on me montra le pont d'où Notre-Seigneur fut précipité dans le torrent,

et où, dit-on, il laissa l'empreinte de ses mains. J'entrai par la porte qui s'était ouverte devant sa marche triomphale, et qui huit jours plus tard le vit se rendre au lieu de son supplice. Je suivis la Voie douloureuse, et je passai devant le palais de Pilate, dont les ruines existent encore. De ce point je pus contempler l'emplacement où s'élevait le temple bâti par Salomon, que l'Écriture représente comme un des plus admirables ouvrages qu'aient jamais exécutés les hommes. Aujourd'hui une belle mosquée l'occupe; son architecture élégante, le vaste parvis qui l'environne et que décorent des constructions légères, donnent à ce monument un caractère tout particulier. L'imagination l'embellit encore, car elle ne peut séparer ce que l'on voit de ce qui fut autrefois.

L'entrée de cette mosquée, objet d'une vénération particulière des musulmans, est interdite aux chrétiens. Cependant, au moment de mon départ, Ibrahim-Pacha me fit proposer de la visiter. Mais il y avait des arrangements préliminaires indispensables à prendre, qui auraient retardé mon voyage, et je renonçai à profiter de cette faveur. Je l'ai regretté depuis, à cause du mystère qui environne ce lieu. Cependant une chose contribua à m'y déterminer, c'est que je savais d'une manière positive que, si cette mosquée est belle et ornée intérieurement, il n'y a aucune vérité dans les récits

exagérés dont on nourrit la crédulité des voyageurs.

Je vis ensuite la place où Jésus-Christ fut flagellé, l'endroit où il fut chargé de sa croix, et ceux où, succombant sous le poids, il tomba par terre; enfin celui où sainte Véronique, lui ayant essuyé la figure, emporta l'empreinte de ses traits. Toutes les circonstances sont racontées sur les lieux; la place, où chaque événement se passa, est montrée avec une foi, qui ne serait pas plus vive chez les narrateurs, si ces événements s'étaient passés la veille même.

Le 18, j'allai voir la grotte de Jérémie et le sépulcre des rois. La grotte de Jérémie est à très-peu de distance de la ville, sur le chemin qui conduit au sépulcre. C'est un de ces accidents de terrain, qui se rencontrent fréquemment dans ce pays tourmenté. La tradition veut que ce soit là que le prophète composa ses Lamentations.

Le sépulcre des rois est situé à cinquante pas des murs de la ville. L'excavation par laquelle on y entre ressemble à l'ouverture d'une ancienne carrière abandonnée; des constructions en ont régularisé la surface. La porte, d'ordre dorique, est taillée dans le roc. Une frise, d'une exécution très-soignée, et d'une composition bizarre, qui semblerait représenter un triomphe de Bacchus, l'orne dans sa partie supérieure et dans celles latérales. Un corridor en pente, où l'on ne pénètre plus aujourd'hui qu'en

rampant et avec difficulté, conduit à trois grandes salles taillées aussi dans le roc. Trente chambres sépulcrales, disposées symétriquement, ont été l'objet d'un grand travail. Elles étaient toutes fermées par des portes de pierre, roulant sur des pivots également de pierre ; on en voit encore plusieurs qui sont renversées, mais à peu près intactes, et on reconnait la manière dont elles étaient placées. Ce genre de monument appartient à l'antiquité la plus reculée. Il rappelle ceux de la Nubie ; mais la nature des ornements démontre que celui-ci est de l'époque romaine ; c'est une imitation d'ouvrages beaucoup plus anciens, quant à l'idée principale, mais qui porte le cachet du temps où elle a été exécutée.

C'est une grande question que de savoir qui a occupé ces tombeaux, et à qui ils ont été destinés. M. de Chateaubriand l'a traitée dans son *Itinéraire ;* il démontre qu'ils furent construits par Hérode le tétrarque, pour lui et sa famille, et que la plupart de ces chambres sépulcrales ne furent jamais remplies. Alors, comme à présent, il y avait des grandeurs passagères ; et des tombeaux promis et élevés ne recevaient pas les cendres qui devaient les occuper.

En rentrant à Jérusalem, j'allai voir les autorités et m'entendre avec elles sur les mesures à prendre, pour faire avec sûreté le voyage que je projetais à la mer Morte. Je vis le général Achmet-Bey, qui jouit de la confiance d'Ibrahim-Pacha. Il me parut avoir de l'esprit et du jugement, et sa conversation fut au-dessus de la conversation ordinaire d'un Turc.

Le 19 septembre, je me rendis à Bethléem. C'est là que naquit David et qu'il garda les troupeaux; près de là il combattit les ennemis du peuple de Dieu, et mérita, par les services qu'il lui rendit, d'être placé à sa tête. Mais là aussi eut lieu un bien plus grand événement : c'est à Bethléem que le Sauveur du monde reçut le jour.

A peine a-t-on traversé cette zone de misère et de mort, qui environne immédiatement et de toutes

parts Jérusalem, que le spectacle change ; la vue est rafraîchie par une nature riante, belle et fertile. Presque partout, en Judée, on est au milieu des rochers ; mais ici les intervalles qui les séparent sont bien cultivés ; une grande quantité d'arbres, des vignes très-belles y sont plantées. On voit une complète métamorphose, et l'on fait avec plaisir la réflexion que la nature est en harmonie avec les souvenirs que ce lieu fait naître ; car ces souvenirs se rattachent à des espérances qui devaient se réaliser pour consoler le monde.

La population de Bethléem est, presque en totalité, composée de chrétiens. Je me rendis au couvent des franciscains. Une longue ouverture, partageant les murs du monastère du haut en bas, prouvait le danger imminent auquel il avait échappé peu de mois auparavant, à la suite d'un tremblement de terre. Nous entrâmes, comme il est d'usage dans ces couvents, par une porte revêtue de fer, offrant un passage qui a tout au plus trois pieds de hauteur. Ces précautions indiquent les périls qui menacent constamment les bons habitants de ces demeures. Immédiatement après avoir franchi la porte, on entre dans une église bâtie par sainte Hélène. Quarante-huit colonnes d'ordre corinthien, placées sur quatre lignes, la décorent : elle n'est plus consacrée au culte divin ; mais c'est un beau monument de la piété de la mère de Constantin.

Les moines me reçurent avec les soins dont les chrétiens d'Occident sont l'objet dans tous les monastères de l'Orient. Je m'empressai d'aller visiter le lieu où Jésus-Christ reçut le jour. Ce sanctuaire, laissé en commun aux trois cultes, est ouvert à la fois aux moines grecs, arméniens et latins. Il a le caractère qui convient au grand événement dont il fut le théâtre. Tout y porte le cachet d'idées douces et riantes. C'est une grotte souterraine, à sept ou huit pieds plus bas que le terrain environnant. On montre le lieu où Jésus-Christ naquit, celui où la Vierge reçut la visite des mages.

Il y a, dans chacun des lieux, des autels, toujours couverts de fleurs. A Jérusalem on sanctifie les souffrances, la douleur et la mort de Jésus-Christ : ici on sanctifie sa vie, sa jeunesse et l'espérance.

Près du sanctuaire, et communiquant avec lui, est une grotte, où saint Jérôme se retira, où il enseigna, mourut et fut inhumé. Son corps ne s'y trouve plus : ainsi que ceux des saints les plus illustres, il a été transporté à Rome.

Tout cet ensemble produit une profonde impression religieuse. On est pénétré d'un sentiment naturel de piété, et l'on s'abandonne aux réflexions que doit inspirer le lieu où fut le berceau de celui qui opéra la réforme du monde.

Non loin encore est une autre grotte renommée, où l'on dit que la sainte Vierge se cacha, avant sa

faite en Égypte, pour mettre à l'abri son fils, au moment du massacre des enfants, ordonné par Hérode. Elle est située au milieu d'un terrain blanchâtre, auquel on attribue une vertu particulière : quelques parcelles de cette terre, mises dans la boisson des nourrices, ont la propriété de leur rendre, dit-on, le lait dont elles sont privées. Du haut du tertre où cette grotte est située, on montre, à l'orient, un vallon où les bergers furent avertis par les anges que Jésus venait de naître. C'est aussi là que Saül se rencontra avec David, qu'il poursuivait. Celui-ci, maître de la vie de l'ennemi qui l'accusait injustement, la respecta, et prouva ainsi son innocence.

En venant à Bethléem on m'avait fait voir un puits, qui s'appelle encore aujourd'hui le puits des Rois : on dit que les mages s'y arrêtèrent en venant adorer l'enfant Jésus, et que c'est de là qu'il tire son nom. A chaque pas, sur cette terre sainte, on entend prononcer des noms de l'Ancien et du Nouveau Testament ; et, si les récits ne sont pas toujours d'une exactitude historique rigoureuse, l'histoire est au moins appliquée à tous les lieux qu'on parcourt.

Les fêtes de Noël, qui sont particulièrement celles de Bethléem, y sont célébrées avec une pompe extraordinaire. On y a conservé l'usage du moyen âge de représenter les mystères sur un théâtre. Des enfants jouent les rôles des différents personnages de l'histoire sainte : habillés comme ceux dont ils

portent les noms, ils figurent successivement les divers tableaux rappelant la naissance de Jésus-Christ. L'annonciation faite à Marie, par l'ange Gabriel, commence le drame; viennent ensuite la grossesse de Marie et la naissance de l'Enfant divin, et la pièce finit au massacre des innocents. Si j'avais consenti à prolonger mon séjour dans le couvent, les moines étaient disposés à me donner une représentation de leur pieuse comédie.

Après avoir reçu l'hospitalité des moines franciscains, et dîné dans leur couvent, je partis pour me rendre à celui de Saint-Jean. Il est situé à deux heures de marche environ. Ce couvent est bâti dans le lieu même où naquit saint Jean-Baptiste : la grotte qu'il habitait est devenue un sanctuaire, et a reçu de riches ornements. On y remarque de fort beaux bas-reliefs, d'un travail espagnol. Il semblerait que ce couvent est l'objet de l'affection particulière de cette nation; les moines qui s'y trouvent, en plus grand nombre que dans les autres monastères, sont tous Espagnols.

Le couvent de Saint-Jean est une véritable forteresse. Ceux qui l'habitént ne pouvaient autrefois dormir en sécurité que sous la protection de ses épaisses murailles, et des portes de fer par lesquelles on y pénètre. Depuis le gouvernement de Méhémet-Ali, il en est autrement; mais l'Orient est si sujet aux révolutions, qu'il est sage de ne pas

la maladresse de l'exécuteur prolonge la torture du patient ; mais enfin, à force de renouveler ses efforts, il parvient à remplir la tâche qui lui a été imposée, et la tête du coupable finit par être séparée de son corps.



tableau. La révolte, quoique complétement réprimée, avait laissé des traces de brigandages, et quelquefois des voyageurs étaient arrêtés. C'est un crime irrémissible aux yeux de Méhémet-Ali, et les mesures les plus sévères et les plus promptes sont prescrites pour le punir. Aussi quatre hommes qu'on en accusait ayant été saisis, un interrogatoire avait suffi pour démontrer leur culpabilité : la condamnation s'en était suivie, et l'exécution avait eu lieu immédiatement après le prononcé du jugement. Pour l'exemple, les quatre hommes suppliciés devaient être exposés sur la grande route, aux quatre portes principales de la ville. Le corps de chacun d'eux était étendu par terre, la tête placée sous l'un de ses bras. L'exécution avait été faite la veille : déjà des chiens dévoraient le cadavre qui était près de la porte Jaffa; des oiseaux de proie, placés à une petite distance, semblaient attendre impatiemment que leur tour arrivât de prendre part à cet horrible festin.

A cette occasion, je raconterai comment se font les exécutions dans presque tout l'Orient. Excepté dans les grandes villes, il n'y a pas d'exécuteur des hautes-œuvres, en titre d'office ; mais un sabre est destiné aux supplices. Quand un condamné doit périr, on tire ce sabre du fourreau, on le met entre les mains du premier homme que l'on rencontre dans la rue, et on lui ordonne de s'en servir. Souvent

la maladresse de l'exécuteur prolonge la torture du patient ; mais enfin, à force de renouveler ses efforts, il parvient à remplir la tâche qui lui a été imposée, et la tête du coupable finit par être séparée de son corps.

Le 22 septembre, de grand matin, je me mis en route pour faire mon excursion à la mer Morte et en visiter les bords, ainsi que ceux du Jourdain. L'autorité du pacha était déjà si bien rétablie, que je pus sans danger, et sous l'escorte du gouverneur, ou pour parler plus exactement, du cheik-el-beled de Jéricho, entreprendre ce voyage.

Nous traversâmes la chaîne des montagnes de la Judée, par la route la plus directe, en suivant d'abord celle de Jéricho pendant deux heures et demie, et prenant ensuite à droite. Une heure après nous avions atteint le bord de la plaine, au point où elle a le plus de largeur, et nous nous reposâmes au couvent ruiné de Giarath, qui est situé à son centre. Nous y fîmes une halte, et en deux heures nous arrivâmes sur les bords du lac Asphaltite. Nous avions

employé six heures environ à parcourir la distance qui le sépare de Jérusalem.

Il est difficile de se faire une exacte idée de l'extrême aridité de ces montagnes. Pas la moindre végétation; des rochers calcaires éblouissent la vue; une chaleur dévorante consume le voyageur, un silence profond l'attriste. Ce paysage n'était animé que par une multitude d'oiseaux de proie, attirés par les cadavres des chameaux et des chevaux, dont l'armée égyptienne avait jonché le chemin lors de son passage, en poursuivant, au delà du Jourdain, les insurgés qu'elle avait vaincus.

Cependant on voit dans ces montagnes des ruines qui annoncent qu'autrefois elles étaient habitées, et l'on trouve des constructions d'une grande importance, qui supposent une accumulation de moyens d'exécution. A en juger par la largeur des conduits qui restent encore, un bel aqueduc menait des eaux abondantes dans la plaine de Jéricho. Des citernes sont placées dans divers endroits : une, entre autres, d'un travail magnifique, d'une maçonnerie soignée, et qui a une profondeur de plus de soixante pieds, et dont les autres dimensions sont en proportion; enfin on voit des traces de puissance et de grandeur passées, là où il ne reste plus de moyens d'existence pour un seul homme.

Il faudrait faire des recherches étendues pour déterminer à quelle époque se rapportent ces ruines,

et qui créa les édifices dont elles montrent les restes. Il m'est démontré que le pays lui-même a subi une révolution aussi grande que les ouvrages des hommes dont il était couvert.

Il pleut beaucoup en hiver dans les montagnes, mais l'eau disparait aussitôt; elle s'écoule en suivant les lits des torrents qui se dirigent vers la mer Morte, où elle s'engloutit dans la terre, si complétement qu'il n'en reste pas la plus faible goutte pour les besoins de ceux qui traversent ces pays, aussitôt que la belle saison est revenue.

Dans la plaine voisine, au contraire, il ne pleut jamais; sa pente est régulière et continue, constamment avec la même inclinaison, jusqu'au bord de la mer Morte. Elle se compose d'un sable terreux, très-fin et très-meuble. Quoiqu'il n'y pleuve pas, cette plaine est extrêmement remuée par les eaux : d'abord par les torrents qui la traversent et la sillonnent, et qui roulent quelquefois de grandes masses d'eau; puis aussi par des écoulements souterrains qui surgissent partout, détrempent les terres et transforment toute sa surface en boue, de manière à rendre les chemins tout à fait impraticables, depuis la fin de décembre jusqu'au mois d'avril. Cette boue est si liquide que l'action du vent s'y fait sentir : en l'agitant avec force, il la ride et la dessèche, et, lorsqu'elle est devenue plus consistante, y laisse des traces visibles et durables de son passage. Les eaux,

en s'infiltrant, produisent des cavités auxquelles succèdent des éboulements, et la terre s'achemine ainsi vers la mer Morte.

Tout le glacis que forme cette immense plaine est déchiqueté vers son extrémité, et laisse à découvert quelques parties de terrain plus solide et de rochers isolés. Quelquefois la terre ressemble à de la cendre qu'un volcan y aurait jetée. Il se trouve, çà et là, des sources salines qui, en s'écoulant, déposent du sel marin, que l'on trouve à l'état concret. Dans la suite des siècles, toutes les terres seront entraînées dans le lac Asphaltite, et le diminueront beaucoup, si elles ne le comblent pas en totalité.

Je reconnus que les eaux de la mer Morte sont telles que les voyageurs les ont décrites : leur pesanteur est à celle des eaux douces comme onze est à neuf. Elles sont salées et amères à un point qu'il est impossible d'exprimer, et répandent une odeur particulière et désagréable qui frappe l'odorat. Elles sont gluantes, et, quand on les touche, il est difficile de détruire l'effet qu'elles produisent sur la peau ; lorsqu'on s'y baigne, on ne peut y plonger à cause de la force avec laquelle elles se soulèvent. Il est probable que la mer Morte ne nourrit point de poissons, du moins on n'en voit aucun sur ses bords, et jusqu'à deux cents pas, je n'ai pas aperçu un seul oiseau, ni à sa surface, ni à quelque distance.

Je pris de cette eau, que j'emportai avec moi ; des

poissons de mer, qui y furent mis en arrivant à Alexandrie, périrent en deux ou trois minutes. Ainsi, c'est avec raison qu'elle porte le nom de mer Morte : elle refuse la vie à tout ce quelle touche.

Il ne peut y avoir aucun doute sur la cause qui forma la mer Morte : c'est l'ouverture d'un volcan qui lui donna naissance. Indépendamment des récits de la Bible et des traditions qui s'y rattachent, tout porte ce caractère, et le pays entier est rempli de matières combustibles et bitumineuses.

Avant la catastrophe qui en changea l'aspect, le Jourdain avait son embouchure dans la mer Rouge. On peut suivre le vallon par lequel les eaux s'écoulaient, et l'on reconnaît que tous les affluents, tous les lits des torrents, sont dans cette direction. Les feux qui embrasèrent la contrée produisirent un gouffre où les eaux se précipitèrent ; elles éteignirent le volcan, et, leur niveau ayant baissé, elles formèrent par leur accumulation cette masse d'eau empestée qui compose aujourd'hui la mer Morte.

Je côtoyai son bord occidental jusque près de l'embouchure du Jourdain, et je remontai la rive droite de la rivière. Jusqu'à une lieue, dans cette saison, son lit est envahi par les eaux de la mer. Arrivé à l'endroit où Jésus-Christ fut baptisé, un peu au-dessous de celui où les Israélites passèrent le fleuve, sous le commandement de Josué, l'eau avait repris sa saveur naturelle ; le Jourdain ne roule

pas alors plus d'eau qu'avant son entrée dans le lac de Tibériade.

En quittant les bords de la mer Morte, je me dirigeai sur Jéricho; la portion de la plaine que je traversai pour m'y rendre était de même nature que celle que j'avais parcourue le matin; il n'y avait ni culture, ni troupeau; on ne voyait qu'une végétation médiocre et sans emploi.

J'arrivai à Jéricho au commencement de la nuit. Ce village a trente maisons environ. Autrefois, c'était une ville riche et peuplée; elle fut la première conquête du peuple de Dieu quand il entra dans la terre promise. Des ruines assez étendues, et qui donnent du mouvement au terrain, indiquent ce que Jéricho fut jadis. Aujourd'hui, il y a encore des jardins, quelques champs cultivés, et on pourrait y trouver des éléments de richesses; mais partout où l'homme ne trouve ni sûreté ni protection, il s'éloigne, et les efforts de la nature, qui ne sont ni secondés ni dirigés, restent sans effets utiles. Cette plaine, que l'Écriture appelle la plaine des Palmiers, est privée maintenant de cet arbre précieux, dont les produits considérables et variés servent puissamment au bien-être des peuples qui le cultivent. Il est probable qu'un changement dans le climat l'a fait disparaître, car il exige si peu de soins, donne de si grands bénéfices sur les bords de la Méditerranée, que les peuples de l'intérieur de la Judée

n'auraient pas sans doute renoncé volontairement à cette culture.

Nous traversâmes Jéricho, et j'allai établir mon camp à un mille plus loin, sur un tertre plus élevé, au-dessus de la fontaine d'Élisée, et au-dessous de la montagne où Notre-Seigneur passa quarante jours dans le recueillement et la prière.

La fontaine d'Élisée est abondante ; c'est une source de fond dont la température est de vingt degrés cinq dixièmes centigrades. Cette eau est bonne à boire, quoique d'une saveur peu agréable ; on dit que le prophète Élisée la purifia avec du sel, et, par ce moyen, la conquit aux besoins de l'homme. Elle serpente dans la plaine et vient à Jéricho : elle pourrait servir puissamment à fertiliser le pays, et être employée à des arrosements ; mais, sous l'administration turque, des idées d'amélioration ne pouvaient venir à personne. Le bien-être appelle les regards, éveille la cupidité du pouvoir ; aussi, dans cette malheureuse Syrie qui n'a cessé d'être en proie aux exactions des pachas et de leurs subordonnés, tout est ruiné, ou tombé en ruine ; je n'ai pas aperçu une seule maison neuve, pas une seule en construction, pas même en réparation : tout va en se dégradant jusqu'à ce que la mort et le néant surviennent. Le gouvernement de Méhémet-Ali promet à ce pays un meilleur avenir, et ce que j'ai vu était l'expression du régime passé, régime qui,

depuis tant d'années, est le sort de tout l'Orient.

La fontaine d'Élisée présente un phénomène assez singulier à l'œil. Le sol de son bassin est couvert d'une multitude de coquillages très-légers que les jets de la fontaine élèvent à six pieds environ : arrivés à cette hauteur, ils retombent, puis remontent de nouveau, de manière que ce mouvement de bas en haut se renouvelle sans cesse. L'explication de ce fait est facile : la direction du jet, qui porte en haut les coquillages, étant un peu oblique, l'action de la pesanteur les ramène à terre aussitôt que, par leur élévation, la force qui les poussait se fait moins sentir ; ils roulent alors et reviennent sur l'orifice, où le jet les reprend de nouveau et les fait recommencer leur mouvement.

Sur le bord de la fontaine, j'ai cueilli de ce fruit dont tous les voyageurs ont parlé, sous le nom de pommes de Sodome. Assez beau extérieurement, il a la couleur et l'apparence d'un petit citron ; mais il est d'une saveur amère : l'intérieur est rempli de grains noirs, qui se détachent facilement. L'arbuste est épineux. On a eu raison de trouver que cet arbre, et le fruit qu'il porte, sont l'image du monde.

Au-dessus de nos tentes était la montagne de la Quarantaine, objet d'une dévotion particulière. Son sommet est élevé de deux mille deux cents à deux mille quatre cents pieds. Une église y est bâtie ; au pied est un ancien couvent ruiné. Le flanc de la mon-

tagne est escarpé et déchiré sur plusieurs points. Des cavernes et divers travaux, exécutés par les hommes, annoncent qu'elle a servi de retraite à des solitaires, dans les temps de la primitive Église et du moyen âge. A peu de distance de cette montagne, et à sa base, on trouve les restes d'un aqueduc et d'autres constructions assez considérables. On m'assura que, sur le plateau, à sa partie la plus haute, il y a une source pareille à celle d'Élisée, et que ces eaux s'écoulaient par cet aqueduc.

Après nous être reposé, par une bonne nuit, des fatigues extrêmes de la veille, nous contemplâmes, au point du jour, la magnifique vue qui se développait sous nos yeux : la plaine de Jéricho tout entière, le cours du Jourdain, les bords de la mer Morte et les montagnes d'Arabie, qui forment comme un grand mur vertical. M. de Chateaubriand donne une idée exacte et juste de ces montagnes : « On ne distingue au sommet, dit-il, pas la moindre cime ; « seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, « comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne « horizontale sur le ciel eût tremblé en quelques « endroits. »

Le 23 septembre, nous revînmes à Jérusalem, et nous vîmes encore de nouvelles ruines sur le chemin. Ibrahim-Pacha venait d'entrer dans la ville. Il avait quitté son camp de Salsk, où il avait accompli la répression des rebelles, et reçu leur soumission. J'aurais vivement regretté de quitter la Syrie sans l'avoir vu, et je profitai avec empressement de l'occasion que m'offrait sa présence. J'allai donc lui faire visite le 24 au matin.

Ibrahim-Pàcha logeait hors des murs de la ville, sur la montagne de Sion. Il faisait sa demeure dans un ancien monastère, bâti sur le lieu doublement célèbre, où étaient placés les tombeaux de David et de Salomon et où se passa la cène du Christ avec ses apôtres. Il y avait un camp de cavalerie dans le voisinage, mais aucune troupe ne montait la garde à la porte du couvent. Une absence absolue

de faste et la plus grande simplicité sont dans les goûts et les habitudes d'Ibrahim-Pacha ; il tient à ce que chacun puisse librement l'approcher, et à ne montrer ni crainte ni défiance.

Je fus frappé de son peu d'entourage. Parvenu à une grande salle, située au premier étage, je trouvai quelques officiers de son état-major : prevenu de mon arrivée, il sortit, vint au-devant de moi et me fit entrer dans son appartement particulier avec le comte de Brazza et mon interprète.

Le mobilier de sa chambre ne se composait que d'un simple divan, et d'un lit en fer à l'européenne. Nous nous assîmes, et je lui dis que je me réjouissais d'avoir eu, avant de partir, les moyens de faire sa connaissance. Il me répondit qu'appelé à Jérusalem pour quelques affaires, et sachant que mon séjour devait être fort court, il avait hâté son arrivée, afin de me voir. Son accueil fut flatteur et gracieux, notre conversation facile ; elle dura une heure. Mon interprète traduisait, le sien debout écoutait, prêt à rectifier le mien.

Ibrahim-Pacha me parut avoir un esprit vif, un grand sens, de la gaieté et beaucoup de finesse. Ses manières, quoique simples et même presque vulgaires, ne manquent pas d'une sorte de dignité : son regard est expressif et perçant, et son sourire spirituel. Ibrahim-Pacha est d'une extrême corpulence, quoiqu'il n'ait guère plus de quarante ans ;

mais cette obésité ne nuit en rien à son activité qui est très-grande. Il est dur à lui-même, supporte les fatigues et les privations sans peine, et paye d'exemple à la guerre; il a les qualités et le caractère du soldat.

Notre entretien fut varié et n'eut aucun objet particulier. Il me fit des compliments sans affectation, et reçut les miens avec une modestie qui paraissait naturelle et sincère. Il me parla beaucoup de Napoléon, des principales campagnes que j'avais faites; je lui parlai des siennes en Syrie et dans l'Asie Mineure. Loin de chercher à en exagérer les difficultés, il sembla plutôt les atténuer, en rabaissant beaucoup la valeur des ennemis qu'il avait vaincus. C'est un homme qui a beaucoup de détermination et de courage, et qui ne se laisse pas abattre par les obstacles et les dangers. Il l'a prouvé plusieurs fois, mais d'une manière particulière dans la guerre qu'il a faite dans l'Hedjaz, où, au début de sa carrière, il se tira à force d'énergie d'une position qui semblait désespérée.

Au moment où je le vis, Ibrahim-Pacha venait de sortir d'une crise fort grave. Ses troupes n'étaient pas réunies, quand une insurrection éclata dans les cantons de Naplouse et de Jérusalem. Elles éprouvèrent de grandes pertes par les attaques inopinées qu'elles eurent à soutenir, et en raison de la confiance trop grande avec laquelle marchaient ses

détachements. Il fut obligé de se retirer dans Jérusalem, mais enfin il vint à bout de réprimer la révolte et de maîtriser le pays.

Cet exemple doit lui prouver qu'il est dans son intérêt de conduire la Syrie par l'opinion plutôt que par la force; que l'emploi de celle-ci doit être rare et accidentelle, et qu'il faut que les Syriens trouvent leur bien-être dans l'ordre de choses dont ils dépendent aujourd'hui, afin qu'ils s'affectionnent au pouvoir qui les régit : sans quoi l'acquisition de cette province, qui était, pour Méhémet-Ali, comme le complément nécessaire de l'affermissement de son autorité, deviendra la cause immédiate de sa ruine.

Un des points d'appui, sur lesquels le gouvernement nouveau doit fonder sa puissance, est placé dans le Liban. La population chrétienne qui s'y trouve a tout à redouter du fanatisme des Turcs, et tout à gagner sous un gouvernement fort et tolérant. Elle l'a senti lors de la révolte de Naplouse, et l'émir Beschir l'a maintenue dans des sentiments conformes aux intérêts de Méhémet-Ali. Elle a fortement contribué à retenir dans le devoir les pays qui sont restés tranquilles, et a arrêté un incendie qui menaçait d'un embrasement général. Il y a dans les Maronites les éléments nécessaires pour faire quelque chose de compacte, dont Méhémet-Ali pourra se servir comme d'un utile contre-poids, et dont, avec son habileté démontrée, il saura tirer un grand parti.

Je m'occupai, avant de partir de Jérusalem, de déterminer l'élévation de la chaîne des montagnes de la Judée. C'est près de cette ville que se trouve le point de partage des eaux qui coulent d'une part dans la Méditerranée, et de l'autre dans la mer Morte, c'est-à-dire, dans le bassin de la mer Rouge. Je choisis pour point d'observation la montagne de l'Ascension qui domine Jérusalem et tout le pays, sauf quelques pitons isolés. Je trouvai cette hauteur de sept cent quarante-sept mètres au-dessus de la Méditerranée. Je ne pus pas faire d'opération pour déterminer les hauteurs respectives de la mer Morte et de la mer Méditerranée; mais d'après quelques indices, et les différences de température, aux heures correspondantes, je peux supposer que la mer Morte est de cinq cents mètres au-dessous du mont de l'Ascension, et par conséquent de plus de deux cents mètres au-dessus de la Méditerranée.

J'aurais pu donner des détails plus circonstanciés sur Jérusalem et faire une plus ample description du pays; mais j'y ai renoncé après avoir relu l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. Il m'a découragé; moins éloquent, je n'aurais pu être plus exact. C'est donc à ce bel ouvrage que je renvoie ceux qui voudront s'instruire davantage. J'oserai cependant le contredire sur un seul fait : la population de l'ancienne Jérusalem. Les limites de cette ville, lorsque Titus en

fit le siége, sont connues. On ne peut être en dissentiment sur l'étendue de son enceinte; ce ne fut jamais celle d'une grande ville. Sa plus grande longueur n'excédait pas quinze cents toises, et il est impossible de concevoir dans un tel espace une population assez considérable pour éprouver les pertes dont font mention les historiens. Onze cent mille Juifs ont péri, disent-ils, pendant le siége. Comment se seraient remués, et comment auraient pu exister plusieurs millions d'individus sur une surface aussi bornée. Il y a donc évidemment erreur. La Judée était sans doute tout autre qu'elle est à présent : le pays avait une physionomie différente, il était fertile et productif; depuis Salomon le commerce l'avait enrichi, sa population était nombreuse; elle avait pu former des armées et résister aux rois de l'Asie, avant de combattre les Romains. Mais en résultat, tout y était et ne pouvait y être que sur une échelle médiocre; et établir des nombres tels que ceux que je viens d'indiquer, c'est autoriser à douter de tous les récits qui les accompagnent, et à suspecter ou la véracité ou les lumières de ceux qui, les premiers, se sont livrés à de pareilles exagérations.

Je quittai Jérusalem le cœur plein des émotions involontaires qui l'avaient subjugué pendant mon séjour dans les saints lieux; leur puissance s'exerçait autrefois sur des populations entières qui s'y

rendaient en masse : aujourd'hui, elle n'agit plus que sur quelques rares voyageurs qui viennent les visiter ; mais l'ardeur religieuse qu'ils inspirent est toujours la même, et cette foi vive, cette pieuse ardeur qui enflamment toutes les sectes, réagissent sur les étrangers et se communiquent aux hommes les plus indifférents. Entraîné, comme malgré soi, dans les passions de ses coreligionnaires, on est disposé à s'occuper de tout ce qui fait l'objet de leur sollicitude, et à s'associer à leurs intérêts. L'imagination doit cependant se fatiguer à la longue des sensations trop multipliées que causent les noms révérés de l'histoire sainte. Je voudrais qu'ils ne fussent pas ainsi prodigués, qu'on les fît intervenir seulement à l'occasion des événements qui en sont dignes, des grandes actions des prophètes, de la naissance, de la mort de Notre-Seigneur, et des principaux miracles qui ont marqué son passage sur la terre. En les bornant à cet emploi, il resterait un champ plus libre aux sentiments religieux. Abandonnés à eux-mêmes, ils s'élèvent. La véritable piété, au contraire, est éprouvée par des citations multipliées, par des récits mesquins et apocryphes qui rappellent trop les événements journaliers et vulgaires. On vit trop familièrement, et, pour ainsi dire, dans une intimité trop facile, avec ces grands noms que tant de siècles séparent de nous, et que notre vénération entoure dès l'enfance. En se bornant à un petit

nombre d'indications matérielles, on leur laisse toute leur magie et toute leur autorité. Plus d'une fois, j'ai été importuné et froissé quand des récits futiles sont venus me distraire des méditations profondes que les lieux que je voyais m'avaient inspirées, et auxquelles je m'abandonnais avec charme. Les moines, en général, gens d'un esprit borné et d'une foi aveugle, abaissent, par des légendes qu'une tradition incertaine a consacrées, la grandeur du sujet qu'ils traitent, et diminuent l'intérêt qu'il fait naître. Peut-être leur langage produit-il sur le vulgaire un effet différent, et contribue-t-il à établir sur lui leur puissance. Quant à moi, il me paraît plus fait pour éloigner du but que pour en rapprocher : si j'habitais Jérusalem, je fermerais l'oreille à tous ces récits prolixes; je voudrais vivre dans le silence et le recueillement, et nourrir mon esprit de la lecture des livres saints et des inspirations de mon cœur.

Je partis de très-grand matin, le 25 septembre; mon intention était de me rendre à Jaffa dans la même journée.

Après avoir parcouru le rayon de cette zone déserte qui environne la ville tout à la fois sainte et coupable, je me trouvai dans des vallons étroits, mais habités et cultivés. Je passai en vue, et assez proche du village de Modin, où sont les vastes ruines que déjà j'avais aperçues des hauteurs de Saint-Jean. C'est là que vécurent les Machabées, c'est là qu'ils furent ensevelis et que leurs tombeaux ont été élevés.

Pendant six heures nous ne quittâmes pas les montagnes, et nous trouvâmes plusieurs beaux villages. Là où il n'y a pas d'habitants, la terre se couvre spontanément d'une végétation vive et généreuse;

6.

des touffes de térébinthes et des arbres de différentes espèces attirent les regards.

Avant de quitter cette chaîne de Judée et d'entrer dans la plaine, je traversai le village de Jérémie, qui est très-grand et très-beau, et dans lequel réside Aboghos, une espèce de chef de brigands qui a renoncé à sa vie de rapine, et qui, maintenant, sert fidèlement Méhémet-Ali. Il tenait autrefois entre ses mains les clefs de Jérusalem, on ne pouvait pas se rendre de Jaffa dans cette ville sans sa permission; il fallait lui payer un tribut. Sous l'autorité de Méhémet-Ali, toutes ces tyrannies locales ont disparu : un Européen jouit partout d'une entière liberté, et, au besoin, il recevrait des autorités la protection la plus efficace.

Nous entrâmes dans la plaine, et je fus frappé de la beauté du pays et de l'extrême fertilité de la terre, qui rend jusqu'à cinquante pour un de la semence. Que les habitants soient plus nombreux, que l'ordre ne soit jamais troublé, et il sortira de cette terre de grandes richesses. C'est là que les croisés ont si souvent combattu, et quand ils voulaient défendre Jérusalem, et lorsque, après l'avoir perdue, ils menaçaient encore ceux qui la leur avaient enlevée.

J'arrivai à Rama, l'ancienne Arimathie de la Bible : aujourd'hui c'est un bourg, dont le couvent des pères de la terre sainte est le plus grand bâtiment.

Ce couvent fut fondé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Les arbres qui l'entourent le décorent d'une manière charmante; un magnifique réservoir rassemble les eaux qui pourvoient aux besoins des bestiaux; près de là sont des fontaines alimentées par des machines hydrauliques, mues par des chevaux, et qui sont constamment en mouvement.

C'est à Rama que j'ai vu les premiers palmiers productifs. Ils étaient en petit nombre, mais surchargés de fruits. Il n'y en a plus que trois à Jérusalem; ils ne portent que rarement des fruits, et encore qui ne mûrissent pas. La plaine de Rama donne des récoltes de toutes les espèces, particulièrement de froment. Tout le midi de la Palestine, et surtout les plaines de Gazza, sont riches en grains et en froment; c'est le grenier de la Syrie.

Les pèlerins s'arrêtent ordinairement à Rama en allant à Jérusalem; lorsqu'ils en reviennent, ils trouvent un asile charitable, et un bon accueil, dans le couvent des moines catholiques de la terre sainte. Je ne réclamai pas leur hospitalité, étant pressé d'arriver à Jaffa, où j'entrai une heure avant le coucher du soleil.

En approchant de Jaffa, la beauté et l'étendue des jardins qui environnent cette ville charmèrent ma vue. Chacun d'eux renferme un ou deux puits; des roues à pots, mues par des animaux, servent

à élever l'eau et procurent des arrosements abondants. L'eau est à une très-petite profondeur, et ces machines donnent ainsi de grands et de faciles résultats. Dans ce canton, presque toujours une petite maison d'habitation est jointe à un jardin, et ces campagnes sont tout à la fois des lieux d'agrément et de produit. La clôture des jardins est formée par des haies de figuiers d'Inde : en une année ces arbustes prennent un si grand développement, ils ont acquis tant de force et de hauteur, leurs branches sont tellement entrelacées, qu'ils forment un obstacle impénétrable. Indépendamment de cet objet, qu'ils remplissent parfaitement, ils donnent une assez grande quantité de fruits d'une médiocre qualité ; leurs feuilles, couvertes de pointes aiguës et piquantes, font une nourriture de choix pour les dromadaires et les chameaux. C'est une chose singulière, que ces animaux puissent, sans se blesser la langue et le palais, employer de pareils aliments : il faut que ces organes aient chez eux une constitution toute particulière.

J'étais annoncé à Jaffa par Ibrahim-Pacha, et j'y fus reçu avec de grands honneurs. Le général qui y commandait et le musselim, ou gouverneur civil, vinrent à ma rencontre. Je descendis chez un négociant franc, nommé Damiani, qui gère plusieurs consulats européens, et en particulier le consulat de France. Il m'avait écrit pour me prier de loger

chez lui, et son fils était venu jusqu'à Rama pour attendre mon arrivée. Je fus très-bien reçu par cette famille hospitalière. J'occupai dans sa maison la chambre où avait couché M. de Lamartine, et j'y retrouvai les hôtes qu'il y avait laissés, des hirondelles qui voltigeaient sans cesse, non pas en aussi grand nombre qu'il le raconte, mais cependant encore assez pour troubler le repos des voyageurs. J'avais donné l'ordre à mon bâtiment de venir m'attendre dans la rade de Jaffa, et, au moment où je descendais de cheval, il jetait l'ancre.

Le 26, je visitai la ville et ses environs. Elle est située dans un monticule de sable, et les fortifications qui l'enveloppent sont composées d'un mur. Je reconnus le point par lequel l'armée française, en 1798, l'avait attaquée. Une batterie de six pièces de douze avait suffi pour ouvrir l'enceinte, et un seul assaut donné à la place en rendit maître. Cela devait être avec des troupes aussi braves que celles qui l'attaquèrent, et des éléments de défense aussi incomplets.

Après un jour de repos je m'embarquai pour Saint-Jean d'Acre. Je ne pouvais me résoudre à quitter la Syrie sans voir une ville qui a eu sur la destinée du monde une immense influence, en arrêtant la fortune du général Bonaparte. Si Saint-Jean-d'Acre se fût rendu, la Syrie était conquise, rien ne pouvait mettre obstacle aux entreprises de l'armée française : les populations du Liban prenaient les armes et nous fournissaient des soldats, l'opinion nous devenait si favorable, que tout cédait devant nous, et même se réunissait à nous. L'habileté politique de Bonaparte, ce talent supérieur qu'il possédait pour manier les hommes et pour les entraîner, eussent trouvé de belles occasions de s'exercer, et il aurait eu de grandes applications à en faire. Groupant autour de lui ces populations éparses que renferme l'Asie, leurs intérêts, liés aux nôtres, auraient ajouté

beaucoup à ses moyens ; l'empire ottoman, déjà si faible, s'écroulait sous son attaque et sous ses coups, et un nouvel ordre politique surgissait nécessairement (1). Maître d'un grand pays, fondateur d'un nouvel empire, pouvant distribuer les richesses de l'Égypte et de l'Asie à ses compagnons, sans doute Bonaparte se fût contenté de recommencer Alexandre, et il n'aurait plus pensé à un retour en France, retour se difficile et si hasardeux. Dieu sait dans quel état la France était alors et ce qu'elle serait devenue sans lui : Dieu seul aussi sait quelle marche auraient suivie les événements en Europe ; mais, quoi qu'il fût arrivé, nous y devenions étrangers : un empire français s'élevait en Orient. La résistance imprévue de Saint-Jean-d'Acre a ramené l'armée française en Égypte, elle a mis le général Bonaparte en contact avec les nouvelles de l'Europe, à portée des bâtiments qui pouvaient l'y transporter, et maître de tenter cette chance, parce qu'il laissait son armée victorieuse, bien pourvue, et en possession d'un pays peu étendu, riche, soumis et facile à défendre. La résistance de Saint-Jean-d'Acre a donc décidé de son sort et de celui de l'Europe ; car l'un s'est trouvé lié à l'autre. Cet échec lui parut un grand

(1) On verra, lorsque j'aurai l'occasion de parler du désastre naval d'Aboukir, quelles étaient les grandes pensées du général Bonaparte sur l'Orient.

J'ai placé aussi à la fin de ce volume quelques documents relatifs à l'expédition d'Égypte.

malheur, et cependant c'était un bienfait inespéré de la fortune, qui le conduisait par des voies mystérieuses à l'apogée de sa grandeur.

Un accident de mer retarda notre départ. Cependant nous mîmes enfin à la voile, et le 28, au matin, nous étions devant Caïffa. Nous aurions dû et pu mouiller à Saint-Jean-d'Acre ; mais mon ignorant capitaine assura que la chose était très-dangereuse. Nous jetâmes donc l'ancre au mouillage de Caïffa, qui est à l'extrémité sud de cette immense rade foraine, au nord de laquelle est placé Saint-Jean-d'Acre.

Je pris terre immédiatement. Le musselim était prévenu, et aussitôt j'eus à ma disposition, pour moi et mes compagnons, des moyens de transport pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre.

De Caïffa il y a encore quatre lieues, et l'on suit toujours la côte, qui est souvent jonchée de débris de bâtiments, car la mer y est habituellement mauvaise. Avant d'arriver à la presqu'île à la pointe de laquelle Saint-Jean-d'Acre est bâti, je trouvai la rivière de Coppa, l'ancien Bélus, que je traversai à son embouchure. Après l'avoir passée, je me portai à la droite, sur une hauteur, en avant de l'isthme, qui commande la presqu'île et la plaine. Les nombreux débris qui la forment en grande partie, et de vieilles constructions, marquent l'emplacement de l'ancienne ville de Ptolémaïs.

A cinq ou six cents toises, en se rapprochant de

la pointe de la presqu'île, est la ville de Saint-Jean-d'Acre. Ses fortifications, du côté de la terre, n'ont pas plus de cent vingt toises de longueur : le front est flanqué par trois tours carrées, il regarde l'est; le rempart tourne au midi, et suit immédiatement le bord de la mer. C'est dans cette partie qu'est situé le port. Ce rempart continue du midi à l'ouest, et vient par le nord retrouver le front de terre. Le grand diamètre de cette place ne dépasse pas trois cents toises. Une seconde enceinte, du côté de l'isthme, ressemble à la première; mais elle est encore moins bonne : elle est intérieure. Celle-là seule existait en 1799. L'enceinte extérieure fut construite par Djezzar-Pacha, après la retraite de l'armée française.

L'intérieur de la ville ne présentait, quand je le visitai, qu'une masse de décombres; le dernier siége fait par Ibrahim-Pacha avait tout détruit. On était occupé à déblayer ces ruines et à reconstruire la ville, et l'on rétablissait les fortifications telles qu'elles étaient auparavant.

Le gouverneur me reçut de son mieux; il me fit faire le tour de la place et me montra tous les travaux. Un ingénieur italien, qui avait servi autrefois sous mes ordres en Dalmatie, les dirigeait, et il m'expliqua, sur les lieux mêmes, tout ce qui pouvait m'intéresser dans les temps anciens, comme pour les événements modernes.

Je visitai le point d'attaque qu'avait choisi le général Bonaparte, en 1798, un peu à gauche du centre du rempart qui regarde l'isthme. Je reconnus la brèche faite par l'artillerie française, aux réparations qu'elle a nécessitées ; une maçonnerie différente de celle de l'enceinte les fait remarquer. Je commandais alors à Alexandrie, et j'avais fait embarquer quelques pièces de gros calibre sur une flottille qui fut prise par les Anglais. Cette batterie était plus que suffisante pour mener promptement le siége à bien : ayant manqué, il en résulta un grand embarras : on fut réduit à employer seulement les pièces de douze de campagne. Ces pièces firent une brèche. Impatient d'emporter la place, le général ordonna l'assaut avant que la brèche eût été rendue suffisamment praticable, et l'on fut repoussé. Les approvisionnements, peu considérables, s'épuisèrent bientôt : on en avait fait un emploi mal entendu, par suite d'une malheureuse rivalité et du peu d'accord qui régnait entre les chefs de l'artillerie et du génie. Plusieurs assauts se succédèrent sans réussite, et dégoûtèrent les troupes, tandis que cette résistance inespérée encouragea les Turcs dans leur défense.

L'armée française, peu nombreuse au moment de son entrée en Syrie, avait éprouvé des pertes qui l'affaiblirent. La peste vint ajouter ses ravages à ceux que causait le feu de l'ennemi, tandis que la garnison, de deux à trois mille hommes dans le

principe, reçut successivement par mer des renforts qui la portèrent jusqu'à douze mille; de manière qu'elle était plus forte que l'armée qui l'attaquait. Tout espoir de prendre la place s'évanouit donc; il fallut renoncer à l'entreprise, et lever le siége. Le général Bonaparte n'avait plus rien à faire que de rentrer en Égypte avec son armée, et c'est ce qu'il effectua.

Après avoir parlé du siége de Saint-Jean-d'Acre par Napoléon, je parlerai de celui fait en dernier lieu par Ibrahim-Pacha. Entre les deux événements il n'y a aucun rapprochement possible; tout y est différent. Ibrahim-Pacha entre en campagne avec une armée nombreuse, un équipage d'artillerie complet, une escadre et des moyens immenses, et il est resté six mois devant cette place. Quelques fortifications ajoutées nouvellement aux anciennes, et tout aussi mal entendues que celles-ci, n'auraient pu prolonger la résistance que de peu de jours si le siége avait été convenablement conduit; mais aucune attaque ne fut dirigée d'une manière régulière, et, si les inspirations du génie peuvent à la guerre quelquefois suppléer à l'expérience et aux études, il n'en est pas de même dans l'attaque des places. C'est une affaire spéciale, qui exige des connaissances positives, une science exacte dont les principes sont connus, qui a ses applications déterminées et précises; et dont on ne peut s'écarter sans s'éloigner du but que l'on se propose d'atteindre.

C'est ce qui est arrivé ici. Une énorme quantité de projectiles fut lancée contre Saint-Jean-d'Acre, les maisons furent détruites, mais les remparts à peine endommagés restèrent intacts. Les Égyptiens n'ayant ni fait une brèche, ni ouvert un chemin pour pénétrer dans l'enceinte, la ville tint ses portes fermées et continua à se défendre par une simple force d'inertie. Fatigué de tant de délai, d'une si grande perte de temps, et de tant de munitions consommées sans résultat, Méhémet-Ali envoya à ce siége un ingénieur napolitain, nommé Roset, qui était en Égypte. Il conduisit une attaque régulière, et au bout de quinze jours la place était prise. C'est à peu près ce qui serait arrivé dès le commencement du siége, si les attaques avaient été dirigées par un homme de métier un peu habile.

La position de Saint-Jean-d'Acre est si favorable, qu'on peut, avec une faible dépense, en faire une excellente place capable d'une résistance prolongée, et susceptible à la fois d'être défendue par peu de monde, et de recevoir et de mettre en sûreté toute une armée. Il faut pour cela ne considérer la place actuelle que comme un réduit; faire, quatre-vingts toises en avant sur la capitale du saillant de gauche, une grande lunette à flanc, à casemate et à feu de revers; une autre lunette plus petite, en rentrant entre la première et la mer, au nord de la ville, et un demi-bastion sur l'isthme et sur le bord de la mer.

en avant de la porte de terre. En ajoutant à cela un bon ouvrage, avec établissement complet, blokaus intérieur et chemin couvert sur la hauteur des ruines de Ptolémaïs, enfin des inondations à droite, au moyen de la rivière, on fait de Saint-Jean-d'Acre une véritable ville de guerre, dont l'attaque exigerait une grande réunion de moyens.

Cette ville est d'une importance extrême pour Méhémet-Ali : elle est centrale, et peut servir, en cas d'événements malheureux, de refuge à son armée. Elle est maritime et peut recevoir des secours de l'Égypte au moyen de sa marine. Elle jouit d'une grande réputation, et sa possession est d'un puissant effet moral. Méhémet-Ali ne saurait trop s'occuper de la rendre aussi forte qu'elle peut le devenir, et il devrait y avoir toujours de grands magasins de vivres et de munitions de guerre.

Après cette longue digression sur Saint-Jean-d'Acre, je reviens à mon voyage. Je retournai le soir même à Caïffa où le gouverneur et les principaux officiers voulurent me reconduire. J'y arrivai fort tard. Une mer extrêmement houleuse, et un vent impétueux, empêchaient toute communication avec mon bâtiment : je fus forcé d'aller demander l'hospitalité au couvent du Mont-Carmel, qui en est à peu de distance.

Les moines qui l'occupent sont de l'ordre des carmes. Il a été détruit, il y a quelques années, par Abdallah-Pacha, sous un vain prétexte, mais en réalité pour faire servir à des constructions, destinées à son usage personnel, les matériaux que l'on pouvait en tirer. Des réclamations, qui arrivèrent de toute part à Constantinople, firent donner des ordres pour protéger ces moines, qui depuis ont entrepris

de rebâtir le couvent, et y sont parvenus, à force de volonté, d'industrie et de persévérance. Des quêtes ont été faites dans toute l'Europe; plusieurs souverains ont répondu avec générosité à cet appel à leur piété.

Le couvent du Mont-Carmel est aujourd'hui le plus beau, sans comparaison, de toute la terre-sainte. Il est bâti sur un cap avancé et domine la mer à une assez grande hauteur. Il est vaste, très-bien construit, et disposé pour la défense. On pourrait y soutenir un siége; et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues de fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. C'est un moine que j'y trouvai, qui en a été l'architecte : il entend bien les constructions civiles, et n'est pas étranger aux constructions militaires. L'église n'était pas complétement achevée; elle est bâtie avec un goût exquis, sur la grotte qui servait d'asile au prophète Élie. De ce point aussi la Vierge vit, dit-on, dans une nuée qui s'entr'ouvrit, des signes de sa destinée future.

Je trouvai dans ce couvent une excellente hospitalité. Les carmes occupent dans la hiérarchie religieuse un rang supérieur à celui des franciscains;

mais les uns et les autres rivalisent de zèle envers les voyageurs. En général, on est toujours frappé de l'hospitalité de l'Orient, constamment exercée avec plaisir, avec empressement et grâce, et reçue avec une vive reconnaissance.

Je fus frappé de la quantité de palmiers qui croissent sur cette côte. C'est à Saint-Jean-d'Acre qu'ils commencent, et le nombre en augmente constamment à mesure que l'on s'avance vers le sud : les pays les plus stériles, les sables les moins productifs, sont les lieux qui leur sont le plus favorables (1).

On ne saurait trop admirer la manière dont la Providence sait tout disposer dans un but utile à l'accomplissement de ses vues. On dirait que ces montagnes de sable, que le vent soulève et emporte, qui sont privées de l'eau des sources et de celles des pluies, sont destinées à une stérilité absolue. Eh bien, il y a au milieu de ces sables un arbre qui s'y

(1) J'ai pris des renseignements sur les produits que l'on tire des palmiers, dans cette province. Les dattes sont d'une qualité inférieure à celles de l'Égypte, des oasis et de la Nubie. Le palmier ne donne des fruits ordinairement qu'une fois sur deux ans; dès l'âge de quatre ans il produit, et rend de cent vingt jusqu'à six cents livres de dattes. Il y en a de deux qualités; les rouges et les blanches, qui sont les meilleures, et se vendent jusqu'à dix paras la livre; les dattes brunes, qui se vendent quatre paras. On fait des caisses avec les branches du palmier; et, avec les parties chevelues, qui les environnent à leur naissance, on tresse d'excellentes cordes. Le corps de l'arbre peut servir à quelques constructions.

plaît, qui y croît avec la plus grande facilité ; cet arbre produit des fruits bons et abondants, toutes ses parties servent à une multitude de choses usuelles. Ainsi, pour franchir le désert, il faut être pourvu d'eau et de provisions. Ces provisions ne peuvent être portées par des chevaux, des ânes ou des bœufs, qui ne sauraient se passer d'eau, et la Providence a créé un animal, qui mange peu, vit sans boire, porte de grands fardeaux, et qui, lorsqu'il le faut, parcourt en peu de temps d'immenses distances. C'est le dromadaire et le chameau. Grâce à son secours, le désert peut être habité et traversé ; aussi a-t-on appelé les chameaux les vaisseaux du désert.

Le 29 au matin, je quittai les bons moines du Mont-Carmel, et je retournai à bord. Mon intention était d'aller à Sour, pour visiter les ruines ou plutôt l'emplacement de l'ancienne ville de Tyr, mais un vent du nord prononcé y mettait obstacle, tandis qu'il favorisait notre navigation pour l'Égypte. La saison m'autorisant à craindre qu'il ne soufflât pas longtemps, et ensuite ne devînt rare, je me décidai à me diriger immédiatement sur Alexandrie.

BASSE ÉGYPTE.

ALEXANDRIE.

Le 23 septembre nous avions mis à la voile de Caïffa pour l'Égypte, et nous aurions dû, en deux jours, arriver à Alexandrie ; mais mon capitaine, s'il avait de grandes prétentions, ne les justifiait guère par son talent : au lieu de se tenir au vent, il se laissa affaler à la côte, et notre navigation devint alors difficile, et même dangereuse. Lorsqu'il m'annonça que nous étions en vue d'Abokuir, ses calculs étaient si peu exacts, ses estimes si fausses, qu'il s'en trouvait bien loin ainsi que je le lui démontrai, car nous avions atteint à peine la hauteur de Damiette.

Cette côte d'Égypte était tellement basse qu'il faut

en être très-près pour la distinguer; elle est en outre si uniforme que les points qui la font reconnaître dans ses détails sont fort rares, et qu'on peut assez facilement se tromper. Ces circonstances sont la cause de fréquents naufrages dont elle est le théâtre. Un signe cependant, à cette époque de l'année, indique aux navigateurs l'approche de la terre, avant qu'ils puissent l'apercevoir : c'est la couleur de l'eau. Le Nil en roule alors une telle masse que, jusqu'à sept ou huit lieues des côtes, il blanchit les eaux de la mer, et les trouble en y mêlant le limon dont il est chargé, et qu'il entraîne avec lui dans un cours de six cents lieues. Ce sont les dépôts de ce limon qui, au bout d'un grand nombre de siècles, ont formé le Delta et créé les bancs qui obstruent l'entrée du fleuve; ils diminuent chaque jour la profondeur de la mer sur la côte et contribueront, avec l'aide du temps, à l'accroissement de la terre ferme.

Quoique le Nil, par ses alluvions, tende sans cesse à la création de nouvelles terres, on est autorisé à croire qu'à l'époque des basses eaux, l'action de la mer l'emporte aujourd'hui sur lui. L'emplacement qu'occupaient près de la côte des villes considérables et des temples célèbres, est à présent envahi par les eaux. Des lacs ont toujours existé; mais ils se sont étendus; le lac Menzaléh et celui de Bourlos communiquent avec la mer et recouvrent les ruines de plusieurs villes qui y forment des îles. On

peut donc croire que la balance des eaux de la mer et du Nil n'est plus la même qu'autrefois, et que l'équilibre en est changé (1).

Arrivés fort près de la côte, nous naviguâmes la sonde à la main ; des vents de terre, qui soufflèrent pendant la nuit, vinrent à notre secours, et nous donnèrent les moyens de gagner le large ; des courants contraires, et qui constamment portent de l'ouest à l'est, nous firent rétrograder ; mais enfin, à force de lutter contre les difficultés, le 4 octobre nous étions devant Alexandrie. En ce moment tout annonçait une tempête ; il eût été fort périlleux de rester près de terre avec un aussi vieux bâtiment et un si mauvais équipage. Malgré le gros temps, un pilote vint à notre rencontre et nous fit entrer dans le port. Un bâtiment marchand, qui était sorti la veille, et qui se rendait en Europe, fut jeté à la côte et périt misérablement à peu de distance.

La vue d'Alexandrie m'émut profondément. Du large je reconnus cette ville et les points principaux qui la signalent. Les deux montagnes factices qui dominent toutes les ruines et tous les édifices modernes, et sur lesquels les fortifications que nous fîmes construire sont assises, charmèrent mes yeux : c'était une sensation de trente-six ans qui se renou-

(1) Les villes de Chemints et d'Helbon étaient situées dans l'emplacement actuel du lac Bourlos, au midi ; celles de Tanis, de Tourah et de Samnah, dans le lac Menzaleh.

velait. Je me trouvais ainsi ramené au temps de mes plus belles années ; à cette époque où, déjà avancé dans ma carrière, je pouvais jouir du présent et concevoir des espérances immenses pour l'avenir. Alors j'étais assez jeune pour avoir cette foi aveugle dans la destinée, apanage du premier âge, parce qu'aucun mécompte n'est encore venu éclairer sur l'incertitude des choses humaines. Aujourd'hui l'aspect de ces lieux m'apportait une réminiscence de cette exubérence de vie d'où naît l'instinct de pouvoir tout entreprendre et tout surmonter, qui empêche l'idée de la mort de se présenter à l'esprit, et fait naître cette illusion que le temps dont on peut disposer n'a pas de limite. En 1799, j'avais traversé cette mer, mais pour regagner la patrie menacée : nous accourions pour combattre et pour la sauver, et avec deux frégates nous nous étions élancés au milieu des escadres ennemies. Leur échapper, telle était la condition de tout notre avenir. Alors, et à cette même époque de l'année, nous allions recueillir le fruit de notre hardiesse, atteindre cette côte française que nous étions venus chercher à travers tant de périls. Ce retour inopiné du général Bonaparte, du premier capitaine du siècle, devait rendre à nos armées la confiance et le courage, au peuple l'espérance, donner à la nation une grandeur et un éclat inconnus dans les temps modernes ; grandeur, hélas ! fugitive et passagère ! Que d'événements s'étaient passés de-

puis ces trente ans écoulés ! entre ce départ de la terre des pharaons pour aller chercher la guerre et la fortune, et ce retour comme un simple voyageur qui, devenu étranger aux événements de ce monde, en étudie la marche et tâche de prévoir leurs résultats. Tous mes souvenirs s'étaient réveillés, tous les événements intermédiaires, qui unissaient ces époques si éloignées, se plaçaient devant mes yeux. Je contemplais le présent, et c'était toujours moi, le même individu dont la vie se compose de tant de phases différentes, dont l'existence longue, laborieuse et agitée, a été remplie alternativement de cet éclat qui éblouit, éveille l'envie, est l'objet de l'ambition des hommes, et de ces infortunes dont l'impression ne s'efface jamais, et qu'on ne supporte qu'avec une grande résignation et beaucoup de philosophie.

Mes récits, quand je parlerai de l'Égypte, recevront, je crois, un nouveau degré d'intérêt; j'ai de si belles et de si admirables choses à raconter ! Mais tous ne se composeront pas de louanges. Ma position, comme narrateur, est difficile : comblé de soins et d'égards par Méhémet-Ali, je ne voudrais pas manquer à la reconnaissance que je lui dois en disant des choses qui pourraient lui déplaire; d'un autre côté, je ne veux en rien m'écarter de la vérité. J'espère remplir cette double tâche, et, si mes éloges sont mêlés de quelques critiques, cette critique même sera la preuve de la sincérité de mes éloges.

Quand je me présentai à Alexandrie, on me refusa la pratique ; je venais de la Syrie, où la peste avait régné quatre mois auparavant, et, quoique la santé fût devenue parfaite, on crut devoir exiger des formalités qui n'étaient qu'un sacrifice fait à l'opinion des ports de l'Europe. Je dis sacrifice à l'opinion, car, en ce moment, les précautions étaient surabondantes, et, lorsqu'elles sont nécessaires et motivées, elles sont incomplètes. Pendant que la peste sévissait, et que l'on tenait à l'exécution des mesures maritimes de santé, on laissait les communications libres, par terre, entre la Syrie et l'Égypte. Ainsi, les précautions avaient alors été insuffisantes, et maintenant elles étaient superflues. C'est souvent ainsi que se passent les choses en Orient : on imite les usages de l'Occident, sans se rendre compte de tout ce qui doit être fait pour atteindre le but que

l'on se propose, et l'on a ainsi les inconvénients d'un système sans en recueillir les avantages.

Pressé de continuer mon voyage, j'éprouvai une grande contrariété de ce retard. Toutefois le pacha, qui dès avant mon arrivée avait annoncé la manière dont il voulait me recevoir, et les soins dont il voulait m'entourer pendant mon séjour, ne négligea rien pour diminuer les ennuis que cette quarantaine devait me causer. Un de ses palais, bâti sur le bord de la mer, au Port-Vieux, dans la presqu'île des Figuiers, à côté de celui qu'il habite, fut mis à ma disposition : des gens de sa maison furent envoyés pour me servir, et rien ne fut négligé pour m'en rendre l'habitation agréable. Ma reclusion fut réduite à sept jours, et, le 12 octobre, on m'accorda l'entrée.

A mon arrivée à Alexandrie, le pacha était au moment de partir pour le Caire : il avait déjà quitté la ville, et s'était établi dans une maison de campagne du gouverneur d'Alexandrie, située à une demi-lieue, sur le bord du canal : mais il revint exprès, se rendit chez moi, et me dit qu'impatient de me voir il n'avait pas voulu attendre ma sortie de quarantaine. C'est la première fois qu'il lui soit arrivé de rendre visite à un Européen ; cet événement fit grande sensation dans le pays, et, dès le lendemain, la nouvelle en alla retentir dans toutes les maison du Caire.

Ma première conversation avec Méhémet-Ali fut courte, toute remplie de civilités et de lieux communs. Je lui fis des compliments, que les circonstances motivaient naturellement et qu'il reçut avec une grand simplicité. Il me parla de mon voyage, me fit diverses questions sur les pays que j'avais traversés, et me dit, en se retirant, qu'il désirait vivement me revoir pour causer en toute liberté. Effectivement le temps amena bientôt des conversations longues, suivies, journalières et du plus grand intérêt.

Des hommes qui ont joué un rôle important, et dont nous avons entendu souvent parler, se peignent dans notre esprit suivant ses caprices. Chacun les forme à sa manière. Leurs actions étant la peinture naturelle de leur caractère, on en tire aussi des conséquences sur leur manière d'être, et l'imagination va jusqu'à créer une image physique qui s'y rapporte. Quelquefois on rencontre juste, mais le plus souvent on se trompe; c'est ce qui m'arriva cette fois. Je m'étais figuré Méhémet-Ali comme un homme d'une taille haute, d'un maintien constamment grave et solennel, d'une conversation toujours sérieuse, et d'une physionomie sévère. Loin de là : il est de petite taille, et, bien que ses traits soient beaux et que leur expression soit relevée par une superbe barbe blanche, la dignité n'en est pas le principal caractère; c'est la finesse et l'énergie qui frappent tout

d'abord en lui. Son regard est perçant, spirituel et scrutateur, sa figure très-mobile. On voit qu'une puissance intérieure agit fortement en lui, et qu'il est passionné. Mais, après ces traits principaux, on trouve sur son visage et dans ses manières de la bonhomie. Effectivement il est de moeurs enjouées, et quoique habituellement occupé d'affaires importantes, quoiqu'il se livre de préférence aux conversations qui s'y rapportent, il ne manque ni de bienveillance ni de gaieté. Il est né avec un tact très-délié, avec la connaissance des hommes : et c'est une chose qui tient du prodige que l'habileté qu'il a déployée pour arriver au pouvoir et pour s'y maintenir. Tous les petits souverains de l'Italie du moyen âge réunis n'ont pas mis en oeuvre plus d'esprit, d'adresse et de ruse. Il faut en lire les détails dans l'histoire écrite par un Français qui habite le Caire, M. Mangin, histoire bien faite, et dont l'intérêt augmente à mesure que la réputation et la puissance de Méhémet-Ali s'accroissent, et que l'ordre politique de l'Égypte prend plus de stabilité.

Méhémet-Ali a reçu de la nature des qualités qui accompagnent rarement une aussi grande finesse. C'est une force de volonté qui ne connaît aucun obstacle, surmonte tout, ou brise ce qu'elle ne peut soumettre. La puissance d'opinion que son nom a acquise dans un pays immense est plus grande que celle que donne une armée, et de loin comme de

Ma première conversation avec Méhémet-Ali fut courte, toute remplie de civilités et de lieux communs. Je lui fis des compliments, que les circonstances motivaient naturellement et qu'il reçut avec une grand simplicité. Il me parla de mon voyage, me fit diverses questions sur les pays que j'avais traversés, et me dit, en se retirant, qu'il désirait vivement me revoir pour causer en toute liberté. Effectivement le temps amena bientôt des conversations longues, suivies, journalières et du plus grand intérêt.

Des hommes qui ont joué un rôle important, et dont nous avons entendu souvent parler, se peignent dans notre esprit suivant ses caprices. Chacun les forme à sa manière. Leurs actions étant la peinture naturelle de leur caractère, on en tire aussi des conséquences sur leur manière d'être, et l'imagination va jusqu'à créer une image physique qui s'y rapporte. Quelquefois on rencontre juste, mais le plus souvent on se trompe ; c'est ce qui m'arriva cette fois. Je m'étais figuré Méhémet-Ali comme un homme d'une taille haute, d'un maintien constamment grave et solennel, d'une conversation toujours sérieuse, et d'une physionomie sévère. Loin de là : il est de petite taille, et, bien que ses traits soient beaux et que leur expression soit relevée par une superbe barbe blanche, la dignité n'en est pas le principal caractère ; c'est la finesse et l'énergie qui frappent tout

d'abord en lui. Son regard est perçant, spirituel et scrutateur, sa figure très-mobile. On voit qu'une puissance intérieure agit fortement en lui, et qu'il est passionné. Mais, après ces traits principaux, on trouve sur son visage et dans ses manières de la bonhomie. Effectivement il est de mœurs enjouées, et, quoique habituellement occupé d'affaires importantes, quoiqu'il se livre de préférence aux conversations qui s'y rapportent, il ne manque ni de bienveillance ni de gaieté. Il est né avec un tact très-délié, avec la connaissance des hommes; et c'est une chose qui tient du prodige que l'habileté qu'il a déployée pour arriver au pouvoir et pour s'y maintenir. Tous les petits souverains de l'Italie du moyen âge réunis n'ont pas mis en œuvre plus d'esprit, d'adresse et de ruse Il faut en lire les détails dans l'histoire écrite par un Français qui habite le Caire, M. Mangin, histoire bien faite, et dont l'intérêt augmente à mesure que la réputation et la puissance de Méhémet-Ali s'accroissent, et que l'ordre politique de l'Égypte prend plus de stabilité.

Méhémet-Ali a reçu de la nature des qualités qui accompagnent rarement une aussi grande finesse. C'est une force de volonté qui ne connaît aucun obstacle, surmonte tout, ou brise ce qu'elle ne peut soumettre. La puissance d'opinion que son nom a acquise dans un pays immense est plus grande que celle que donne une armée, et de loin comme de

de la comptabilité, des relations extérieures : il le consulte sur tout.

Boghos-Bey est un homme d'un esprit fin et délié, de mœurs douces, qui tempèrent quelquefois, au besoin, la fougue de son maître : son caractère conciliant l'a souvent rendu très-utile. En général, il est estimé et considéré, et c'est avec raison que Méhémet-Ali fait reposer sur lui le poids de l'administration. Boghos-Bey l'avait accompagné dans la visite qu'il me fit, et il est si modeste, se met si peu en évidence quand il n'y est pas forcé, que ce ne fut qu'après son départ que j'appris qu'un homme aussi important était du petit nombre de ceux venus avec le pacha.

Le premier emploi que je devais faire de ma liberté, était d'aller voir Méhémet-Ali et de le remercier de son bon accueil. Il m'envoya deux fort belles voitures à glaces, venues de Vienne, et je me rendis, avec mes compagnons de voyage, à la maison de campagne où il était établi. Partout les honneurs militaires me furent rendus. J'eus un long entretien avec Méhémet-Ali. Nous n'étions que quatre : le pacha, Boghos-Bey, son neveu, drogman particulier du pacha, et moi. Il me montra tout d'abord une confiance dont je fus touché, et même un abandon qui peut paraître extraordinaire. Il me parla de sa situation, de sa politique, de ses projets, et me demanda mon avis sur les choses les plus délicates

soixante-cinq ans. Sa constitution est forte et robuste : son activité ne se ralentit jamais ; il est occupé de tout, il ne redoute aucun soin, aucune fatigue. C'est ainsi que l'on obtient de bons résultats. Il a eu le bonheur d'attacher à sa fortune, pour l'aider dans ses créations, quelques hommes d'une haute capacité, dont je parlerai dans l'occasion. Ils ont constamment et pleinement justifié ses espérances, et quelquefois ils ont surpassé celles qu'il pouvait raisonnablement concevoir

L'homme de la confiance absolue de Méhémet-Ali, le secret dépositaire de ses pensées et de ses projets, est M. Boghos, connu sous le nom et le titre de Boghos-Bey. Né à Smyrne, il est Arménien de naissance et de religion ; sa carrière a été celle des drogmans. On dit qu'il traduit l'arabe et le turc avec une grande exactitude ; je peux assurer qu'il s'exprime en français avec pureté et élégance. Attaché au pacha, il y a beaucoup d'années, en qualité d'interprète, il encourut momentanément sa disgrâce ; mais, après quelques mois, il fut rappelé. La confiance qu'il inspira au pacha, comme l'affection qu'il éprouva lui-même pour son chef, devinrent bientôt sans bornes. Un extrême désintéressement personnel scella cette union, qui jamais n'a été troublée depuis, et à présent Boghos-Bey est le bras droit de Méhémet-Ali, l'instrument principal dont il se sert pour les affaires de l'intérieur, du commerce,

de la comptabilité, des relations extérieures : il le consulte sur tout.

Boghos-Bey est un homme d'un esprit fin et délié, de mœurs douces, qui tempèrent quelquefois, au besoin, la fougue de son maître : son caractère conciliant l'a souvent rendu très-utile. En général, il est estimé et considéré, et c'est avec raison que Méhémet-Ali fait reposer sur lui le poids de l'administration. Boghos-Bey l'avait accompagné dans la visite qu'il me fit, et il est si modeste, se met si peu en évidence quand il n'y est pas forcé, que ce ne fut qu'après son départ que j'appris qu'un homme aussi important était du petit nombre de ceux venus avec le pacha.

Le premier emploi que je devais faire de ma liberté, était d'aller voir Méhémet-Ali et de le remercier de son bon accueil. Il m'envoya deux fort belles voitures à glaces, venues de Vienne, et je me rendis, avec mes compagnons de voyage, à la maison de campagne où il était établi. Partout les honneurs militaires me furent rendus. J'eus un long entretien avec Méhémet-Ali. Nous n'étions que quatre : le pacha, Boghos-Bey, son neveu, drogman particulier du pacha, et moi. Il me montra tout d'abord une confiance dont je fus touché, et même un abandon qui peut paraître extraordinaire. Il me parla de sa situation, de sa politique, de ses projets, et me demanda mon avis sur les choses les plus délicates.

On m'avait prévenu de son caractère. M. Boghos m'avait fortement engagé à lui parler sans détour, conformément à mes convictions, et sans craindre de lui déplaire. Je suivis ce conseil, et je m'en trouvai bien. Sans hésiter, je combattis ses idées quand je les crus susceptibles d'une critique fondée; il ne m'en sut pas mauvais gré, et cependant nous traitions des sujets dans lesquels ses passions étaient en jeu. Dès ce moment Méhémet-Ali me demanda, pour prix de son bon accueil, de lui faire part, au retour du voyage que j'allais exécuter dans l'Égypte, des observations critiques qui pourraient l'éclairer et lui être utiles. J'ai tenu religieusement la parole que je lui avais donnée. Dès cet instant aussi une véritable sympathie s'établit entre nous, et il en est résulté une sorte d'intimité, épisode piquant de ma singulière destinée.

Je ne raconterai pas tout ce qui fit l'objet de nos entretiens. Beaucoup de choses ne sont pas de nature à être publiées, et une sage réserve me commande de les taire ; mais, quand je le pourrai, je n'omettrai aucun des détails qui pourront intéresser.

Après ma première entrevue avec le pacha, j'allai prendre possession d'une jolie maison, bâtie hors de la ville habitée, mais située dans l'enceinte dite des Arabes, au pied même du fort principal qui est un ouvrage de ma jeunesse; je l'avais fait construire il y a trente-six ans. Je me trouvais dans des lieux bien connus; car j'avais commandé à Alexandrie, et dans toute cette partie de la basse Égypte, depuis le mois de novembre 1798 jusqu'au mois d'août 1799.

La ville d'Alexandrie a deux portes. Une presqu'île, qui était autrefois une île, située parallèlement à la côte, les couvre du côté de la mer, et ils sont séparés par l'isthme, formé par des atterrissements. Comme il aboutit à peu de distance de la pointe et de la presqu'île, le port placé de ce côté, que l'on nomme le Port-Neuf, est très-ouvert, entièrement exposé aux vents d'est et du nord, et ne

présente qu'un abri peu sûr contre les gros temps. Il n'est abrité que par un môle, à l'extrémité duquel est le fort, fort connu sous le nom de fort du Phare. Un fanal qui le surmonte est allumé toutes les nuits. Au même lieu existait un autre phare célèbre dans l'antiquité, le Port-Vieux au contraire est très-profond, très-sûr et très-vaste. Si son entrée était plus facile pour les vaisseaux d'un tirant d'eau considérable, et que le canal qu'il faut suivre, et qui est bordé de rochers sous-marins, fût plus large, ce port serait excellent. Il est d'ailleurs le seul sur toute la côte d'Égypte qui puisse recevoir des vaisseaux de ligne.

Anciennement, la ville, dont la population ne s'élevait pas au-dessus de dix mille âmes, n'occupait qu'une partie de l'isthme; aujourd'hui, il est tout entier couvert de constructions qui s'étendent en outre, à la fois, sur la presqu'île et sur la terre ferme.

Sur la presqu'île sont situés les palais du pacha, l'arsenal de la marine, un bel hôpital, où tous les intérêts de la salubrité sont combinés avec un service facile et économique, et quelques maisons des principaux employés du pacha; ce quartier est celui du gouvernement.

La ville turque occupe l'isthme : elle est beaucoup plus belle et plus ouverte qu'autrefois; mais elle a conservé cependant son ancien caractère. La rue

principale, qui la divise, est assez large pour que des voitures puissent circuler avec facilité. Un bazar assez vaste renferme beaucoup de marchandises. Le beau quartier vient ensuite : c'est celui des Européens, il a pris un très-grand développement. Ce quartier se compose de rues longues, droites, alignées ; de maisons à trois étages ; de magasins, de casernes, d'un autre hôpital, et ne cesse de s'étendre ; il comprend tout l'intervalle qui séparait les ports d'un ancien mur de fortification intérieure, et suit le bord de la mer, du côté du Port-Neuf.

Des maisons de campagne, avec des jardins, ont été construites dans l'enceinte des Arabes : enfin, dans diverses directions, sur les ruines qui couvrent encore cette immense surface, sont bâtis des villages habités par des fellahs qui ont été attirés par le besoin de bras pour les travaux.

Toutes ces populations réunies s'élèvent à environ quarante mille âmes. Voilà ce qui est résulté en peu d'années d'un grand mouvement imprimé à la culture d'un pays fertile, et de la création de la navigation et de l'industrie ; voilà, en un mot, un exemple de ce que peut une grande force de volonté unie à la puissance.

Toutes les autorités se rendirent chez moi et vinrent me complimenter. A la tête du corps de la marine se trouvaient deux Français qui sont les créateurs des choses prodigieuses que je raconterai

bientôt. L'un, M. de Cerisi, connu sous le nom de Cerisi-Bey, ingénieur constructeur, et l'autre, M. Besson, ancien officier de marine, aujourd'hui vice-amiral, que l'on appelle Besson-Bey.

Ma première course eut pour but le fort principal, situé à peu de distance du palais où je demeurais; c'est moi qui l'avais fait construire autrefois, et j'étais impatient de le revoir. Je le trouvai tel que je l'avais laissé : sauf les palissades qui n'existaient plus, rien n'avait subi le moindre changement. C'était le même armement, tout était à la même place et n'avait souffert aucun dégât. Quoique l'explication de ce fait se trouve dans la nature du climat, je fus étonné de voir que des constructions élevées à la hâte eussent duré aussi longtemps.

Je trouvai là aussi d'autres souvenirs qui m'émurent : c'était le lieu où j'avais fait déposer autrefois le cercueil d'un homme d'un mérite distingué, le colonel du génie Crettin. Cet officier, que le général Desaix avait choisi pour venir en Égypte, avait été employé sous mes ordres à Alexandrie, et c'était lui que j'avais chargé de la direction des travaux de cette place. Quoique très-âgé, son instinct belliqueux lui faisait supporter les fatigues de la guerre. Sa figure vénérable et sa vieillesse contrastaient avec sa grande ardeur et son extrême activité; il séduisait par son esprit étendu, et inspirait l'attachement par les qualités de son cœur comme par la bonté de son

caractère. Malgré la grande différence de nos âges, le colonel Crettin me témoignait une obéissance empressée que je reconnaissais par la déférence la plus attentive : je l'aimais comme un père. Le général Bonaparte l'emmena avec lui lors de la bataille d'Aboukir, et il y fut tué. Nous plaçâmes ses restes au milieu de l'ouvrage qu'il venait de terminer, et qui depuis a conservé son nom. Tous ces souvenirs se réveillèrent si fortement dans mon esprit que je me rappelai même les discours qui furent prononcés sur la tombe de ce digne militaire.

J'allai ensuite visiter un autre fort rival du premier, plus rapproché de la ville, mais ayant une grande analogie avec celui-là par sa position élevée sur une montagne factice, composée de débris de constructions anciennes réduites en poussière. Les deux monticules, dont la formation est la même, présentent des cônes de deux cents pieds de hauteur environ ; on assure que, sur l'emplacement du premier, se trouvait un vaste théâtre : nous les fîmes occuper par des fortifications permanentes, et ils devinrent les principaux points d'appui de la défense de la ville.

Ce second fort, que j'avais fait également construire, était, comme l'autre, précisément dans l'état où je l'avais laissé ; ni plus, ni moins, ni autrement. Il avait servi aussi à perpétuer le nom d'un homme d'un mérite supérieur, de l'un des officiers

les plus distingués de l'armée française, le général Caffarelli-Cufalgua, commandant le génie de l'armée d'Orient, mort devant Saint-Jean-d'Acre : ce fort, en prenant son nom, est devenu un monument élevé à sa gloire.

J'examinai aussi l'enceinte dite des Arabes, dont une partie était entrée dans notre système de défense: Méhémet-Ali l'a fait réparer avec soin dans tout son développement, et armer dans quelques-unes de ses tours. Quoique cette enceinte ne soit pas conforme aux principes de la fortification actuelle, elle est utile parce qu'elle offre un très-grand camp retranché qui se défend de lui-même, et qu'on ne peut escalader ; il fournirait aussi un très-bon appui aux forts permanents dont il est facile d'envelopper la ville et de couronner les hauteurs principales.

Cette inspection de l'enceinte m'amena à la porte Rosette. En 1798, j'avais été chargé de l'enlever, et je la fis enfoncer à coups de hache, malgré le feu des Turcs qui garnissaient le haut des murailles, et tiraient sur nous, à bout portant, par les créneaux. Le général Bonaparte mentionna ce fait d'armes dans son bulletin : c'était encore un souvenir précieux.

Je continuai à parcourir jusqu'à la mer cette portion de l'enceinte et je revins chez moi, en suivant le rivage du Port-Neuf. Je revis les aiguilles dites de Cléopâtre, dont l'une est encore debout, et l'autre

est gisante par terre. Elles ornaient autrefois, à ce que l'on rapporte, le temple élevé à César par Cléopâtre, et dont faisait partie la tour, dite des Romains, qui termine les fortifications actuelles : elle est bâtie avec du beau calcaire lenticulaire, d'une grande blancheur, et certainement de construction romaine. De ce côté était le beau quartier d'Alexandrie : le palais du roi, la bibliothèque, le gymnase; de vastes jardins s'étendaient jusqu'au cap Lokias, aujourd'hui le Pharillon, point opposé au fort du Phare, et qui forme l'entrée du port. Au delà était un temple à Neptune; plus loin la maison qu'occupa Antoine pendant la dernière année de sa vie, et qu'il nomma le Timonium, du nom de Timon d'Athènes, de qui il avait adopté la philosophie.

Un des travaux de Méhémet-Ali, les plus dignes d'exciter mon intérêt et ma curiosité, c'était le canal qui établit la communication entre le Nil et le port d'Alexandrie ; aussi m'empressai-je d'aller l'examiner. Voici les raisons qui, avec le mouvement de commerce et d'exportations dont l'Égypte est le théâtre, en font un ouvrage de première nécessité.

A toutes les embouchures des rivières, leur cours est ralenti par le choc de leurs eaux avec celles de la mer. Les limons qu'elles entraînent se précipitent et forment des dépôts, qui élèvent sur ce point le fond de leur lit. Ces élévations constituent ce qu'on appelle une barre, et elles présentent un grand obstacle à la navigation. Nulle part la barre n'est si forte qu'aux bouches du Nil, parce qu'aucun fleuve n'a des eaux aussi constamment chargées de limon,

et les dangers de la navigation augmentent et deviennent imminents quand la mer est agitée. Cependant les produits de l'Égypte, destinés à être exportés, sont si abondants, que la navigation ne saurait être interrompue.

Cette considération décida le pacha à établir une communication, navigable et directe, entre le port d'Alexandrie et le Nil. Dans l'antiquité, le canal connu sous le nom de Khalydi remplissait cet objet.

Sans faire un travail entièrement neuf, on pouvait approfondir et élargir ce canal. Il a toujours été entretenu, car on n'a jamais pu se passer des eaux douces qu'il amenait à Alexandrie, lors des crues du fleuve ; mais son usage était borné à alimenter les vastes citernes qui se trouvent dans la ville. Le gouvernement devant nécessairement prendre des soins tout particuliers pour l'arrivée des eaux, parce que l'élévation du fond du canal, au-dessus de la campagne, en rendait facile la perte, un bey, ou un kiachef, était chargé de leur conservation.

Pendant la première année de la possession de l'Égypte par les Français, cette fonction me fut dévolue : pour la remplir avec succès, il fallait une surveillance active et incessante. Les paysans riverains étaient intéressés à faire des ouvertures au canal pour arroser leurs terres ; il était donc indispensable de les empêcher de disposer de ses eaux, avant que le but principal fût atteint. Les citernes une fois

remplies, l'approvisionnement d'eau assuré, celles que renfermait ou qu'amenait encore le canal étaient réparties d'une manière proportionnelle aux besoins des villages, et à l'étendue des terres destinées à la culture.

M. Le Père, ingénieur en chef des ponts et chaussées, avait rédigé un projet pour rétablir cette navigation intérieure, entre le Nil et le port d'Alexandrie : il est compris dans les publications de la commission d'Égypte. Mais, soit que le pacha l'ait ignoré, soit qu'il n'eût pas alors, près de lui, des hommes capables de le comprendre, on n'y recourut pas ; et, sans disposition préalable, sans nivellement, sans avoir arrêté un tracé précis, le canal fut ordonné et entrepris. Les points de départ et d'arrivée furent fixés au Port-Vieux d'Alexandrie, et à l'atféh sur le Nil. Une grande masse d'ouvriers fut prise dans la population des diverses provinces et répartie dans cet intervalle. Chacun campa sur l'emplacement où il devait travailler ; au bout d'un petit nombre de mois, le canal fut ouvert et navigable, et l'on s'en sert depuis plus de douze ans.

Il est regrettable que des travaux préliminaires n'aient pas précédé son exécution : on aurait évité beaucoup d'inconvénients, qui chaque jour se font sentir davantage. La prise des eaux aurait été faite plus haut et le canal serait navigable toute l'année, tandis qu'il ne l'est pas constamment dans son entière

étendue. Il serait en ligne droite et aurait une moindre longueur; des écluses auraient donné des moyens de communication entre le Nil et le canal, et entre le canal et le port, de manière que les mêmes bateaux auraient porté les marchandises depuis la haute Égypte jusqu'à bord des bâtiments destinés à les recevoir, pour les transporter en Europe; tandis qu'à présent il faut les charger et les décharger trois fois. Aussi est-ce un travail à refaire : mais son exécution sera un jeu quand on réunira les moyens convenables, et qu'on la confiera à quelqu'un de capable de la diriger.

Ce qu'il y a de certain c'est que, malgré tous ses défauts, le canal actuel satisfait en grande partie aux besoins du moment; et qu'en outre, en amenant constamment les eaux douces autour d'Alexandrie, il est le principe d'une végétation active, qui a remplacé la stérilité : un désert s'est transformé en un jardin où une belle culture se déploie. Sous un climat tel que celui de l'Égypte, là où l'eau arrive, la nature retrouve sa vie, sa jeunesse, et son énergie. De nombreuses maisons de campagne, environnées de jardins, bordent le canal, et leur nombre s'accroîtra chaque jour. Je parcourus avec un grand plaisir ces lieux autrefois si différents.

Je suivis [illegible] c'est-à-dire [illegible] dépenses [illegible] cette contrée. [illegible] étendue [illegible] De grandes [illegible] y ont été faites [illegible] le voisinage [illegible] le spectacle [illegible]

1 [illegible] toiles carrées

sont formées dans l'emplacement de l'ancien lac Maréotis.

Le bassin du lac Maréotis est d'une grande étendue. Un léger exhaussement de terrain l'entoure et forme ses bords. Très-anciennement il recevait le trop plein des eaux du Nil ; mais les canaux qui les y conduisaient s'étant comblés depuis longtemps, il était complétement desséché lorsque nous débarquâmes en Égypte, en 1798. On y voyait alors seulement, çà et là, quelques cristallisations salines. Une partie des troupes, particulièrement celles que je commandais, qui étaient à la droite, en marchant sur Alexandrie, la traversa sans rencontrer aucun obstacle, ni aucun point marécageux. Après la perte de la bataille, dite du 30 ventôse, que le général Menou livra aux Anglais, en avant d'Alexandrie, ceux-ci, voulant isoler complétement la ville et sa garnison de l'intérieur de l'Égypte, et ayant remarqué que le sol du lac était plus bas que le niveau de la mer, coupèrent la digue qui contenait les eaux du lac Madiéh, communiquant avec la mer, et préservait, de l'action des eaux salées, le canal qui amenait celles du Nil à Alexandrie. Aussitôt que cette coupure eut été faite, les eaux de la mer se répandirent avec abondance dans le lac Maréotis, qui devint aussi une mer intérieure. Les Anglais y envoyèrent des bâtiments armés ; ils y régnèrent sans contestation, et la garnison d'Alexandrie ne put

correspondre avec le Caire qu'au moyen d'Arabes envoyés par le désert.

Lorsque l'armée française eut évacué l'Égypte, les Turcs réparèrent la digue, et le lac Maréotis se dessécha de nouveau en partie. Quand les Anglais revinrent en Égypte, et eurent éprouvé un échec près de Rosette, ils se concentrèrent dans Alexandrie, et, pour en faciliter la défense, ils conduisirent de nouveau, et par le même moyen, les eaux de la mer dans le lac Maréotis. Mais enfin, après leur départ, on remit tout dans le premier état. Méhémet-Ali fit réparer avec le plus grand soin, non-seulement la digue qui avait été rompue, mais encore, afin d'éloigner davantage les eaux de la mer, il fit boucher par une digue l'entrée du lac Madiéh, et l'isola ainsi de la mer : en même temps il ordonna, pour le desséchement de ce lac, des travaux qui furent exécutés avec succès.

Aujourd'hui que le lac Maréotis reçoit seulement des eaux d'infiltration, celles provenant des pluies, et le trop-plein du Nil, amené par le canal, au moment de la crue, l'évaporation en enlève une grande partie, et il reste au fond une couche de sel de plusieurs pouces d'épaisseur, résultant des dépôts salins que la présence des eaux de la mer y a formés, ou bien de la nature même du sol. Une grande partie de l'emplacement du lac Maréotis est devenue ainsi une saline naturelle. En hiver tout cet espace est

impraticable ; mais en été, avec des précautions, des hommes à pied peuvent traverser ces terrains marécageux.

Il résulte de l'état actuel des choses que la place d'Alexandrie est devenue d'une défense beaucoup plus facile, parce que l'espace praticable autour de cette ville est fort resserré, et qu'elle n'est vulnérable que par deux points seulement.

En effet, la défense d'Alexandrie doit être calculée pour résister à une armée de débarquement : or il n'y a, sur cette côte, que deux points de débarquement qui soient à proximité : 1° l'anse du Marabout, où l'armée française descendit en 1798 ; 2° la rade d'Aboukir, qui fut choisie par les Anglais. On ne peut pas raisonnablement supposer que jamais on ose tenter directement, de la mer, un coup de main sur Alexandrie ; ni que l'on essaye de prendre terre entre Alexandrie et Aboukir, sur une côte droite, d'un accès difficile, et qui n'offre aucun mouillage.

Il n'est guère possible de faire stationner des troupes sur la côte aride et déserte du Marabout, parce qu'elle est dépourvue d'eau. Le débarquement ne pourrait pas être empêché sur ce point, et l'ennemi y descendra quand il le voudra. Mais si l'espace assez étroit, qui existe entre la mer et le lac Maréotis, par lequel il faut nécessairement qu'il passe en marchant sur Alexandrie, est défendu d'une manière suffisante par des fortifications per-

manentes, il sera arrêté dans son mouvement, obligé d'ouvrir la tranchée et d'entreprendre un siége ; et l'on ne comprend pas comment il oserait et pourrait l'exécuter dans un désert brûlant, dépourvu de tout, sans eau douce, et sans rade où ses vaisseaux puissent rester à portée.

Cet espace, d'une fort grande étendue, était occupé autrefois par un quartier considérable, celui de Nécropolis. Une ligne de rochers le couvre dans toute sa longueur : des habitations nombreuses étaient accumulées à sa surface, et des voûtes sépulcrales, des excavations, qui sans doute furent d'abord d'anciennes carrières, sont au-dessous. Elles étaient remplies de tombeaux et d'ornements funèbres. Ces lieux sont connus sous le nom de Catacombes.

Il y a aussi un espace envahi par les eaux de la mer, qu'on appelle le bain de Cléopatre. On suppose que ce bassin servit aux inhumations, et que c'était là que les corps étaient déposés et lavés avant d'être embaumés et placés dans leurs tombeaux. Le nom qu'il porte vient sans doute de ce que Cléopâtre y reçut les derniers soins après sa mort.

Les ouvrages qui couvrent aujourd'hui cet emplacement ne suffisent pas : ils sont trop peu considérables, et n'ont pour objet qu'une défense maritime. Il serait facile d'y créer une double défense, contre la mer et contre la terre. Il faut que celle-ci

soit telle qu'une attaque de vive force ne puisse réussir, et l'on atteindrait ce but, en ajoutant, à ce qui existe, un bon fort et deux moindres, dans une position intermédiaire que j'ai reconnue. Cet ensemble exigerait, de la part de l'ennemi, un siége régulier, d'autant plus difficile à conduire, que les deux points d'appui de droite et de gauche, la mer et le lac, étant immédiats, et les ouvrages étant placés sur deux lignes en échiquier, les attaques ne pourraient pas envelopper les défenses.

Il y aurait un moyen d'ajouter beaucoup à la force d'Alexandrie : ce serait d'ouvrir un canal qui, partant du Nil, aussi haut que possible, amènerait les eaux du fleuve au lac Maréotis, à l'époque des crues. Comme il est probable que le Nil roule aujourd'hui moins d'eau qu'autrefois, il serait prudent de faire une écluse à son commencement : elle ne serait ouverte qu'autant que le fleuve dépasserait la hauteur nécessaire à l'inondation. Une seule forte crue, comme il en vient quelquefois, remplirait probablement tout ce vaste bassin, et les années les plus ordinaires fourniraient à la consommation causée par l'évaporation. Si le barrage entrepris à la tête du Delta réussit, si cet ouvrage prodigieux est mené à bien, il y aurait pendant sept ou huit mois de l'année une surabondance d'eau à verser dans le lac, qui serait ainsi presque constamment à plein bord, et ses rivages pourraient être cultivés et habités.

Un large et profond canal, existant autrefois entre le lac et la rade d'Alexandrie, dont on retrouve les vestiges à trois mille toises de la colonne dite *de Pompée,* serait rétabli, donnerait passage aux bâtiments, et lierait la navigation de la mer avec celle du lac et du canal supérieur; des écluses y seraient faites, conserveraient les eaux, et empêcheraient l'introduction de celles de la mer. Deux bons forts, élevés sur les rives du canal, en rendraient maître, couvriraient les écluses, et empêcheraient les bâtiments ennemis d'y pénétrer.

En cas de siége, cette navigation intérieure serait d'une importance capitale : elle donnerait une communication facile avec l'intérieur de l'Égypte, et assurerait l'arrivée des secours de toute nature, qui pourraient être envoyés. Mais si, ce qui n'est pas supposable, l'insuffisance des eaux du Nil rendait nécessaire de faire arriver les eaux de la mer pour remplir le lac Maréotis, il serait encore utile de rétablir le lac : car une masse d'eau semblable dans les circonstances où elle se trouve, offre toujours des avantages qui doivent la faire préférer au désert dont elle a pris la place.

J'avais continué de marcher à l'ouest d'Alexandrie, visité les défenses maritimes du port, et parcouru tout l'intervalle entre la mer et le lac. Je fus frappé de la facilité avec laquelle on pourrait tirer parti du terrain, et des avantages immenses qui en

résulteraient pour la défense. J'en parlai à Méhémet-Ali, qui me demanda d'expliquer mes idées à son ingénieur. Je le conduisis sur les lieux, il comprit ma pensée et rédigea un projet. Si ce projet est exécuté, Alexandrie ne sera plus attaquable que par une armée qui aurait débarqué à Aboukir, et nous verrons plus tard, en parlant de ce dernier point, ce qui a été fait, et ce qu'il conviendrait de faire pour empêcher qu'un débarquement puisse y être tenté avec succès.

En visitant les bords du canal, je passai près de de la colonne dite de Pompée. C'est le plus grand monolithe que l'antiquité nous ait laissé, l'un des ouvrages les plus majestueux et les plus parfaits qui soient sortis de la main des hommes. Une colonne pareille, d'une dimension encore un peu plus grande, a été élevée il y a peu d'années à Saint-Pétersbourg : avant elle, les modernes ne pouvaient rien comparer à la colonne de Pompée. Elle est de l'ordre corinthien, mais très-élancée. Son fût est de quatre-vingt-cinq pieds, sur neuf de module.

On a beaucoup discuté pour savoir à quelle époque cette colonne a été élevée, et à qui elle a été consacrée. Cette controverse devrait, il me semble, être terminée depuis longtemps. Si César pleura la mort de Pompée, de cet illustre Romain qui triompha tant de fois, et vit au milieu des derniers ba-

sards de son existence sa fortune suivie encore par les consuls et par tout ce que Rome renfermait de grand ; les larmes de César furent le seul hommage qu'il rendit aux vertus et aux malheurs de son rival, et il n'éleva pas de monument à sa mémoire. C'est à mon avis à Alexandre le Grand que la colonne a été dédiée.

Nous savons par Vitruve, qui vivait sous Auguste (préface du second livre d'architecture), et par Pline le naturaliste, qui naquit sous Tibère (livre VIII), que l'architecte Dinocrate fut chargé par Alexandre de bâtir la ville d'Alexandrie d'Égypte. D'un autre côté, un antiquaire du XVe siècle, nommé Ciriaque (1), qui avait voyagé en Orient par les ordres du pape Nicolas V, étant de retour à Rome, adressa au pape Eugène IV, successeur de Nicolas, la relation de son voyage (*Itinerarium*). Elle fut imprimée à Florence, en 1742, par Laurent Méhus, académicien de Cortone, avec une préface, dans laquelle l'éditeur fait les plus grands éloges du savoir de Ciriaque. Celui-ci dit, pages 49 et 50 de son Itinéraire : « Hors « des murs de la ville (Alexandrie) et près de la porte « du Poivre, nous aperçûmes la colonne gigantes- « que qu'on appelle vulgairement la colonne de

(1) Je dois à M. le chevalier Visconti, antiquaire à Rome, et commissaire de la chambre apostolique pour les antiquités, l'indication du *Voyage de Ciriaque d'Ancône*, que je ne connaissais pas. Il a éveillé ma curiosité, et m'a fait faire des recherches dont je consigne ici le résultat.

« Pompée, et que nous tenons avec plus de vérité « pour la royale Alexandrine, érigée par l'illustre « architecte Dinocrate, d'après une ancienne inscrip- « tion gravée sur le superbe socle de ce monument. » Ensuite, dans un recueil d'inscriptions anciennes, qui a été publié par Pierre Apian, mathématicien d'Ingolstadt, et Bartolomeo Amantius, poëte, et « dédié au magnifique seigneur sire Raymon Fugger, « conseiller de l'empereur Charles V, et de Ferdi- « nand roi des Romains, » on trouve ce qui suit : « On dit qu'il existe à Alexandrie d'Égypte, sur une « colonne d'une grandeur merveilleuse, une inscrip- « tion en grec, dont la traduction est, *Démocrate* « (ou Dinocrate), *célèbre architecte, m'érigea par* « *l'ordre d'Alexandre, roi Macédonien.* » La même inscription est rapportée par Muratori (p. 949), comme existant à la base de la colonne d'Alexandrie. Il dit tenir ce document de Gori, célèbre antiquaire de Toscane, qui l'avait trouvé dans des notes laissées par Fra-Giocondo, l'un des architectes les plus distingués des XVe et XVIe siècles, et collaborateur de Michel-Ange et de Bramante.

Cet ensemble de preuves me paraît résoudre la question d'une manière incontestable.

Maintenant il reste à expliquer pourquoi la colonne porte le nom de Pompée. M. le colonel Leake, de la Société royale de Londres et de la Société africaine, va nous l'apprendre. Il fit faire un échafaud pour

arriver jusqu'à l'inscription que Pockocke avait indiquée comme étant gravée sur la partie occidentale. Il est parvenu à l'épeler, et le sens, traduit en français, est « Po...us (Posthumus ou Pompeïus), préfet « de l'Égypte, et la ville, ont érigé le très-saint « empereur, le (dieu) tutélaire d'Alexandrie, Dio- « clétien, l'invincible. » L'inscription ne dit pas « la colonne, » mais veut parler sans doute d'une statue de Dioclétien, placée sur la colonne. Des personnes qui ont monté jusqu'à son sommet ont constaté que le chapiteau avait effectivement été creusé pour recevoir et porter une statue. Mais si même on avait consacré cette colonne, déjà debout, à Dioclétien, on aurait fait ce qui a été exécuté souvent à Rome pour divers monuments, notamment pour l'arc de triomphe situé près du Colisée, et qui, élevé à Trajan, fut depuis consacré à Constantin dont on lui donne le nom aujourd'hui : la colonne aurait porté le nom de « Colonne de Dioclétien, » tandis qu'elle prit, pour le vulgaire, le nom du magistrat qui l'avait consacrée de nouveau, et qui est écrit le premier dans l'inscription.

Le massif, construit de débris antiques, sur lequel elle repose, a offert à M. Champollion le cartouche de Psammétique II. C'est que les matériaux proviennent des ruines de Saïs, ville peu éloignée d'Alexandrie, où résida la dynastie appelée les rois Saïdes à laquelle Psammétique appartenait, et qui était dé-

truite lors de la conquête d'Alexandrie. Mais, quant à la colonne, son style corinthien démontre qu'elle ne peut être antérieure à l'arrivée des Macédoniens dans ce pays.

Le soir du jour où je fis la longue promenade que je viens de raconter, j'entretins le pacha sur la situation de la Syrie. Je cherchai à lui faire comprendre toute l'importance qu'il y avait pour lui à conduire cette province avec douceur, à n'exiger d'elle que des sacrifices proportionnés à ses facultés, et ne dépassant pas de beaucoup la somme des impôts qui pesaient sur elle autrefois. Je lui fis remarquer l'immense différence qu'il y a entre ce pays et l'Égypte.

Dans le premier, la population est mutine, accoutumée à la résistance. Retranchée, pour ainsi dire, dans des montagnes d'un difficile accès, où chaque village peut se défendre, la population habite en général hors des communications praticables pour les voitures, et l'on ne peut pas employer partout de l'artillerie contre elle. Elle occupe en outre un

vaste territoire, et se trouve à portée de recevoir des secours extérieurs.

L'Égypte, au contraire, est un pays petit, isolé de toutes parts, qu'on parcourt dans tous les sens avec facilité. Une flottille de quelques bateaux armés, quatre mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et douze pièces de canon doivent le maintenir dans l'obéissance ou l'y faire rentrer s'il se révoltait. Ajoutez à cela que les maisons des villages sont faites de boue, et peuvent être facilement renversées; que la population d'Égypte, qui a peu de besoins, est accoutumée au travail, à la pauvreté, à la soumission.

Il y a ensuite une autre observation à faire sur les deux pays. Si l'Égypte peut sans danger être surchargée d'impôts, il y a en même temps d'immenses ressources à en tirer. En Syrie tout est péril, et ses produits, quoi que l'on fasse, seront toujours bornés: c'est une dernière raison pout les traiter différemment l'un de l'autre.

Ainsi la Syrie doit être menée par l'opinion, par son intérêt, par le sentiment de son bien-être. Il faut profiter de ses richesses naturelles, exploiter ses mines et ses forêts; y lever des soldats pour ménager la population égyptienne, mais suivre un mode de recrutement équitable, attendu que c'est la seule manière de le rendre supportable, et lui donner d'abord peu d'extension pour y accoutumer; enfin,

mettre en valeur les immenses plaines incultes que le pays renferme, en y plaçant quatre ou cinq millions de bêtes à laine, qu'il peut nourrir.

Par ce système, l'Égypte sera couverte par une province étendue, fidèle, qui fournira au pacha les objets que l'Égypte ne possède pas, augmentera la consistance et la force de son armée, et lui donnera action sur l'intérieur de l'Asie. Mais, si le désir d'augmenter ses revenus en argent lui fait pressurer cette province, et y établir le monopole, elle sera bientôt totalement désaffectionnée, changera promptement sa soumission en révolte, accueillera les ennemis de Méhémet-Ali, et, accroissant de leur secours ses moyens de résistance, elle épuisera en peu de temps une armée qui succombera sous ses efforts impuissants. C'est d'ailleurs le bien-être des peuples, et d'abord leur soumission, qui légitiment les pouvoirs nouveaux et leur attirent l'estime et l'assentiment du monde, tandis qu'une simple contestation suffit pour atténuer leur force morale ; et ils doivent être jaloux de la conserver, car elle est la garantie de leur durée.

Le pacha parut me comprendre, et me dit qu'il était dans ses intentions de suivre ce système, dont les avantages ne pouvaient pas être mis en doute. Je crois qu'il l'exécute à présent, et je désire dans ses intérêts qu'il y persiste.

Je communiquai aussi au pacha les remarques que

j'avais faites sur ses troupes en Syrie , et il me demanda avec instance de ne rien omettre à cet égard. Je lui ai tenu parole, et il en est résulté qu'il s'est décidé à leur donner une organisation nouvelle, qui fut arrêtée sous mes yeux, au Caire, avant mon départ pour l'Europe.

Le 15, j'allai visiter l'arsenal et l'escadre. J'étais extrêmement impatient de voir cette création étonnante, et, pour ainsi dire, incompréhensible. En 1828, il n'existait sur la presqu'île d'Alexandrie qu'une plage aride et déserte. Je la trouvai, en 1834, couverte par un arsenal complet, bâti sur la plus grande échelle, par des cales de vaisseaux, des ateliers de tous les genres, des magasins pour tous les approvisionnements, une corderie de mille quarante pieds de longueur (dimension égale à celle de la corderie de Toulon). J'y trouvai rassemblés des ouvriers nombreux, habiles dans tous les métiers qui se rattachent au service de la marine, et qui tous étaient Égyptiens : tout cela organisé, en mouvement, en plein service. Et de cet arsenal, dont les fondations datent de six ans, il est sorti dix vaisseaux de ligne de cent canons, dont sept étaient

armés, avaient déjà navigué, et trois étaient sur le chantier, prêts à être lancés à l'eau. Je ne parle pas des frégates de divers rangs, des corvettes et des bricks, qui portent la flotte à plus de trente bâtiments armés. Ces prodigieux résultats ont été obtenus avec cette promptitude si grande, dans un pays où il n'y a ni bois, ni fer, ni cuivre, ni ouvriers, ni matelots, ni officiers de marine; aucun des éléments, enfin, qui peuvent servir à la création d'une escadre. Je ne crois pas que l'histoire du monde entier ait jamais présenté dans aucun temps rien de pareil. Ce phénomène est dû au talent remarquable, à l'activité, à l'esprit d'ordre et de prévoyance que possède au plus haut degré M. de Cerisi, ingénieur constructeur de la marine; et à cette volonté de fer du pacha qui subjugue tout et amène tout au résultat qu'il a déterminé. Les travaux ont été dirigés par l'homme du métier; mais Méhémet-Ali passait ses journées entières au milieu des ouvriers, et par sa présence donnait une impulsion irrésistible, levait les obstacles qui pouvaient survenir, et forçait chacun à développer toute l'étendue de ses facultés.

M. de Cerisi forma, au nombre de dix-sept, des compagnies d'ouvriers de cent hommes; il les composa des plus intelligents, et les emplois d'officiers furent donnés aux ouvriers qui se montrèrent les plus habiles dans chaque métier.

L'Arabe possède à un très-haut degré le talent d'imitation; il en a le génie, si je puis m'exprimer ainsi. Adroit, vif, ardent, souple, docile, on en fait tout ce que l'on veut. En peu de temps ces hommes, recrutés dans la population parmi les cultivateurs, devinrent chacun, dans le métier qui lui avait été départi, de très-bons ouvriers. On ne se borna pas à les façonner aux métiers de charpentier, de menuisier, de serrurier, de tourneur, etc., etc., mais on en forma pour les ouvrages qui exigent le plus de précision. On est parvenu à fabriquer des instruments pour la navigation, des boussoles, quarts de cercle, octants, lunettes, etc. J'ai vu les ateliers d'où ils sortent et les ouvriers qui les font. Ces ouvrages sont admirablement bien exécutés, et ces artistes, qui me furent présentés, n'avaient pas deux ans d'étude et de pratique. On n'atteindrait certainement pas un résultat si prompt avec des Européens, pris au hasard parmi les cultivateurs, de quelque nation qu'ils fussent tirés.

M. de Cerisi me donna des détails curieux sur le caractère des Arabes. Sobres, aimant le repos, et même paresseux par nature, ils sont cependant susceptibles de la plus grande activité. La cupidité et l'argent ne sont pas des mobiles capables de les stimuler fortement : l'autorité et l'émulation, employées avec discernement, voilà les plus puissants véhicules auprès d'eux. Quand le chef ordonne, tout

le monde obéit ; lorsqu'une rivalité s'établit, rien ne peut être comparé au zèle qui se déploie : ainsi le talent de ceux qui commandent est de trouver les moyens de la faire naître. Un atelier travaille avec mollesse, on place un autre atelier près de lui ; chacun appartient à un vaisseau différent ; dès ce moment une extrême activité succède à la paresse, les efforts vont jusqu'aux limites du possible, et ils semblent les dépasser quelquefois. Plus le travail est pénible, plus l'obstacle à vaincre est grand, et plus ces hommes se roidissent contre la difficulté.

L'Arabe est d'une complexion nerveuse qui s'exalte facilement. Quelquefois, une espèce de découragement survient tout à coup : des ouvriers habituellement adroits, ne réussissent plus dans leurs travaux, ils semblent avoir perdu leur talent et refusent le travail. Il ne faut pas alors les maltraiter et les punir, mais patienter, les laisser pendant quelques moments à eux-mêmes ; bientôt ces facultés, qui semblaient perdues, renaissent, et l'habile ouvrier se retrouve. Si l'on agissait autrement, on accroîtrait le mal, et cet état d'atonie morale se prolongerait. C'est le résultat d'une organisation particulière, qui a quelque rapport avec la nôtre. Lorsque, au milieu du combat, des soldats français sont momentanément en désordre, ce n'est point par les réprimandes, les injures, les menaces, que l'on parvient à les

rallier : c'est en se présentant à eux avec calme, en leur parlant avec fermeté, mais avec douceur; c'est en payant d'exemple qu'on les arrête, qu'on les décide à faire face à l'ennemi, et qu'on les reconduit au-devant de lui. Plus d'une fois j'en ai fait l'expérience, et j'en ai acquis la preuve. Leur esprit alors se tranquillise, l'imagination se calme, les sentiments du devoir et de l'honneur reprennent leur empire, et le brave soldat reparaît.

Tous les travaux dans le port d'Alexandrie se font à bras. La main-d'œuvre est à si bon marché en Égypte, et les combustibles sont si rares et si chers, qu'au moins, jusqu'à présent, il y a de l'économie à agir ainsi. Cet état de choses changera sans doute quand les mines de charbon fossile de Syrie seront en pleine exploitation. Alors les hommes seront réservés pour les fonctions qui exigent l'emploi de l'intelligence, ils reprendront la place que le Créateur leur a assignée. La matière produira les forces motrices, suppléera à la population, en ce qui représente la force matérielle, et les ressources de l'Égypte seront ainsi décuplées. C'est à mettre ces mines en valeur que le pacha doit consacrer tous ses soins. La population devant faire face aux besoins de l'armée et de la marine, et aux travaux des immenses constructions civiles qui sont commencées, ou qui chaque jour s'entreprennent, elle recevra un grand soulagement lorsque des machines à vapeur

la remplaceront dans un grand nombre de fonctions qu'elle remplit aujourd'hui. Mais, en même temps, il faut former beaucoup d'hommes capables de conduire ces machines, car leur rareté est encore aujourd'hui une raison pour en ajourner l'emploi.

Après avoir vu dans le plus grand détail, et pendant très-longtemps, tout ce que le bel arsenal improvisé d'Alexandrie présente de digne de remarque, et exprimé à M. de Cerisi l'admiration sincère que des choses si étonnantes m'avaient inspirée, je m'embarquai pour aller visiter les vaisseaux qui étaient dans le port. Ils étaient au nombre de sept, et venaient de rentrer d'une croisière de six mois, qu'ils avaient exécutée sur la côte d'Asie. Chacun d'eux est armé de plus de cent canons, et toute cette artillerie est du même calibre. et emploie des projectiles de même dimension. Le poids des pièces varie : sur les gaillards et les passavants ce sont des caronades ; mais toutes sont du calibre de trente. On conçoit l'utilité d'un pareil arrangement, au milieu du désordre qu'entraîne un combat naval. Il est extraordinaire que ce système si simple n'ait pas été mis en usage chez

les grandes puissances maritimes, et que l'exemple leur en soit donné par une marine nouvelle, créée dans un pays qui commence seulement à sortir de la barbarie.

Les proportions des vaisseaux sont différentes aussi de ce qui existe ailleurs. Partout les bâtiments diminuent de largeur dans leur partie supérieure : on a eu en vue en cela de créer un moyen de défense, en cas d'abordage, en laissant un intervalle vide entre les deux vaisseaux, dans les parties qui correspondent aux ponts. Mais indépendamment de ce que ce n'est pas ordinairement bord à bord, mais par l'arrière ou par l'avant que cette entreprise est tentée, on sacrifie, pour un cas particulier et d'exception, un avantage de tous les jours, qui consiste à donner une plus grande capacité aux vaisseaux, plus d'espace et plus de facilité pour la manœuvre du canon. Les vaisseaux égyptiens, dont la largeur est égale partout, ont peut-être moins d'élégance à la vue, mais c'est une beauté de convention ; l'œil est habitué aujourd'hui à ce rétrécissement de la partie supérieure, il s'habituera de même à une autre construction quand l'usage l'aura consacré et que sa supériorité aura été généralement reconnue.

L'amiral de cette escadre, Moutouche-Pacha, espèce de colosse, que l'on dit fort brave, ne commande que de nom. C'est pour ménager l'opinion que Méhémet-Ali a donné ce titre à un musulman.

L'âme de cette escadre, celui qui l'a organisée et l'a mise sur le pied où elle est, est un Français, M. Besson (Besson-Bey), qui est vice-amiral et le major-général du pacha. Voici quelle est son histoire :

Cet officier servait dans la marine française en qualité de lieutenant de vaisseau, et était, en 1815, employé au port de Rochefort. Il avait épousé une demoiselle danoise, assez riche, qui possédait un bâtiment de commerce, et ce navire, nommé *La Madelaine*, se trouvait précisément à Rochefort au moment où Napoléon y arriva et se disposait à quitter la France. M. Besson proposa à l'empereur de le conduire sur son vaisseau aux États-Unis d'Amérique. Napoléon accepta : tout fut en conséquence disposé à bord. On fit préparer un endroit pour le cacher, au moyen de tonneaux défoncés communiquant entre eux et matelassés intérieurement. Les effets les plus précieux de l'empereur furent embarqués mystérieusement en plusieurs fois. Il avait donné l'ordre à M. Besson de se trouver entre l'île d'Aix et le rocher d'Éneste, et de venir ensuite le prendre. Mais, quand M. Besson arriva auprès de Napoléon, celui-ci avait changé d'avis ; il lui annonça qu'il renonçait à ce parti, que trop de chances contraires accompagnaient, et qu'il avait envoyé M. de Las-Cases auprès de l'amiral anglais, pour lui demander de le recevoir. *La Madelaine*

mit à la voile et arriva en Amérique, très-promptement et très-heureusement, sans même avoir été visitée. Si Napoléon avait persisté dans son premier projet, sa destinée prenait un tout autre cours.

Cet acte de dévouement de M. Besson envers l'empereur, ayant été connu du gouvernement français, le compromit. Son nom fut rayé des contrôles de la marine, et il se vit obligé, afin d'assurer son existence et celle de sa famille, de naviguer pour le commerce. Ses premières opérations ayant mal réussi, et se trouvant à Alexandrie en 1820, il proposa au vice-roi d'Égypte, qui s'occupait de la création d'une marine militaire, d'entrer à son service. Son offre fut acceptée. D'abord, il fut chargé de surveiller la construction des bâtiments que le pacha faisait faire en France; puis il eut le commandement de la belle frégate de soixante-quatre canons, *La Bahirék*, qui sortait des chantiers de Marseille. Bientôt après, le pacha, appréciant sa capacité, et convaincu qu'il pouvait lui être beaucoup plus utile dans un grade plus élevé, l'avança : il est devenu en peu d'années vice-amiral et major-général, c'est-à-dire le véritable ministre de ce département.

La promptitude avec laquelle M. Besson a formé et dressé les équipages est une espèce de prodige. Les matelots sont tous Égyptiens et recrutés pour la plus grande partie parmi les mariniers du Nil. Les officiers sont presque tous également égyptiens, ou

turcs, ou mameluks achetés par le pacha, élevés dans sa maison, et primitivement destinés au service de terre. Un très-petit nombre d'officiers français et italiens se trouvent mêlés parmi eux. Aujourd'hui, ces vaisseaux naviguent et manœuvrent avec régularité, et tiennent des croisières, quelquefois dans une saison avancée, dans les mers étroites et dangereuses qui baignent les côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte. C'est un véritable phénomène, qui honore tout à la fois le pacha et l'amiral Besson, et qui prouve tout ce que l'on peut faire, tout le parti que l'on peut tirer de la race arabe.

Une discipline très-sévère, nécessaire partout dans les armées de terre et de mer, mais plus indispensable encore dans ces dernières et avec les Orientaux, est maintenue dans tous les grades. Quelques actes d'une grande rigueur, mais d'une rigueur légitime et d'une justice incontestable, ont donné une puissante action au pouvoir. Il y a quelques années qu'un capitaine de frégate, se confiant dans son intelligence et la connaissance qu'il croyait avoir des lieux, essaya d'entrer sans pilote dans le port d'Alexandrie. La passe est étroite et difficile, son bâtiment toucha et se perdit. Ce capitaine fut mis à un conseil de guerre, condamné à mort, et fusillé malgré les demandes en grâce qui furent de toutes parts adressées au pacha. Depuis cette époque, les entrées et les sorties du port se

font régulièrement, et aucun bâtiment ne périt plus.

La crainte que le pacha inspire à ceux qui commettent quelques délits est telle, qu'il y a peu d'années, le commandant d'une frégate, qui servait d'école de marine, ayant appris que Méhémet-Ali, informé des désordres de mœurs dont il était coupable, lui avait retiré ses bonnes grâces, se fit justice lui-même d'une manière terrible. Il attendit un jour de congé, fit descendre toute l'école à terre selon la coutume, resta seul à bord sous un prétexte qu'il imagina, et mit le feu aux poudres de la frégate, qui sauta avec lui au milieu du port d'Alexandrie.

Moutouche-Pacha me reçut avec les honneurs d'usage, à bord du *Saint-Jean-d'Acre* qu'il montait, et au bruit d'une nombreuse artillerie. L'amiral Besson m'accompagnait. Je visitai ce vaisseau avec un soin particulier, et il me sembla qu'il n'y avait que des éloges à donner à la manière dont il était tenu et dont tout y était aménagé. Ce bâtiment, comme tous les autres vaisseaux de ligne, était une de ces créations merveilleuses d'Alexandrie, et avait déjà fait deux campagnes de mer. L'escadre se composait des bâtiments ci-après :

VAISSEAUX DE LIGNE.

Acre (Am.), de . . .	110 canons.
Moussir (vice-am.). .	110

Maakren (contre-am). .	104	canons.
Mahlakebir.	104	
Iskuedo.	104	
Homs	104	
Aboukir	84	

FRÉGATES.

Bachir, de.	64
Béchir.	64
Mustachi-Giad . . .	64
Syri-Giad.	60
Kafra-el-Sech. . . .	56
Tamiad	56

et en outre de plusieurs bâtiments d'un rang inférieur.

Aujourd'hui, elle a de plus trois vaisseaux de même force et une frégate de soixante et dix canons, qui alors étaient sur le chantier. Cette marine a, et avec raison, le sentiment de sa supériorité sur celle des Turcs.

Afin de régulariser les affaires de la marine, et de les conduire d'une manière méthodique, le pacha a établi un conseil où les affaires sont rapportées et décidées. Ce conseil se compose : de l'amiral Moutouche-Pacha ; de Besson-Bey, vice-amiral ; de Cerisi-Bey, et d'un contre-amiral. Chaque jour le pacha reçoit un rapport sur ses travaux.

Le 19 octobre, j'allai revoir Aboukir. C'est un lieu d'une grande importance militaire pour l'Égypte.

Le mouillage d'Aboukir est le seul, sur cette côte, qu'une escadre puisse prendre avec facilité, et il est en même temps le point le plus favorable pour un débarquement. La plage est d'un accès aisé, attendu que la mer ne bat jamais avec violence : elle est garantie de son action par les bancs et les récifs, et l'anse ouverte au nord-est de celle des vents du nord, du sud et de l'ouest, par la pointe et la terre. Le fort placé à l'extrémité du cap est armé d'une nombreuse et formidable artillerie ; mais son canon n'atteint point le mouillage, et ne saurait empêcher de s'y établir, ni en chasser ceux qui l'occupent, les vaisseaux de ligne et même les grandes frégates ne pouvant venir assez près de la terre pour se

trouver sous sa portée, à cause du peu de profondeur de l'eau. Ce fort n'est réellement utile que pour protéger la cabotage et défendre la côte contre des bâtiments légers. Il est donc d'une sage prévoyance de la part du maître de l'Égypte de préparer des moyens de résistance contre les troupes ennemies au moment où, embarquées sur les chaloupes, elles veulent mettre pied à terre.

Les localités se prêtent beaucoup à ce que l'on puisse les combattre avec avantage. Le cap à la pointe duquel est construit le fort, et qui s'avance de plusieurs centaines de toises dans la mer, est fort élevé. Cette élévation reste la même, et se trouve encore plus grande pendant une partie du développement de la rade; elle diminue ensuite et finit par disparaître tout à fait, jusqu'à ce que la côte soit au niveau de la campagne, et très-peu au-dessus de la mer.

Cette ceinture élevée se compose de dunes d'un sable mouvant. En l'occupant par de fortes batteries, placées à une hauteur convenable, le commandement qu'elles exercent leur donnerait un grand avantage pour détruire les bâtiments légers qui seuls peuvent s'approcher; et en élevant un fort sur la sommité, afin de protéger les batteries, du côté de la terre, contre ceux qui, ayant débarqué malgré leur feu, tenteraient de les enlever, on aurait beaucoup de chances pour leur résister. Et si des troupes

disponibles, masquées derrière ces monticules, appuient ces dispositions, et sont en mesure de tomber sur l'ennemi, en même temps qu'il est soumis au feu des batteries, il est à peu près certain que le succès d'un débarquement deviendra impossible. Les arrangements défensifs ont été faits dans ces esprit.

Autrefois j'avais fait faire un ouvrage de campagne sur la dune la plus élevée; mais le mouvement des sables l'eut bientôt effacé. On construit, par l'ordre du pacha, un ouvrage revêtu, permanent, qui est en état de résister à un coup de main, et un nombre d'hommes suffisant est constamment employé à le débarrasser des sables qui s'y amoncellent. Une partie de son armement bat la plage, mais il est trop faible. On devrait, dans le même objet, placer encore sous le fort, et sous sa protection, de nouvelles batteries de vingt ou vingt-cinq pièces de canon chacune, dans l'unique but de foudroyer la plage : alors la défense de ce point serait parfaitement établie.

Le fort qui est au bout de la presqu'île est dominé par un monticule situé à l'isthme. Il était, en 1799, occupé par une redoute; mais elle n'accomplit pas sa destination, et ne fit aucune résistance. Un chef de bataillon, nommé Godart, qui commandait dans toute cette partie de la côte, s'y était placé lorsque les Turcs l'attaquèrent après

leur débarquement : il fut tué, en s'exposant trop pour animer ses soldats à se bien défendre ; le découragement se mit dans la troupe, et les Turcs enlevèrent ce poste. Le fort se rendit immédiatement après, et la redoute devint le centre de la position que prit l'armée turque, en attendant qu'elle fût en état de marcher en avant. Une tranchée faite de chaque côté de la redoute, et aboutissant, d'une part, à la grande mer, et de l'autre à la rade, compléta leur position.

Les Turcs l'occupaient, lorsque le général Bonaparte arriva du Caire avec l'armée. Ils résistèrent d'abord à une première attaque; mais, étant sortis de leurs retranchements, ils furent repoussés, poursuivis, et la redoute enlevée. Le fort fut ensuite assiégé et bientôt pris avec les malheureux qui s'y étaient entassés, et qui y mouraient de soif et de faim.

On voit quelle est l'importance de ce point dominant de l'entrée de la presqu'île, et le rôle qu'il est appelé à jouer. Occupé convenablement, il complète la défense, crée de nouveaux obstacles pour le cas où un débarquement aurait réussi, et devient un excellent appui pour les troupes qui se réuniraient pour combattre l'armée qui aurait pris terre. Il est donc du plus grand intérêt d'y avoir un ouvrage de fortification permanente. C'est ce que le pacha a senti et ce qu'il a fait : on y construisait,

lors de mon voyage, une grande lunette avec réduit, et casemates à feu de revers. C'est un ouvrage qui exige un siége régulier, et le meilleur de tous ceux qui ont été faits en Égypte. Il était aux trois quarts terminé, et doit être fini en ce moment, et renfermer des établissements complets.

Une armée qui parviendrait à opérer son débarquement se trouverait donc maintenant dans une position difficile. Placée sur une plage d'où l'eau douce la plus voisine est assez éloignée pour qu'il ne lui fût guère possible d'y récourir; loin de ses vaisseaux qui ne pourraient approcher de la côte, gênée sur son flanc droit par l'ouvrage dont je viens de parler, et par le feu du fort qui éloignerait toutes les embarcations qui pourraient essayer d'aborder, elle serait dans une situation détestable soit pour combattre sur ce terrain, soit pour se rembarquer dans le cas où, ayant marché en avant, elle aurait éprouvé un échec. Ainsi l'ensemble de ce système donnerait de grandes chances pour empêcher qu'un débarquement fût tenté, et du moins qu'effectué il réussît. Dans tous les cas, il obligerait l'ennemi à agir avec circonspection, ce qui donnerait le temps de rassembler des forces, d'abord pour lui résister, et ensuite pour le détruire en cas de succès.

Les travaux achevés ou entrepris à Aboukir sont donc tels qu'on peut les souhaiter, et il est certain que si en 1800 ils eussent existé, l'armée anglaise

n'aurait pas fait quitter l'Égypte à l'armée française, quel que fût le degré presque incroyable d'incapacité de celui à qui le commandement de cette brave et malheureuse armée était alors confié.

Une fois la côte d'Aboukir mise en état de défense parfait, et les ouvrages que je regarde comme nécessaire d'établir dans l'espace qui existe entre la mer et le lac Maréotis étant exécutés, on comprend que la place d'Alexandrie n'est plus attaquable d'aucun côté par une armée de débarquement. Mais si, en raison de la grande importance de cette ville, du riche matériel qu'elle renferme, on voulait ajouter à ses moyens de sûreté, et la fortifier indépendamment d'Aboukir, afin de la mettre en état de résister, soit après la perte complète de ce point, soit contre une armée qui viendrait de l'intérieur, on remplirait ce but aisément, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Une chaîne de hauteurs, extérieure à l'enceinte actuelle, couvre la ville du côté de la porte de Rosette; elles sont composées des débris d'un des plus beaux quartiers d'Alexandrie, du faubourg de Nicopolis, réunion de vastes palais ou d'établissements publics. La rue Royale le traversait, et son tracé est le même que celui de la route qui conduit à Aboukir. Ces hauteurs ont une large base, elles forment de véritables collines, capables de servir d'assiette à d'assez grands ouvrages de fortification. Ces reliefs

continuent en tournant vers le sud, et suivent le bord du canal qui passe à leur pied. C'était le faubourg d'Éleusine. Sur les premières de ces hauteurs il faudrait construire un ouvrage à couronne, fermé à la gorge; un autre moins grand, mais encore considérable, sur la hauteur près du canal, et deux ou trois autres, plus petits, en intermédiaires, jusqu'à la colonne d'Alexandre. Les eaux du canal pourraient être disposées pour former des inondations; on reconstruirait les forts actuels de l'intérieur (Crettin et Caffarelli); les revêtements de leur escarpe seraient couverts; les tours de l'enceinte des Arabes, que le pacha a fait réparer, armées avec soin, lieraient tout cet ensemble. L'espace occupé serait, comme on le voit très-vaste; il embrasserait presque la totalité de l'emplacement de l'ancienne ville d'Alexandrie, qui était si prodigieusement étendue, et dont la surface immense est couverte aujourd'hui d'un amas de débris plus considérable qui ne le sont toutes les ruines des villes anciennes que j'ai visitées.

Il en résulterait que les défenses seraient portées très au loin, et que tous les établissements d'Alexandrie seraient en sûreté. Et cependant ce système de fortification, malgré la grande étendue de la place, n'exigerait pas une forte garnison. Deux régiments d'infanterie de trois mille hommes chacun, et quelques compagnies d'artillerie, qui en feraient le fond, soutenus par les moyens de la marine, suffiraient

pour assurer une bonne et longue défense, et pour donner tout le temps nécessaire à la réunion des moyens que l'Égypte et la Syrie renferment, et pour venir à son secours. Les travaux en Égypte s'exécutent à si bas prix, et le résultat est si avantageux, que, dans l'intérêt de l'avenir, le pacha ne devrait pas hésiter à faire ce grand ouvrage.

La rade d'Aboukir me rappela le combat naval qui eut une influence si grande sur le sort de l'armée d'Orient et sur celui de l'Égypte. Peu après cet événement j'avais été envoyé du Caire, avec ma brigade, pour protéger les côtes contre les entreprises des Anglais. Quand j'arrivai, les débris de nos vaisseaux était encore fumants, et les cadavres de leurs défenseurs gisaient sur le rivage.

C'est dans ma tente, au camp de Kauka, entre Belbeys et le Caire, que le général Bonaparte, revenant de poursuivre Ibrahim-Bey, avait appris cette funeste nouvelle et reçu les dépêches par lesquelles le général Kléber, commandant alors à Alexandrie, lui en rendait compte. Le général Bonaparte resta calme et ferme à la lecture de ces lettres : il montra beaucoup de force d'âme, et, sans déguiser l'immensité de nos pertes et leurs graves conséquences, il s'occupa seulement à diminuer l'impression qu'elles devaient produire, en faisant un appel aux sentiments nobles et généreux. « Nous voilà séparés de la « mère patrie, nous dit-il, sans communication

« assurée avec elle ; il faudra savoir nous suffire à
« nous-mêmes. L'Égypte offre d'immenses res-
« sources, nous les développerons. Autrefois elle
« formait à elle seule un puissant royaume; pourquoi
« ne le ferions-nous pas renaître de ses cendres,
» enrichi par les arts, par les sciences et l'industrie?
« Avec du courage et de la volonté il n'y a pas de
« limites que l'on ne puisse atteindre, point de ré-
« sultat qu'on ne doive espérer. Quel appui pour la
« république que cette position offensive contre les
« Anglais! quel point de départ pour les conquêtes
« que l'écroulement possible de l'empire ottoman
« peut mettre à notre convenance et à notre portée!
« Des secours partiels pourront toujours arriver de
« France : les débris de l'escadre fourniront des res-
« sources importantes à l'artillerie, nous deviendrons
« facilement inexpugnables, dans un pays qui n'a
« d'autres frontières que des déserts et une côte sans
« abris. La grande affaire pour nous, la chose im-
« portante, c'est de préserver l'armée d'un décou-
« ragement qui serait le germe de sa destruction.
« Sachons nous élever au-dessus de la tempête et
« les flots seront domptés. Nous sommes peut-être
« destinés à renouveler la face de l'Orient, à placer
« nos noms à côté de ceux les plus illustres de l'his-
« toire ancienne et du moyen âge! »

Après ce mouvement oratoire, Bonaparte s'em-
pressa de prévenir les reproches qu'on pouvait lui

adresser, en rejetant tout le blâme encouru sur le pauvre amiral, qui n'existait plus, mais sans convaincre personne. Il est indubitable que Brueys n'a jamais eu l'ordre d'aller à Corfou, ni celui de croiser. Peut-être il aurait pu faire plus d'efforts pour placer son escadre dans le port vieux d'Alexandrie; la chose était rigoureusement possible. Mais jamais le général en chef n'a manifesté l'intention de se séparer de ses vaisseaux : la manière même dont il accusait l'amiral Brueys prouvait qu'il n'avait pas foi dans ses paroles.

La côte, couverte alors de cadavres, montra combien les circonstances naturelles sont, en Égypte, d'accord avec l'ancien usage de ce pays de conserver les morts. Il semble que l'atmosphère y suffit : les cadavres, jetés sur la plage, s'étaient desséchés en un instant, tant la chaleur est forte, et sans qu'aucun d'eux entrât en putréfaction, tellement l'air est sec. Nulle partie de la peau n'avait été détruite ou altérée, tandis qu'en Europe la corruption suit de près la mort et décompose le corps.

Ma course à Aboukir me donna l'occasion de reconnaître les grands changements survenus dans ces localités. Le lac Madiéh était une invasion de la mer dans l'intérieur des terres; ses limites étaient voisines du canal, qui amenait les eaux douces à Alexandrie, lors de la crue du Nil : ce lac n'existe plus. Le pacha a fait faire une digue, haute et épaisse, pour

fermer son entrée. L'action de la chaleur a fait évaporer les eaux, et son bassin est à sec ; quelques concrétions salines se montrent seulement à la surface.

Cette opération était indispensable du moment que l'on destinait le canal à être tout à la fois propre à la navigation et à approvisionner Alexandrie d'eau potable, afin d'empêcher les infiltrations qui l'auraient gâtée. Il n'en était pas ainsi lorsque le canal n'avait d'autre but que d'amener des eaux douces pour les besoins de la ville, et d'arroser la campagne. Alors il ne recevait de l'eau qu'au moment des plus fortes crues du Nil, et le fond du canal étant presque partout au-dessus du niveau de celles du lac, leur influence fâcheuse ne pouvait pas se faire sentir. Mais aujourd'hui il n'y a aucune sorte de précaution que l'on ne doive prendre pour s'en préserver, et une autre digue faite en arrière serait utile. Peut-être aussi serait-il bon de protéger la première par un ouvrage défensif qui la mettrait à l'abri d'un coup de main ; et, en liant son feu avec celui des ouvrages d'Aboukir, ajouterait encore de nouvelles difficultés au débarquement qu'entreprendrait l'ennemi.

J'examinai, en allant et en revenant, le terrain où se livra la bataille qui décida, en 1800, du sort de l'Égypte. La connaissance que j'avais des lieux me fit bien comprendre, lors de l'événement, les fautes capitales que le général Menou avait commises;

mais, en vérité, elles furent telles que l'on peut assurer que jamais général ne se conduisit avec autant d'ineptie et ne montra moins de connaissance des premiers principes du métier.

L'armée anglaise s'était avancée péniblement depuis Aboukir jusqu'à deux lieues d'Alexandrie ; elle manquait de moyens de transport, d'attelages, de cavalerie ; jamais armée ne fut plus mal pourvue, et l'on sait que, si l'armée anglaise est une des plus braves et des meilleures de l'Europe, elle est, sans aucune comparaison, celle qui exige le plus de matériel et à laquelle il faut le plus de facilité de toute espèce pour la vie. Quand elle en est privée, elle perd une grande partie de sa valeur ; dans cette circonstance, sa pénurie de chevaux était telle qu'il fallut faire traîner les pièces de campagne par des matelots. Une armée réduite à ces extrémités doit être facilement battue, si celle qui lui est opposée, et qui est forte en cavalerie, qui a une artillerie nombreuse et bien attelée, est conduite avec un peu d'habileté, si elle manœuvre et opère de manière à menacer l'ennemi sur divers points et agit en masse sur celui qu'elle a choisi. Or, voici comment les choses se passèrent à la bataille d'Alexandrie.

Les Anglais avaient appuyé leur droite à la côte, et leur gauche au lac Madiéh. Une vieille ruine romaine, située sur la hauteur, et que l'on appelle le camp de César, forme à droite un bon point d'appui;

il devient une véritable forteresse dans un jour de combat, quand de braves gens le défendent. Les Anglais l'occupèrent. De ce point, si l'on tire une ligne droite à la pointe du lac Madiéh, cette ligne fait un angle aigu avec la côte. Ainsi, les Anglais, qui avaient placé leur ligne de bataille dans cette direction, refusaient leur gauche. Ils fortifièrent leur centre par des ouvrages exécutés à la hâte, et dans cette position, ils attendirent l'attaque de l'armée française, leur droite soutenue par le feu des chaloupes canonnières, et leur gauche par des canots armés. Que devait faire le général français dans une occasion semblable? Former son armée en avant d'Alexandrie, se présenter en force devant la droite de l'ennemi et le menacer sur ce point pour attirer son attention, et porter rapidement ensuite ses troupes sur sa droite, en masquant leur mouvement, et agir avec tous ses moyens réunis sur la gauche de l'ennemi. Une batterie de six pièces de douze et quelques obusiers suffisaient pour éloigner ou pour couler les canots armés qui étaient sur le lac : une fois retirés, l'armée ennemie n'avait plus d'appui, et le terrain bas et uni qu'elle occupait était très-favorable au mouvement de notre artillerie et de notre cavalerie. La gauche culbutée, le centre et la droite des Anglais étaient tournés, et ils ne pouvaient se préserver d'être coupés de leur point de retraite qu'en se retirant en toute hâte : l'armée anglaise,

pressée dans sa marche, abandonnait son artillerie et se trouvait harcelée, poursuivie pendant une retraite de trois lieues, et, probablement, laissait en morts, blessés ou prisonniers, la moitié de ses soldats; le reste se rembarquait en toute hâte, et l'Égypte était délivrée de tout péril.

Dans le cas où un succès décisif n'aurait pas été obtenu, l'armée française, après la bataille, se concentrait sur le point où elle avait combattu. Les Anglais ne pouvaient rien entreprendre sur Alexandrie, l'armée française étant placée sur son flanc et ses derrières. En mettant tout au pis, l'armée française se retirait sur le Nil; elle appelait à elle les forces considérables qui étaient au Caire, et elle pouvait tenter de nouveau la fortune. Enfin, si on devait être réduit à évacuer l'Égypte, peu importait que la capitulation fût signée au Caire ou à Alexandrie.

Au lieu de ce plan si simple, dont les avantages sont si facilement appréciables, que fit le général Menou? Il attaqua la droite des Anglais retranchés dans le camp de César, et soutenue par le feu des vaisseaux. Cette attaque fut repoussée avec perte, et le brave général Lanusse, officier de courage et de résolution, blessé mortellement : Menou précipita ensuite sa cavalerie sur le centre de l'armée anglaise, qu'elle traversa; elle entra dans les ouvrages qui n'étaient qu'ébauchés; mais, n'étant pas appuyée dans son mouvement par l'infanterie, elle

fut obligée de revenir, après avoir laissé sur le champ de bataille le général Roize qui la commandait. Après ces deux attaques si décousues et si mal conçues, une canonnade s'entama sur toute la ligne : elle dura jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de munitions, et la bataille fut perdue, car une bataille défensive est gagnée par l'armée qui est attaquée dans sa position, lorsqu'elle la conserve malgré les efforts de l'ennemi.

La combinaison faite par le général Menou était d'autant plus absurde que, si l'armée anglaise avait été battue à sa droite, elle n'aurait point été pour cela compromise, ni en danger dans sa retraite. Sa gauche et son centre, étant plus près d'Aboukir que sa droite, elle aurait eu moins de chemin à faire pour y arriver que les Français, et elle se trouvait tout naturellement échelonnée pour se retirer ; et de tout cela il résulte qu'il y avait moins d'avantages à espérer dans le succès, et plus d'obstacles à surmonter pour l'obtenir, puisqu'il fallait agir sous le feu des vaisseaux ennemis.

Les troupes françaises se retirèrent sous Alexandrie, les Anglais s'emparèrent de la communication de cette ville avec le Nil et le Caire, coupèrent la digue qui bordait le lac Madiéh et sur laquelle passait le canal ; répandirent l'eau salée dans le lac Maréotis, isolèrent du reste de l'Égypte la masse des troupes françaises, qui était à Alexandrie. Dès ce moment l'Égypte fut perdue pour nous.

Ainsi une armée de vétérans, une des plus braves qu'ait eues la France, a vu tous ses efforts inutiles, parce que celui qui était chargé de la diriger était sans capacité et sans aucun talent militaire.

Voilà le sort des meilleures troupes, quand la fatalité veut qu'elles soient confiées à des mains inhabiles. Chez nous, le choix d'un mauvais général a des conséquences encore plus graves qu'ailleurs, parce que nos soldats, spirituels et intelligents, jugent bientôt leur chef, et savent d'avance si sa capacité leur promet des succès. Quand leur instinct est pour la négative, alors ils épargnent une vie dont le sacrifice serait sans utilité : l'homme qui aurait été heureux de la donner, avec l'espérance de la victoire, en devient avare, et on ne peut le blâmer. On ne va pas à l'armée pour se faire tuer, mais pour combattre l'ennemi et le vaincre en acceptant la chance de mourir soi-même. Quand on est convaincu que le succès est impossible, on se réserve pour une autre accasion. Auprès des soldats français, inspirer la confiance, c'est la première condition qu'un général doive remplir, le talent ne vient qu'ensuite. Il est vrai qu'à la longue les succès sont les résultats de la capacité, et que la confiance qui en résulte a ainsi le talent pour base.

C'est à Alexandrie que le pacha a fixé sa résidence d'été. Il y passe au moins six mois chaque année. L'importance de cette place, ses relations multipliées avec les côtes de la Méditerranée et toutes les villes maritimes de l'Europe, les soins qu'exige la marine, dont Méhémet-Ali ne cesse de s'occuper, et l'influence salutaire qu'exerce sa présence sur tout ce qui y est relatif, l'ont décidé à choisir ce séjour. Les brises de la mer le rendent d'ailleurs fort agréable pendant les chaleurs, et préférable à celui du Caire, où elles se font moins sentir. La ville du Caire offre d'autres avantages en hiver, parce que les pluies y sont moins fréquentes qu'à Alexandrie. En se rendant de l'une de ces villes à l'autre, le pacha fait ordinairement des excursions dans diverses provinces du Delta, et se livre à l'examen de la culture et de l'administration : ces

inspections, où peu de choses échappent à son regard investigateur, sont très-redoutées, et servent puissamment ses intérêts.

Les deux résidences du pacha ont reçu des établissements complets, et renferment tout ce qui est nécessaire à l'agrément de la vie. A Alexandrie il a plusieurs palais. Celui qu'il habite se compose de deux maisons distinctes et séparées. Le harem est dans l'intérieur de la presqu'île : c'est un grand bâtiment, entouré de murs élevés, et qu'on prendrait pour un couvent. Nul homme n'est admis à y pénétrer. Le divan, ou palais de réception, dans lequel Méhémet-Ali se tient pendant la journée, reçoit, et s'occupe de ses affaires avec ses agents, est placé sur le bord de la mer, du côté du port. Il est distant du harem de plusieurs centaines de pas, et le pacha monte à cheval pour se rendre de l'un à l'autre.

Un second palais, voisin du divan, également sur le bord de la mer, est destiné aux étrangers de distinction : c'est celui que j'occupai. Il n'a qu'un rez-de-chaussée, formant un grand carré long; deux immenses corridors en croix le divisent en quatre parties. Les deux donnant sur le port contiennent chacune une salle et plusieurs chambres, qui servent d'appartements; une autre renferme un bain complet, et la quatrième est occupée par la domesticité.

Un troisième bâtiment est consacré à prendre des bains de mer. Un des fils du pacha y fit quarantaine au moment où l'escadre sur laquelle il était embarqué, revenant de croisière, rentra dans le port.

Le harem du pacha, à Alexandrie, est presque aussi nombreux que celui du Caire. Il emmène sans doute avec lui les femmes qui sont l'objet de ses préférences; mais une maison complète reste toujours dans chacune de ces villes, qu'il soit absent ou présent.

Dès le matin, le pacha sort de son harem, et s'établit dans son divan : là il est accessible à tout le monde. A l'extérieur est un poste de ses troupes. L'appartement se compose d'un petit nombre de très-grandes pièces. Dans la première, la plus vaste, se trouvent pêle-mêle ses officiers, ses employés, les gens qui attendent pour lui parler, les curieux qui veulent savoir des nouvelles. La pièce suivante, fort grande aussi, est celle où se tient Méhémet-Ali : il est ordinairement assis à l'angle droit d'un large canapé qui fait le tour de la chambre, ayant vue sur le port. C'est la place d'honneur. Lorsque j'allai chez lui, l'étiquette était changée : il se levait au moment où je paraissais et venait à ma rencontre jusqu'à moitié de la pièce. Nous nous asseyions au milieu du canapé, du côté donnant sur la mer. Des pipes pareilles, ornées de diamants d'une grande valeur,

nous étaient offertes, et ensuite le café, dans des tasses également riches. Il a constamment établi entre nous des rapports qui supposaient une parfaite égalité. C'est le soir que je me rendais chez le pacha. Je le trouvais presque toujours environné d'une foule de courtisans. Une fois établis sur le divan, tout le monde se retirait; nous restions avec Boghos-Bey et son neveu, interprète en titre, tous les deux debout devant nous; et alors commençaient nos intéressantes conversations.

Les consuls généraux entretenus en Égypte par les diverses puissances de l'Europe forment le corps diplomatique du pacha, et habitent toujours la même ville que lui. Ils résident alternativement au Caire et à Alexandrie, tandis que d'autres consuls, sous leurs ordres, les remplacent dans la ville qu'ils ont quittée. Ceux-ci s'occupent spécialement et uniquement d'affaires commerciales.

La position des consuls généraux n'est pas sans éclat : traités avec la plus grande considération par le gouvernement, ils occupent la sommité sociale. En général les consuls en Orient jouissent de plus d'importance qu'ailleurs : les habitants leur montrent beaucoup de déférence; mais ici leur existence est encore plus relevée, parce que la puissance à peu près indépendante de Méhémet-Ali leur donne nécessairement accès dans la politique. Ces places sont au surplus remplies aujourd'hui par des

hommes fort distingués, et je ne saurais trop faire l'éloge du colonel Campbell, consul général d'Angleterre; du colonel Duhamel, consul général de Russie, et de M. Lorentz, consul général d'Autriche : tous m'ont paru à la hauteur des fonctions importantes qu'ils remplissent.

Alexandrie est sans doute la ville d'Orient où l'on retrouve le plus les mœurs de l'Europe et le plus grand nombre d'Européens. Des négociants du premier rang s'y sont établis et vivifient la place par leur crédit. Beaucoup d'autres Européens sont venus sans capitaux y chercher fortune. Cette masse d'individus, conduite à Alexandrie par mille circonstances diverses, y ont apporté leurs passions politiques, qui se sont compliquées de préjugés nationaux, et d'intérêts de différente nature. La nationalité de l'Égypte ne les a pas encore confondus de manière à servir à la création d'un crédit local étendu, comme il est arrivé dans d'autres nouvelles places de commerce de l'Europe, et particulièrement à Trieste, où des individus de tous les pays se réunirent autrefois et s'occupèrent immédiatement avec ardeur des intérêts communs, éléments de la fortnne de chacun. Mais, s'il y a souvent division à Alexandrie entre les gens du même pays, il y a cependant aussi des rapprochements dans l'intérêt du plaisir. On assure que les fêtes y sont nombreuses pendant l'hiver; les bals fréquents, une comédie de société

très-bonne, des repas fastueux dans des maisons décorées avec luxe et magnificence, satisfont les goûts de la population européenne (1). La chronique scandaleuse trouve aussi les occasions de s'exercer, et l'on prétend qu'elles ne sont pas rares. Mais aussi, comme partout, on cite des femmes jeunes, dont la sagesse égale la beauté. A mon arrivée je pus entrevoir la société d'Alexandrie. On devait à mon départ me la montrer dans tout son éclat ; mais l'invasion de la peste empêcha l'exécution de ces projets et isola chacun dans sa maison.

La ville musulmane n'a rien qui lui soit particulier : on n'y rencontre point d'almées, rien ne l'égaye ; elle ne renferme aucun bain considérable, et l'on sait que ce sont les lieux de plaisirs dans l'Orient. Les hommes s'occupent de leurs affaires, et les femmes restent habituellement dans leurs maisons. Elles voient rarement des femmes européennes ; quoique l'entrée des harems ne soit pas défendue à celles-ci, on ne les y reçoit qu'avec difficulté.

On rencontre dans cette ville un grand nombre de filles publiques. Ce n'est pas une particularité propre seulement à Alexandrie et aux grandes villes de l'Égypte ; il y en a partout, dans les villages

(1) M. Anastasio, consul de Suède, négociant grec établi depuis longtemps à Alexandrie, ami du pacha avant sa grandeur, a fait une très-grande fortune. Sa maison est magnifique, décorée avec le meilleur goût ; elle rappelle une belle habitation d'Italie. Il y donne des fêtes charmantes, qu'il répète souvent.

comme dans les villes ; et dans telle partie du Delta et de la haute Égypte, la moitié des femmes appartient à cette classe. On ne comprend pas comment elles se livrent à ce métier; car elles sont forcées de se contenter du plus mince salaire. Il est vrai que l'amour des femmes est la première, et, pour ainsi dire, l'unique passion des Arabes, et leurs facultés passent pour prodigieuses, malgré leur extrême misère et leur étonnante sobriété.

ROUTE D'ALEXANDRIE

AU CAIRE.

Tout étant enfin prêt pour mon départ, je me mis en route le 21 octobre au soir. J'avais à ma disposition une cange et une dahabié. La première est un bâtiment fort léger, aménagé d'une manière commode, et ayant une chambre; la deuxième, un bâteau de charge : celui-ci était destiné à recevoir mes équipages et mes gens. Nous passâmes toute la nuit sur le canal. Il donne la vie à Alexandrie. Nécessité première pour son commerce et ses relations d'affaires, il sert encore beaucoup, malgré l'état défectueux où il se trouve aujourd'hui. Je pus juger, dans ce trajet d'Alexandrie au Nil, de l'influence que ce canal exerce sur l'agriculture.

Autrefois peu de champs, dans ces localités, étaient mis en valeur, faute d'eau, et les arrosements étaient chétifs et momentanés ; à présent qu'ils peuvent avoir lieu constamment, toute la plaine que le canal traverse est cultivée, ensemencée, et donne des produits.

Nous arrivâmes à l'Atféh vers midi : c'est un village de nouvelle création, et qui doit sa naissance à l'entrepôt des marchandises qui y arrivent chaque jour et qui doivent y séjourner, parce que la navigation est interrompue par un barrage. Comme les bateaux du canal ne peuvent pas, faute d'écluse, passer dans le Nil, de même que ceux du Nil ne peuvent pas entrer dans le canal, il y a nécessité de transborder les chargements des bâtiments dans d'autres, soit que l'on descende ou que l'on remonte ; et comme mille circonstances empêchent la concordance nécessaire, il faut déposer les marchandises dans des magasins, en attendant que des moyens d'expédition se présentent.

Les autorités avaient été prévenues de mon arrivée ; elles vinrent me demander mes ordres et m'offrir leur concours, et en peu de moments j'eus à ma disposition une belle cange et une dahabié du port de plus de cent cinquante tonneaux.

Je m'embarquai sans retard, et je me rendis le même jour à Fouéh, ville du Delta, située à peu de distance en remontant le fleuve. Elle est entourée

d'une immense quantité de palmiers et de sycomores, et présente de loin un paysage enchanteur.

J'avais vu le Nil et j'en avais gardé le souvenir; mais sans doute le temps avait effacé en partie de ma mémoire la majesté de son aspect, car je fus frappé d'admiration en contemplant ce fleuve magnifique. Nous étions, il est vrai, au moment de sa plus grande crue, et les eaux élevées à la hauteur de ses bords et se confondant souvent à l'œil avec les inondations, d'où sortaient les villages bâtis sur des tertres, et avec les chemins nécessaires à leurs communications, donnaient à cette immense nappe d'eau l'apparence d'une mer couverte d'îles.

J'employai les heures de la soirée à parcourir Fouéh. Il y avait autrefois dans cette petite ville une opulence qui a disparu. Plusieurs maisons construites en briques sont abandonnées par leurs propriétaires, et tombent en ruines ; mais d'autres ont été élevées par la pacha pour recevoir diverses fabriques qui sont belles et grandes, et établies sur un fort bon pied.

La première est destinée à la confection des tarbouches, bonnets de laine rouge dont les Orientaux se coiffent maintenant. Autrefois leur coiffure consistait en une calotte de laine, également rouge, mais peu profonde, et cette calotte mise sur la tête était entourée d'un turban. Depuis la révolution que le sultan Mahmoud a opérée dans la coiffure,

le turban a disparu, ou du moins il est devenu rare, et aujourd'hui le tarbouche l'a remplacé, ainsi que la calotte. Ces calottes rouges étaient un objet de commerce important pour nos manufactures de draps du Midi, elles en fournissaient à tout l'Orient.

A présent Fouéh pourvoit à une partie de la consommation de l'Égypte. Comme cet établissement donne jusqu'à cinquante pour cent de bénéfices, il est probable que le pacha en établira d'autres. La fabrication est de vingt-quatre mille tarbouches par mois. On tire d'Europe la laine, qui est de deuxième qualité : c'est une matière que le pacha possédera en immense quantité, et de toutes les qualités, quand il le voudra, en couvrant de troupeaux les vastes plaines incultes, mais fertiles, de la Syrie.

La laine est cardée et filée au moyen de machines, et distribuée aux femmes de la campagne, qui font ces bonnets à l'aiguille. Apportés à la manufacture, ils sont foulés pendant quatre jours par des marteaux pesant quatre cents livres. Chaque marteau en foule six cents à la fois. On les dégraisse ensuite, dans une eau de savon élevée à une très-haute température. Lorsqu'ils sont dans un état convenable, peignés et parés à la main, ils sont mis pendant deux heures dans une solution alcaline, qui fait office de mordant, puis pendant deux autres heures

dans la teinture, séchés ensuite, et enfin emballés et expédiés. Ils se vendent de vingt-cinq à trente piastres, c'est-à-dire six à sept francs. Cette fabrique, qui n'a pas exigé un grand capital pour son établissement, donne annuellement un bénéfice net qui n'est pas beaucoup inférieur à un million de francs.

La seconde fabrique est une filature de coton, tout nouvellement créée, et dont la prospérité ne peut être douteuse. Déjà beaucoup d'autres semblables sont en activité dans différentes provinces. Tout leur est favorable : le pays produit abondamment la matière première, la main-d'œuvre est à bas prix, et des enfants y sont presque exclusivement employés. Comme toutes celles qui l'ont précédée, cette filature a de très-belles machines, venues d'Europe. On n'y file que vingt numéros, parce qu'ils suffisent à la confection des objets fabriqués dans le pays et nécessaires à ses besoins.

Tout est fait à l'entreprise et payé à un prix suffisant. Cent cinquante quintaux de coton sont filés par mois ; une partie est employée à faire des toiles à voile pour l'escadre. Le chef qui dirige l'établissement est un petit Arabe très-intelligent, qui sort d'une fabrique de même espèce, établie à Boulaq par un Français, M. Joumel, et qui a été comme la mère de toutes celles qui ont été formées depuis.

Enfin dans la troisième fabrique on dépouille le

riz de son enveloppe, au moyen de pilons armés de quatre grosses pointes de fer, sans aspérité, au milieu desquels est une cinquième pointe plus grosse, dont la partie inférieure a la forme d'une dent mâchelière. Après que le riz a passé quatre fois sous l'action de cette machine et qu'il a été vanné autant de fois, il est mis dans le commerce. Cette fabrique est fort médiocre; les machines sont mises en mouvement par un manége que font tourner des bœufs. A Rosette il y en a une autre pour le même travail qui, à ce que l'on m'a dit, est très-belle, et marche au moyen d'une machine à vapeur.

Le 23, nous partîmes de très-grand matin des environs de Fouéh, et nous continuâmes notre navigation sur le Nil. Le vent de sud, et le courant contraire, rendaient notre marche lente et difficile. Nous ne pouvions avancer qu'au moyen des efforts continuels de nos matelots qui, attelés à une corde, tiraient constamment nos barques, en marchant sur le rivage. Nous arrivâmes en face de Rahmaniéh, où l'ancien canal, destiné à fournir l'eau à Alexandrie, prenait naissance. J'y avais fait faire jadis un ouvrage de fortification, et je me demandai, sans pouvoir en deviner le motif, pourquoi le nouveau canal n'y avait pas été conduit, puisqu'il aurait eu sa prise d'eau à un point plus élevé.

Cette journée, extrêmement pénible pour nos matelots, me donna l'occasion de remarquer la force

physique dont la race arabe a été pourvue par la nature. A peine nos barques étaient-elles amarrées sur le bord du fleuve pour notre station de la nuit, à peine un repas frugal et peu substantiel avait été pris par nos marins, qu'ils se mirent à danser pendant une heure, au son de la musique la plus misérable et la plus monotone.

Il est incroyable à quel point les Arabes sont sensibles à la musique; elle exerce sur eux une action extraordinaire; elle les électrise et double leurs forces. C'est à ce point que les travaux qui exigent une grande énergie ne peuvent être exécutés qu'en chantant. Leurs danses habituelles sont accompagnées de gestes obscènes, d'images grossières, que les anciens contemplaient souvent, et révéraient beaucoup, mais que nos mœurs actuelles et la bienséance m'empêchent de décrire et de nommer.

En naviguant sur le Nil, je me rappelais les impressions de ma jeunesse, et j'étais étonné de l'aspect différent sous lequel le pays s'offrait à mes yeux. Les palmiers qui décorent tous les villages étaient plus nombreux jadis. Beaucoup ont été détruits à cause des droits dont ils sont frappés; tous auraient disparu sans doute, si le pacha n'eût décidé que chaque commune serait passible de l'impôt déjà établi, quel que fût le nombre des arbres : cette disposition a sauvé ceux qui restent, et en fera replanter d'autres. C'est une véritable richesse pour l'Égypte

que le palmier ; car ses fruits sont une nourriture recherchée, et l'arbre lui-même est employé à divers usages. Presque tous les cordages dont on se sert viennent de sa partie chevelue, qui remplace le chanvre.

Je fus également frappé du grand nombre de villages en ruine, résultat de la misère actuelle des paysans, et d'une diminution sensible dans la population. Autrefois, comme aujourd'hui, les habitations des fellahs se composaient de misérables cabanes, construites avec des briques séchées au soleil. Souvent l'élévation des maisons n'excède pas quatre pieds et demi ou cinq pieds. Mais anciennement, toutes ces cabanes, qui ne semblent propres qu'à loger les animaux les plus vils, étaient surmontées de colombiers, construits en forme de tours rondes ou carrées, hauts de douze ou quinze pieds, ornées de créneaux, et d'une architecture tout à la fois bizarre et jolie : maintenant, à peu d'exceptions près, ces tours n'existent plus. On doit convenir au surplus que, si le coup d'œil que présente le pays perd à cette suppression, la population y a gagné beaucoup; quelle que fût la richesse des moissons, les myriades de pigeons qui venaient s'en nourrir devaient certainement les diminuer beaucoup.

De grands changements se sont aussi opérés dans la culture; une quantité prodigieuse de coton a remplacé les céréales. Enfin un dernier changement,

celui qui m'a le plus surpris, c'est que le ciel m'a paru moins pur, et que les pluies, qui autrefois étaient une espèce de phénomène, sont si fréquentes à présent que l'on compte, dans la partie inférieure de la basse Égypte, assez communément trente à quarante jours de pluie par an. Dès le mois d'octobre, j'en éprouvai plusieurs fois les effets, et ils sont si marqués que le pacha a fait construire d'immenses magasins pour recevoir les produits de la terre, tandis qu'anciennement toutes les récoltes restaient exposées à l'air, sans inconvénient. Plus tard, je traiterai la question météorologique, et je donnerai aussi des détails circonstanciés sur la culture actuellement en usage.

Le 24, les vents du nord-ouest revinrent : j'en profitai pour continuer mon voyage. Nous arrivâmes devant Chebrêys. C'est un très-beau et très-magnifique village, où je retrouvai quelques-uns de ces colombiers élégants dont l'aspect avait attiré mon attention autrefois. Je descendis à terre pour le revoir de plus près.

C'est à Chebrêys que l'armée d'Égypte, après son débarquement, s'était trouvée la première fois en présence des mameluks. Le général Bonaparte donna à cette rencontre le nom de bataille : c'était assez gratuitement, car il n'y eut aucun engagement sérieux. Quelques mameluks vinrent se faire tuer en rôdant autour de nos carrés, et les richesses qu'on

trouva sur eux apprirent à nos soldats le profit qu'il y avait à combattre de pareils ennemis. A la nouvelle de notre arrivée, Mourad-Bey s'était porté au-devant de nous, et, ayant su que l'armée se composait presque uniquement d'infanterie, il avait dit en partant du Caire : « Je vais tailler leurs têtes, « comme on coupe des pastèques au milieu d'un « champ. « Mais, à la vue des masses compactes que formaient nos divisions, il n'osa rien tenter, rebroussa chemin, et dit à son retour que « tous les « Français étant liés ensemble avec des cordes il « n'avait pu les entamer. »

Un seul engagement eut lieu ce jour-là, ce fut celui de notre flottille; elle se composait d'une douzaine de bâtiments, dont faisait partie une demi-galère, amenée de Malte. Le Nil étant alors très-bas, les bords du fleuve la dominaient. Elle s'était avancée avec trop de confiance, et se trouvait à une lieue environ en avant. Elle fut attaquée par la flottille des mameluks, fort belle et très-bien commandée. Un combat opiniâtre s'engagea : la demi-galère fut prise par les mameluks et reprise par nous. De petits canons et des hommes armés de fusils, placés sur la rive, tiraient avec avantage sur nos bateaux, et nous tuaient beaucoup de monde : il est probable que notre flottille aurait été détruite sans l'arrivée de l'armée, qui la dégagea.

Elle avait à son bord une partie des membres de

l'Institut, et, entre autres, deux savants célèbres qui ont été les flambeaux de leur époque, et, en même temps, des hommes qui savaient inspirer l'attachement par leur simplicité et leur bonté, Monge et Berthollet. Le premier a été le créateur de la géométrie descriptive, science d'une application journalière; et l'autre, l'un des fondateurs de la nouvelle chimie, dont il a développé les principes et hâté puissamment les progrès. S'ils eussent péri dans cette échauffourée, c'eût été un grand malheur, non-seulement pour l'armée, mais encore pour la France.

Après avoir donné cette journée à mes souvenirs militaires, je me rembarquai et je continuai mon voyage. Le 25, contrariés par le vent, nous descendîmes à terre pour aller visiter les ruines de l'ancienne Saïs, située dans le Delta. Sur la foi de M. Champollion, je croyais que nous avions de belles ruines antiques à y admirer; mais j'eus, en cette circonstance, une nouvelle preuve que les meilleurs esprits sont susceptibles de céder aux illusions. Il est vrai que, lorsque M. Champollion, ce génie supérieur dont les travaux ont rendu le nom immortel, s'enthousiasmait pour les ruines de Saïs, il n'avait pas vu celles de Thèbes et les pyramides; il était avide de prodiguer à l'Égypte ancienne l'admiration qui remplissait son âme, et il en saisissait l'occasion avec ardeur. Mais il est de fait qu'on ne

trouve à Saïs rien qui puisse donner la plus légère idée de la puissance et de la grandeur égyptiennes.

Une enceinte, en forme de parallélogramme rectangle, qui se compose d'une masse de décombres, réduits en poussière, provenant de constructions faites avec des briques vertes, et dont la hauteur est de quarante à cinquante pieds, au lieu de quatre-vingts que lui donne M. Champollion ; des ruines intérieures, composées de briques cuites, et qui présentent aussi des morceaux de granit, indiquant que cet emplacement renfermait des constructions plus belles et plus riches, voilà tout ce que l'on voit à Saïs. Ce quadrilatère formait probablement l'enceinte de la ville ; et, s'il en était ainsi, elle n'avait qu'une étendue fort médiocre.

Il n'y a donc que l'homme qui arrive d'Europe qui puisse trouver à Saïs quelque aliment pour l'imagination. Mais quand on a pénétré dans la haute Égypte, quand on a pu admirer ce qui reste des monuments des Pharaons et de Sésostris, de ces hommes qui semblent avoir été des demi-dieux, et dont on explique et comprend à peine la puissance et les travaux, on doit accorder peu d'attention aux ruines de la basse Égypte. L'Égypte actuelle, sous les rapports des richesses, des produits et des trésors qu'elle peut fournir, est en deçà du Caire. L'Égypte historique, l'Égypte poétique, étonnante,

admirable, l'Égypte, enfin, qui ouvre un champ sans limite à l'esprit, qui l'exalte et confond l'intelligence humaine, est au delà.

De Saïs nous allâmes coucher au village de Kasr-el-Chabas, et le 26 septembre au matin, favorisés par le vent, nous fîmes bonne route. Rien n'est plus élégant que la marche légère de ces bâtiments, qui, avec un vent propice, remontent le Nil, et font quelquefois vingt lieues dans une journée. L'immensité des voiles et leur hauteur extraordinaire rendent cette navigation périlleuse, et il arrive souvent des accidents. Mais aussi, avec quelle rapidité on refoule le courant du fleuve, et combien peu de temps on emploie pour franchir de grands espaces! Ces bouquets d'arbres environnant chaque village; ces villages, construits sur des tertres élevés, pour qu'ils soient au-dessus des plus fortes crues du Nil; cette multitude de bateaux montant et descendant, qui se croisent dans tous les sens; tout cela présente un coup d'œil animé et admirable, qui contraste fortement avec le désert toujours voisin et qu'on entrevoit souvent. Enfin, quand on pense que le fleuve, le seul qui arrose cette vaste terre, ne reçoit dans son sein, pendant la longue ligne de tant de centaines de lieues qu'il parcourt, aucune source, aucun affluent, nul auxiliaire d'aucune espèce; quand on songe qu'il est le principe unique qui apporte aux terres la fertilité, donne aux hommes les moyens

d'existence, on s'explique pourquoi les anciens Égyptiens l'avaient divinisé.

Les Égyptiens actuels, sans en faire un dieu, ne connaissent rien au-dessus du Nil; ils ne comprennent pas d'autre bonheur que de vivre dans son voisinage. Lorsque l'armée française était en Égypte, les paysans nous demandaient s'il n'y avait pas de Nil en France. Nous leur répondions : « Nous en avons « cinquante. » Alors ils répliquaient : « Qu'êtes-« vous donc venus faire ici? »

Nous arrivâmes à Terrânéh à l'entrée de la nuit. Nous nous arrêtâmes chez un Européen qui y est établi, et qui était employé dans l'administration des finances de l'armée d'Italie, en 1796 et 1797. Il est connu sous le nom d'Omar-Bey et se nomme Baffi : c'est Méhémet-Ali qui lui a donné le titre de bey. Il est venu apporter son industrie en Égypte et y a fait fortune. C'est un homme d'esprit, un philosophe pratique, qui mène joyeuse vie. Il a donné asile et des moyens d'existence à quelques-uns de ses compatriotes, que les révolutions ont froissés et jetés dans une vie incertaine et sans avenir.

Omar-Bey a pris à ferme l'exploitation des lacs Natroun, et partage avec le pacha les profits qu'il en tire. Cette exploitation est très-bien conduite, à ce que l'on assure, et donne de grands produits, que l'on exporte en Europe avec beaucoup de bénéfices.

J'avais d'abord eu l'intention d'aller visiter les lacs Natronn, et de voir les établissements que dirige M. Baffi ; mais ils sont placés loin dans le désert, et cette course aurait exigé plusieurs jours. On m'attendait au Caire, le vent était favorable, et je remis à mon retour à faire cette course, qu'à mon grand regret les circonstances ne m'ont pas permis d'exécuter.

Je partis de Terrânéh à dix heures du soir, et le lendemain 27, dans la matinée, j'étais arrivé à l'endroit où le Nil se divise en deux branches qui embrassent le Delta. Jusqu'alors nous avions navigué dans la branche de Rosette, qui, à elle seule, égale un des plus grands fleuves de l'Europe. Mais, quand on est au milieu du Nil entier, à l'époque de l'année où nous étions arrivés, on conçoit que les Arabes l'appellent « la mer. »

Je descendis sur le Delta pour voir les travaux qui y sont entrepris. Ils sont tellement vastes, tellement difficiles, que l'on peut craindre pour le succès : s'ils réussissent, Méhémet-Ali aura exécuté un travail hydraulique qui l'emportera sur ceux des anciens et des modernes : il aura créé une autre Égypte, doublé ses produits ; il aura fait enfin un ouvrage admirable, et du résultat le plus immense.

J'ai examiné les plans, et je me suis bien rendu compte du but que l'on se propose, des bases sur lesquelles le projet est fondé, et du système qui a été adopté.

L'Égypte est un pays très-fertile : on a cependant des idées fausses sur les circonstances qui le rendent tel. Il n'y a d'autre eau, dans cette partie de l'Afrique, que celle du Nil, et les pluies sont trop rares pour avoir une influence marquée sur la végétation. En débordant, le Nil, chaque année, se répand sur une plus ou moins grande surface de terrain, qui alors devient fertile : il en est de même pour les plaines du désert, quand il les recouvre. Lorsque les terres, anciennement arrosées, et couvertes des dépôts que forme le fleuve, ne sont pas humectées de nouveau, elles demeurent stériles. C'est donc le Nil seul qui donne la vie à la nature. Mais l'inondation ne fait que compenser la pluie qui manque, et équivaloir à ses effets dans les autres contrées ; elle ne prépare qu'une seule récolte. Les produits de l'Égypte sont, dans ce cas, les mêmes que partout, et inférieurs à ceux où l'on cultive avec soin. Mais, quand il est possible d'avoir toujours de l'eau à sa disposition, les récoltes se renouvellent deux, trois, et jusqu'à quatre fois dans le cours de l'année. On conçoit qu'il doit en être ainsi dans un pays où la chaleur est extrême ; car les deux éléments de la végétation résident dans la chaleur et l'humidité.

Dans certaines parties de l'Égypte, au moyen de canaux intérieurs et de machines hydrauliques mues par des bœufs, on peut arroser constamment; mais l'étendue de ces portions de terre est bornée, et le travail est dispendieux. C'est pour arriver à arroser avec facilité, sans frais et à volonté, toute la surface de la basse Égypte, que Méhémet-Ali a conçu et entrepris l'exécution d'un barrage qui, en tenant, dans les plus basses eaux, le Nil à la hauteur nécessaire, laisse couler toute l'eau inutile, donne passage à celles qui sont amenées par les crues annuelles, et prévienne ainsi les dégâts qu'elles pourraient occasionner. Voilà quelle est la pensée première.

Les conditions du problème à résoudre sont : 1° d'arroser, en tout temps, sans l'aide de saquis, et par de simples saignées, trois millions huit cent mille feddams de terrain;

2° D'alimenter, au moment des crues, les grands bassins d'inondation, situés dans l'intérieur, depuis le Caire jusqu'à la mer;

3° De conserver la navigation dans les deux branches.

La première condition entraîne la nécessité d'élever les eaux à cent soixante-six millimètres au-dessus de la campagne, et cela quand elles sont le plus basses.

La seconde, de rejeter, au moment des crues,

une partie des eaux de la branche de Rosette dans celle de Damiette, où vient s'aboucher la plus grande partie des canaux qui alimentent les bassins d'inondation. Une hauteur d'eau d'un mètre cent soixante-six millimètres au-dessus des terrains, dans la branche de Rosette, a été reconnue suffisante pour atteindre ce but.

La troisième suppose que le niveau du Nil ne doit pas être sensiblement moindre qu'il ne l'est actuellement, au moment des plus basses eaux.

Pour satisfaire aux conditions imposées, on a décidé l'ouverture de deux nouvelles branches, creusées dans le Delta, le plus près possible de sa tête, et qui, après un court trajet, ramèneront les eaux dans les branches actuelles. Ces deux lits seront coupés transversalement par des barrages, destinés à tendre les eaux, conjointement avec les digues et déversoirs construits dans les anciennes branches, et qui, étant composés d'ouvertures fermant à volonté, donneront passage aux eaux, et formeront deux ponts éclusés (1).

(1) L'arche principale, située au milieu de chaque barrage, devra rester toujours ouverte pour laisser constamment couler les eaux nécessaires à la navigation des branches. Le pont barrage de Rosette aura quatre cent soixante et dix mètres de longueur : au milieu il y aura une arche de trente-quatre mètres de large : vingt-quatre arches, de vingt-quatre mètres chacune, seront placées douze à droite et douze à gauche de l'arche du milieu. Elles seront formées par des piles de dix mètres d'épaisseur à la

Des digues, sur lesquelles seront élevés des déversoirs, couperont les lits actuels, et sur les barrages et sur les digues passeront les communications publiques d'Alexandrie avec le Caire et avec Suez.

Enfin un canal de navigation, avec un sas donnant passage aux bateaux, de la partie supérieure à la partie inférieure des barrages, sera établi, afin d'éviter de franchir la grande arche, qui présentera, par la rapidité de son courant, des obstacles difficiles à vaincre.

Des coupes nombreuses ont été faites pour déterminer la quantité d'eau que roule le Nil dans les basses eaux; elles ont présenté pour résultat :

			m.
LARGEUR DU NIL.	Branche de Rosette.		435,57
	—	Damiette.	203,55
VITESSE MOYENNE *par minute*	Branche de Rosette.		47,67
	—	Damiette.	48,86
PROFONDEUR MOYENNE.	Branche de Rosette.		2,66
	—	Damiette.	4,96
			m. car.
LES SECTIONS D'EAU *se trouvent être :*	Branche de Rosette.		1158,61
	—	Damiette.	1009,60

grande arche, et de huit aux autres, et les eaux auront un débouché de deux cent soixante et quatorze mètres.

Le pont barrage de Damiette aura trois cent vingt-six mètres de longueur : il aura dix-sept arches, et donnera aux eaux un débouché de cent quatre-vingt-quatorze mètres.

Ce qui donne, en multipliant les sections d'eau par les vitesses correspondantes, les quantités d'eau écoulées par vingt-quatre heures. Elles sont :

	m. cub.
Branche de Rosette.	79 532 551,728
— Damiette.	71 033 840,640
	150 566 392,368

L'expérience a démontré que l'arrosement d'un feddam exige par vingt-quatre heures seize mètres cubes deux cent deux millièmes.

Ainsi il faudra pour les trois millions huit cent mille feddams.	61 567 600,000
Si l'on ajoute l'eau consommée par les arches du milieu, qui sont toujours ouvertes, laquelle est calculée à la quantité de.	85 329 054,720
La perte d'eau causée par le sas dans la navigation. . .	2 343 904,000
Celle de l'évaporation, qui est évaluée à.	40 000,000
On aura pour la somme totale, m. cub.	149 280 558,720

Quantité d'eau égale à celle que fournit alors le Nil.

A cette époque, le fleuve en contient donc assez pour remplir l'objet proposé, et pour servir à la navigation.

Enfin, un nivellement fait avec soin a montré que le terrain est de cinq mètres cinq cent trente-quatre millimètres au-dessus des plus basses eaux, et à neuf mètres six cent trente-quatre millimètres au-dessus du radier du barrage : ce qui porte la hauteur de l'eau, en amont du barrage, à neuf mètres quatre-vingts centimètres, pour l'élever à cent soixante-six millimètres au-dessus du terrain ; et à dix mètres quatre-vingts centimètres dans la plus grande crue, et la met à un mètre cent soixante-six millimètres au-dessus des terres, mais ne dépasse pas la hauteur des digues actuelles, qui sont d'un facile entretien.

Ce qui précède, démontre la possibilité d'arrosements faits régulièrement pendant la plus grande baisse des eaux.

Maintenant, voici quels sont les moyens d'évacuation, au moment de la plus grande crue du Nil.

Les plus hautes eaux connues ont donné les quantités suivantes :

			m.
VITESSE MOYENNE	Branche de Damiette.		69,27
par minute.	—	Rosette	83,10
			m. car.
SECTIONS D'EAU.	Branche de Damiette.		2 277,750
	—	Rosette.	3 997,174
			m. cub.
PRODUITS D'EAU	Branche de Damiette.		157 779,742
par minute.	—	Rosette.	332 165,159

Par les barrages, les arches étant libres, il s'écoule par minute :

		m. cub.
BARRAGE.	Branche de Damiette.	140 489,950
	— Rosette.	275 412,744

Mais des déversoirs, établis dans les anciens lits, et qui seront élevés à la hauteur nécessaire pour tendre les eaux à cent soixante-six millimètres au-dessus du terrain, peuvent donner passage aux eaux surabondantes : celles-ci étant à un mètre six centimètres au-dessus des déversoirs, elles se trouveront alors au-dessus du terrain de la quantité d'un mètre cent soixante-six millimètres, ce qui ne paraît pas devoir présenter de danger, leur action ne s'exerçant que dans un espace borné, dont les digues peuvent et doivent être faites, surveillées et réparées avec soin. Et, si les choses paraissaient avoir des inconvénients, il suffirait de prolonger de moitié les déversoirs, et, alors, les eaux ne s'élèveraient jamais, dans les plus grandes crues, à plus d'un mètre cent soixante-six millimètres au-dessus du terrain, élévation jugée nécessaire pour alimenter les grands bassins d'inondation situés dans l'intérieur.

Tel est l'ensemble de ce travail gigantesque, où l'on entreprend de lutter corps à corps avec une des grandes puissances de la nature.

C'est un jeune Français fort distingué, M. Linan,

établi en Égypte depuis une quinzaine d'années, qui a rédigé le projet de cette entreprise, et qui préside à son exécution, assisté par plusieurs autres Français possédant une instruction étendue, de grandes connaissances, et qui sont animés d'un zèle très-ardent.

M. Linan me montra tous les plans qu'il avait dressés, ainsi que les projets de détail qu'il avait rédigés; il me donna les renseignements les plus circonstanciés, répondit à toutes mes observations, et il me parut que son projet avait été médité avec profondeur et combiné avec une grande habileté; mais c'est à l'exécution maintenant qu'il faut arriver.

Le succès d'un travail semblable dépend beaucoup des préparatifs. Mettre la main à l'œuvre avant que tout soit prêt, c'est user les moyens sans presque aucune utilité. La première chose à faire, avant tout, était de réunir des ouvriers d'art en quantité suffisante; d'organiser des bataillons de tailleurs de pierre, de charpentiers, de serruriers, enfin, huit ou dix mille ouvriers instruits et en état de préparer, à la fois et d'avance, tous les matériaux nécessaires, de manière à pouvoir en faire l'emploi avec ensemble et promptitude. Il aurait fallu former aussi de grands magasins fournis d'outils de toute espèce, et que tout ce qui était nécessaire au bien-être et à la conservation des ouvriers fût disposé.

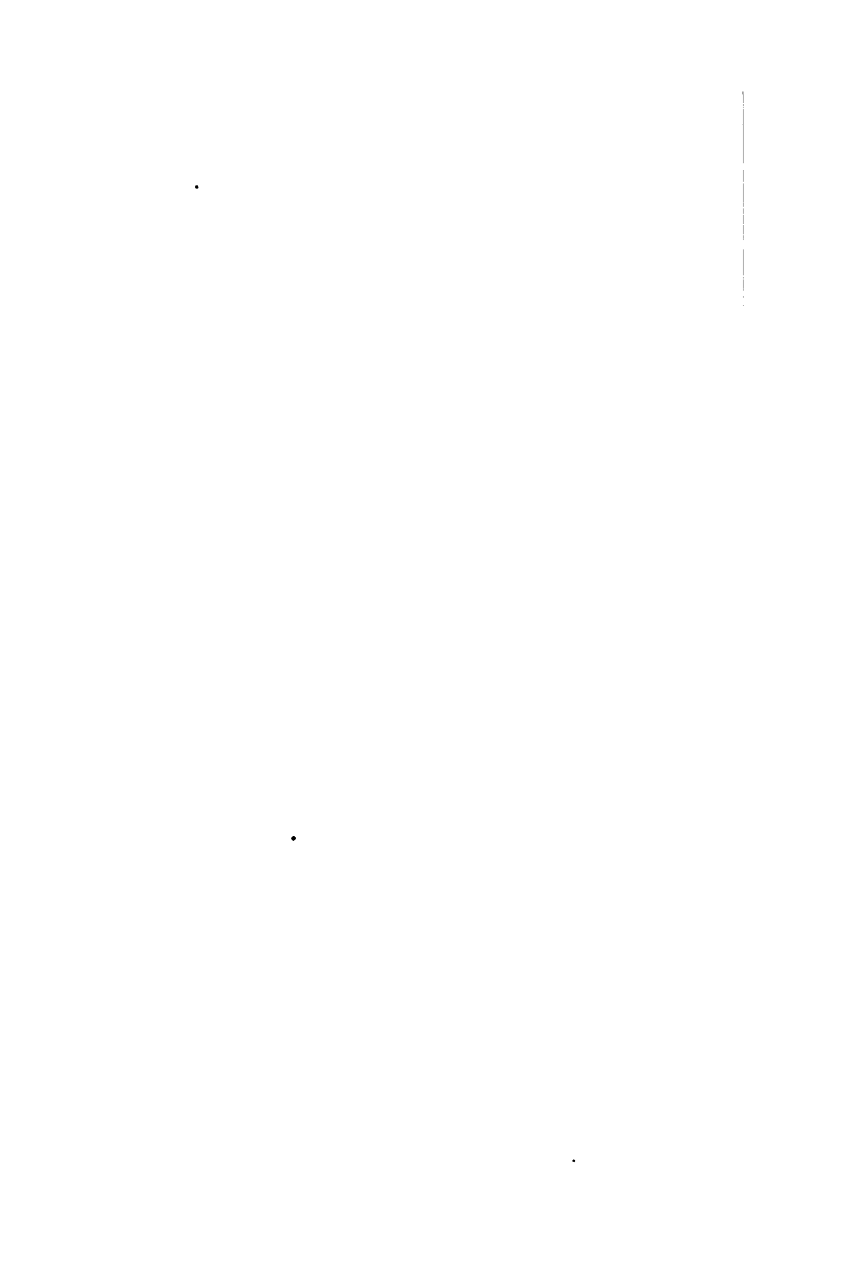
Au moment de ma visite, rien à cet égard n'avait encore été fait; on avait rassemblé huit à dix mille paysans pour creuser les nouveaux lits, chose facile, qui n'exige que des bras, et comporte l'accumulation des moyens. Il y aurait eu avantage à ajourner ces travaux jusqu'à l'époque où ceux d'art pouvaient être commencés et conduits rapidement, afin de diminuer les effets des eaux. Mais le vif désir qu'éprouvait le pacha de voir le mouvement imprimé à cette entreprise, et le besoin, peut-être, de se faire illusion sur les prompts avantages qu'il en retirerait, a décidé à consacrer des moyens considérables à des ouvrages dont l'époque, dans une bonne distribution de travail, n'était pas encore venue, et qui, lorsqu'ils auront été achevés, ne donneront aucun résultat.

Une des choses qui caractérisent le plus l'expérience acquise par de grands travaux déjà exécutés, c'est de savoir d'avance prévoir tous les besoins, préparer tout ce qui est nécessaire pour y satisfaire au moment même où ils se font sentir, et de classer le travail, et de déterminer l'ordre dans lequel il doit être suivi, de manière à faire le meilleur emploi des moyens; enfin, de se préserver d'une impatience qui intervertit cet ordre et éloigne les résultats au lieu de les rapprocher.

J'ignore si cette belle et immense entreprise sera menée à bien. Je le désire avec ardeur, car l'homme

pourrait s'en glorifier; elle montrerait ce que peuvent son génie et sa volonté. Assurément, l'industrie n'a jamais reçu nulle part de plus grands développements, ni présenté des avantages apparents plus étendus.

Quand je revis le pacha, je lui parlai avec admiration de ces ouvrages, et je lui fis les observations que je consigne ici sur la nécessité d'organiser des bataillons d'ouvriers d'art. Je ne pus que faire l'éloge des plans de M. Linan, tout en reconnaissant que je n'ai pas le droit de me regarder comme juge compétent en pareille matière ; mais je l'engageai à faire tout au monde pour appeler à lui le célèbre ingénieur Brunel, dont la France se glorifie, qui a fait de si admirables choses en Angleterre, et dont l'esprit vaste ne s'étonne de rien : il joue avec les éléments, commande à la nature, et sait les moyens de la dompter quand elle se montre rebelle. Je crois que, s'il vient en Égypte pour donner un coup d'œil aux travaux déjà faits, s'il vérifie les calculs et approuve les projets, on aura une garantie certaine du succès. Je ne puis pas supposer que M. Brunel soit insensible à la gloire d'attacher son nom à une œuvre semblable; il serait digne de celui qui a vaincu la Tamise de maîtriser le Nil, de lui dicter des lois et de le forcer à doubler la masse des richesses dont il est le créateur.



LE CAIRE.

Le 27 septembre au soir, à une heure assez avancée, j'arrivai au vieux Caire. Je descendis dans la maison de Soliman-Pacha, chez qui mon logement avait été désigné. Méhémet-Ali, en raison de son titre de Français et d'ancien soldat de l'armée française, l'avait chargé de me donner l'hospitalité et de me faire les honneurs de la ville. En m'adressant à lui, et me confiant à ses soins, c'était ajouter aux agréments de mon séjour.

On m'attendait depuis longtemps; des troupes avaient été envoyées à ma rencontre, et, lorsque je mis pied à terre, je trouvai Soliman-Pacha qui était venu pour me recevoir à la sortie de ma barque. Je fus installé dans une charmante maison, située sur

le bord du Nil, et prévenu que tout y était à ma disposition. Soliman-Pacha se hâta de me dire qu'il avait servi sous mes ordres et de me raconter les circonstances de sa vie et les événements qui, en le jetant dans les hasards qu'il a courus, ont créé son existence actuelle.

Soliman-Pacha est né à Lyon : il se nomme Selves; son père est propriétaire d'usines importantes. Né avec l'instinct belliqueux, de bonne heure il se disposa à servir. Il étudia pour entrer dans la marine; mais le nombre des aspirants étant trop considérable alors, une partie reçut d'autres destinations : les uns furent placés comme officiers dans l'armée de terre, les autres comme sous-officiers dans l'artillerie de la marine. Selves fut de ces derniers. Il navigua plusieurs années en cette qualité, et était embarqué, en 1804, à bord de l'escadre commandée par l'amiral Villeneuve. Il fit avec cette flotte la navigation qui la conduisit aux Antilles et la ramena sur les côtes de l'Europe, et assista au combat d'Ortégal, où Villeneuve eut la honte de se retirer devant une escadre anglaise inférieure en nombre, en lui abandonnant deux vaisseaux qui, étant tombés sous le vent, furent pris à sa vue, sans qu'il entreprît rien pour les sauver.

Cette expédition de l'amiral Villeneuve était le commencement de la belle combinaison de Napoléon dont le but était d'éparpiller les forces navales

des Anglais, et de réunir les escadres françaises dans la Manche, pour nous donner une supériorité, momentanée il est vrai, mais décisive, afin de protéger le passage de la flottille réunie à Boulogne, et la sortie de la flotte et de l'expédition du Texel. Cette manœuvre, dont les Anglais furent dupes, et qui démontra qu'il aurait été possible, avec des forces maritimes inférieures comme l'étaient les nôtres, d'être maîtres de la mer sur nos côtes, pendant un temps donné, fut au moment de réussir. Elle ne manqua que par la faiblesse de l'amiral Villeneuve, qui avec vingt-sept vaisseaux, dont les épuipages étaient bien exercés et bien disposés, n'osa pas livrer bataille à l'escadre anglaise, conduite par l'amiral Calder, et qui n'en comptait que dix-huit.

Le jeune Selves, dégoûté d'un service qui avait si peu d'éclat, désirait vivement passer dans l'armée de terre : un duel, dans lequel il tua son adversaire, le décida à quitter la marine. Il se rendit en Italie et demanda à entrer, comme soldat, dans le sixième régiment de hussards, qui faisait partie des troupes sous mes ordres, et que commandait alors le colonel Pajol, un des meilleurs colonels de cavalerie légère de l'armée française.

Le zèle de ce jeune homme, la manière dont il se présenta, intéressèrent le général Pajol; il le reçut dans son régiment, le fit mettre en règle, et le protégea d'une manière particulière : en peu de

mois Selves devint sous-officier. Une circonstance hâta son avancement. Napoléon avait à cette époque la manie de faire exercer aux manœuvres de l'infanterie les troupes à cheval, et les hussards n'en étaient pas plus dispensés que les cuirassiers. Personne ne connaissait ces manœuvres dans le sixième régiment de hussards. Selves les avait apprises dans le corps d'artillerie de marine ; on le fit instructeur et en même temps brigadier, et peu après maréchal des logis.

Lorsqu'en 1809 la guerre commença, Selves se distingua ; il devint officier et fit plus tard, en cette qualité, la campagne de Russie. Il remplit pendant la retraite les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Ney. En 1814, étant employé dans la même qualité auprès du général Piré, il eut l'occasion d'être remarqué par Napoléon : chargé par lui de missions momentanées, son avenir semblait assuré, quand l'édifice de l'empire s'écroula. En 1815, il fit la campagne des cent jours, attaché à l'état-major du maréchal Grouchy. A la formation de la garde royale, il fut proposé pour un emploi d'adjudant-major, avec rang d'officier supérieur, dans le premier régiment de cuirassiers, que commandait le comte Élie de Périgord ; mais, comme il avait été à Waterloo, il ne fut pas admis.

Se trouvant ainsi sans emploi et sans activité, il entreprit de faire valoir la ferme de la plaine de

Grenelle, qu'il prit à bail. La garde manœuvrait souvent dans cette plaine et gâtait quelquefois ses récoltes. Selves me fut présenté à cette occasion par le général de Coëtlosquet, qui le connaissait et avait de l'amitié pour lui. Le cœur du soldat prenant le dessus sur l'esprit du cultivateur, il se décida à quitter la France en 1817, et à chercher la fortune dans les hasards des aventures. Des Européens avaient réussi en Perse; il forma le projet de s'y rendre; mais, en traversant l'Égypte, il vit Méhémet-Ali qui lui proposa d'entrer à son service, et, quoique ses offres ne fussent pas très-avantageuses, Selves se décida à les accepter.

Méhémet-Ali avait en ce moment la pensée de former des troupes régulières, chose alors la plus difficile. Les Orientaux ont eu pendant bien longtemps, pour ce genre de service, une répugnance qui semblait invincible : Méhémet-Ali l'avait même tenté déjà une fois vainement.

Ce fut à Selves que cette opération délicate, ce nouvel essai, furent confiés. Il s'y prit avec une rare adresse et une grande habileté, aussi est-il parvenu à la mener à bien. On peut assurer qu'il a dépassé la limite du succès que l'on devait se promettre; et, si une confiance absolue de la part du pacha lui est continuée encore pendant quelques années, il rendra l'armée égyptienne digne d'être comparée aux bonnes armées de l'Europe et d'entrer en ligne avec elles.

En s'élevant et en voyant s'agrandir le cercle de son autorité, Soliman-Pacha a constamment réfléchi sur son métier; il a beaucoup lu, beaucoup étudié, et il a fait les plus heureuses applications de son expérience et de ses méditations. Il est devenu homme d'un mérite supérieur : on peut dire de lui que, ce que les circonstances de sa vie ne lui ont pas permis d'apprendre, il l'a deviné. Car n'ayant servi en France, et combattu avec nous que dans des grades subalternes, il a deviné la grande guerre, et l'a faite avec succès en Égypte. Il en parle à merveille : il a les idées les plus saines sur tout ce qui tient à l'organisation des armées, à leurs mouvements, et sur les principes qui doivent les régir. C'est enfin un général consommé et qui serait remarqué dans tous les états-majors.

Son activité est extrême; il parle le turc et l'arabe avec facilité, et connaît parfaitement le caractère du peuple auquel il a affaire. Il est craint et aimé, et exerce un grand pouvoir d'opinion. C'est enfin le créateur et la cheville ouvrière de l'armée égyptienne. Nul autre homme ne pourrait réussir aussi bien que lui, parce qu'il joint à des talents véritables des antécédents et une expérience personnelle des choses et des hommes qu'aucun autre ne peut posséder au même degré. Méhémet-Ali a toujours eu pour lui la confiance qu'il mérite; mais peut-être n'avait-il pas une idée assez haute de ses talents,

et ne les appréciait-il pas à toute leur valeur. Je l'ai éclairé à cet égard, et en cela je crois lui avoir rendu un immense service.

Soliman-Pacha a eu le bonheur de rencontrer dans Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, un homme capable de le comprendre, et susceptible de hautes inspirations militaires. Cette alliance de facultés précieuses, entre ces deux hommes supérieurs, accroît la puissance de Soliman-Pacha et devient une nouvelle garantie de ses succès.

Il a aujourd'hui cinquante-cinq ans, il est plein de force et de santé. C'est le type de l'homme de guerre, de l'officier de l'armée française dans ses temps de gloire et d'éclat, ce qui n'a pas peu contribué à me faire trouver si agréables mes rapports avec lui. Sa gaieté et sa philosophie pratique, qui sont aussi des vertus militaires, renouvelaient les sensations de ma jeunesse.

Soliman-Pacha, malgré la vie occupée qu'il mène et les devoirs importants qu'il remplit, nourrit son esprit de ses souvenirs. Je trouvai dans son cabinet de travail les portraits qui, me dit-il, lui rappelaient les plus belles époques de son jeune âge : c'étaient ceux de Napoléon, du prince Eugène, vice-roi d'Italie, du maréchal Ney, et le mien.

Indépendamment des personnes que j'ai déjà nommées, Méhémet-Ali a trouvé, tant parmi les Européens que parmi les Orientaux, d'autres hommes

distingués, dont il a su reconnaître le mérite et utiliser les services. Les principaux vinrent dès le lendemain de mon arrivée me faire visite. Je ne les nomme pas en ce moment, me réservant d'en parler plus tard.

On doit penser avec quel empressement je revis le Caire et je visitai cette grande et belle ville, si renommée en Orient. Elle s'est embellie d'une manière extraordinaire. En 1798, une ceinture formée par une suite de monticules, débris d'anciennes constructions, et d'une élévation moyenne de plus de cent pieds, l'environnait presque de toute part. A peine en reste-t-il quelques vestiges entre la ville et le Nil. Ces ruines, composées en grande partie de briques vertes, réduites en poussière par l'effet du temps, ont été répandues sur toute la plaine environnante : il en résulte un léger exhaussement, mais qui n'empêche pas les arrosements d'avoir lieu au moyen de saquis. Ces arrosements multipliés ont créé d'immenses jardins d'une très-grande fertilité; ils séparent la ville du fleuve et sont traversés dans tous les sens par de belles et larges communications :

et, comme des clôtures n'arrêtent pas la vue, elle peut embrasser un vaste espace.

Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur le bord du Nil, et couvert d'arbres l'île de Roudah, située en face, dont une grande partie est distribuée en jardins à l'européenne ; il a fait aussi planter avec soin tous les environs des diverses maisons qui forment son habitation. Il en résulte un double effet : du Caire la vue est étendue et agréable, et, du palais, on admire la beauté du paysage qui se compose au premier plan des jardins nouveaux ; au second, de la ville, dont on découvre tout le développement, et enfin de la citadelle qui domine le Caire et termine le tableau.

Au delà du palais d'Ibrahim-Pacha est Boulaq, situé sur le bord du fleuve. Ses maisons formaient autrefois un petit bourg, dépendant du Caire et lui servant de port. Il a pris tant de développement qu'il est devenu aujourd'hui une ville importante ; c'est la ville manufacturière. Tous les grands établissements d'industrie y sont réunis. Il y a aussi une école que l'on appelle *école polytechnique* ; mais son nom ne répond pas à l'enseignement qui y est donné.

De Boulaq jusqu'au vieux Caire la distance est d'une lieue, et cet espace est garni par une suite de belles maisons, et animé par une population considérable : le palais d'Ibrahim est placé à peu près au milieu.

Ces environs du Caire [illegible]. [illegible] face.

Il en est de même de [illegible] la ville [illegible] rue principale qui conduit à la [illegible] et la circulation est libre et [illegible] point de permettre aux voitures [illegible] parcourir. Les bazars renferment [illegible] duits du pays, de l'Europe, de [illegible] des milliers d'individus constamment [illegible] montés sur ces ânes [illegible] (leur nombre s'élève, dit-on, à [illegible]) donnent au Caire un mouvement [illegible] plus grandes places de commerce.

En venant de Boulaq, j'entrai au Caire par la place de l'Ezbekiéh. Sur ces emplacements je me rappelai le général Bonaparte passant la revue de ses glorieuses légions; je voyais la maison qui fut sa demeure, le quartier général de l'armée d'Égypte, le lieu où Kléber termina son illustre carrière.

En traversant la citadelle je vis le puits de Joseph, auquel un caprice seul a donné le nom de cet enfant des patriarches. Il est dans les habitudes et les mœurs des peuples d'attribuer aux grands hommes dont l'histoire a consacré les noms, les monuments remarquables qui frappent les regards ou que des ruines indiquent, quelle que soit la différence des époques où ils ont vécu avec celle où ces monuments ont été érigés. La citadelle du Caire,

et, comme des clôtures n'arrêtent pas la vue, elle peut embrasser un vaste espace.

Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur le bord du Nil, et couvert d'arbres l'île de Roudah, située en face, dont une grande partie est distribuée en jardins à l'européenne; il a fait aussi planter avec soin tous les environs des diverses maisons qui forment son habitation. Il en résulte un double effet : du Caire la vue est étendue et agréable, et, du palais, on admire la beauté du paysage qui se compose au premier plan des jardins nouveaux; au second, de la ville, dont on découvre tout le développement, et enfin de la citadelle qui domine le Caire et termine le tableau.

Au delà du palais d'Ibrahim-Pacha est Boulaq, situé sur le bord du fleuve. Ses maisons formaient autrefois un petit bourg, dépendant du Caire et lui servant de port. Il a pris tant de développement qu'il est devenu aujourd'hui une ville importante; c'est la ville manufacturière. Tous les grands établissements d'industrie y sont réunis. Il y a aussi une école que l'on appelle *école polytechnique*; mais son nom ne répond pas à l'enseignement qui y est donné.

De Boulaq jusqu'au vieux Caire la distance est d'une lieue, et cet espace est garni par une suite de belles maisons, et animé par une population considérable : le palais d'Ibrahim est placé à peu près au milieu.

Ces environs du Caire ont entièrement changé de face.

Il en est de même de l'intérieur de la ville. La rue principale qui conduit à la citatelle a été élargie, et la circulation est libre et facile à présent, au point de permettre aux voitures du pacha de la parcourir. Les bazars renferment de riches produits du pays, de l'Europe, de l'Arabie et de l'Inde : des milliers d'individus constamment en course, et montés sur ces ânes précieux dont le pays abonde (leur nombre s'élève, dit-on, à cinquante mille) donnent au Caire un mouvement qui rappelle nos plus grandes places de commerce.

En venant de Boulaq, j'entrai au Caire par la place de l'Ezbékiéh. Sur cet emplacement, je me rappelai le général Bonaparte passant la revue de ses glorieuses légions ; je voyais la maison qui fut sa demeure, le quartier général de l'armée d'Égypte, le lieu où Kléber termina son illustre carrière.

En traversant la cidatelle je revis le puits de Joseph, auquel un caprice seul a donné le nom de cet enfant des patriarches. Il est dans les habitudes et les mœurs des peuples d'attribuer aux grands hommes dont l'histoire a consacré les noms, les monuments remarquables qui frappent les regards ou que des ruines indiquent, quelle que soit la différence des époques où ils ont vécu avec celle où ces monuments ont été érigés. La citadelle du Caire,

et par conséquent le puits qui lui fournit de l'eau, fut l'œuvre d'un homme d'une grande puissance, dont le nom est venu à nous paré de l'éclat des sentiments généreux, d'un noble courage, et d'une civilisation déjà avancée. C'est par l'ordre de Saladin qu'elle fut bâtie, et sous la direction de Karokous, qui avait défendu Ptolémaïs contre Philippe-Auguste. Le grand Saladin, dont la mémoire est restée populaire chez les musulmans, portait le prénom de Jussuf (Joseph) : de là le nom donné au puits de la citadelle, et le vulgaire aura confondu cette origine avec la tradition du fils de Jacob.

En sortant de la citadelle par la porte de secours, on trouve un espace étendu, couvert de ruines, de décombres, de citernes à moitié ouvertes, et qui obligent à marcher avec précaution. Sur cet emplacement était bâtie l'ancienne ville de Fostat, qui fut l'ouvrage d'Amrou, lieutenant d'Omar, le conquérant de l'Égypte.

C'est une chose digne de remarque que le changement successif des lieux choisis, tour à tour, pour les différentes capitales de l'Égypte. Ce fut d'abord Thèbes. En remontant à la plus haute antiquité, à l'époque où le Delta n'était qu'un marais, on conçoit que la capitale de l'Égypte devait être placée dans la partie supérieure de la vallée, qui depuis un grand nombre de siècles était cultivée et contenait une nombreuse et puissante population.

Cette ville fut l'aînée des villes royales du monde.

Quand le Delta eut agrandi l'Égypte, Memphis s'éleva. C'était une position centrale qui satisfaisait aux besoins du pays.

La ville de Saïs, placée beaucoup plus bas, l'emporta momentanément sur Memphis; mais les droits de Memphis reprirent le dessus et finirent par triompher.

Alexandrie prit un développement prodigieux, une importance qui en fit la principale ville de l'Égypte. Cela s'explique par sa position et par l'étendue d'un commerce qui embrassait le monde connu, et dont elle devint le centre. Mais pourquoi les Arabes, à leur arrivée, déshéritèrent-ils tout à la fois Memphis et Alexandrie de leur ancienne prépondérance, fondée sur la succession des siècles et sur les circonstances naturelles qui les favorisaient; et pourquoi élevèrent-ils Fostat qui, étant loin de la mer, ne possédait aucun des avantages d'Alexandrie et se trouvait dans les mêmes conditions que Memphis, ville ancienne, immense et superbe? On dit qu'une colombe étant venue établir son nid sur la tente d'Amrou, cet événement lui parut un ordre du ciel, et qu'il bâtit, au lieu où il avait campé, une mosquée que l'on voit encore, et qui devint un objet de vénération pour les musulmans. Autour de la mosquée, une population nouvelle se rassembla et s'accrut; les habitants de Memphis s'y joignirent succes-

sivement ; Memphis disparut, et Fostat devint une ville riche, peuplée et puissante. Mais elle ne devait avoir qu'une existence de peu de durée : des guerres intestines, des révolutions survinrent ; les croisés et le sultan de Damas, Noureddin, tour à tour alliés et ennemis des califes fatimites, anéantirent le peu de puissance qui restait à ceux-ci ; et la complication des intérêts qui se froissaient sur ce point ayant amené une nouvelle crise, Fostat fut réduite en cendres par Chaver, ministre du calife, à l'approche d'Amaury, roi de Jérusalem, comme Moscou le fut de nos jours, dans une circonstance semblable.

C'est en 1167 qu'eut lieu cet incendie, qui dura cinquante jours. Les campagnes qui avoisinaient Fostat servirent d'asile momentané à la population, et la ville s'éleva d'elle-même. Elle acquit un grand développement sous le règne de Saladin qui, de simple général de Noureddin, était devenu sultan de l'Égypte.

On peut de la sorte reconnaître, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une génération de capitales et de cités.

Saladin s'occupa de la sûreté de la ville du Caire, qui en partie était son ouvrage : il la fit fortifier et embellir. Elle existe dans tout son éclat, et cet éclat a été encore nouvellement rehaussé par les soins du pacha. Mais elle aurait disparu, comme

celles qu'elles a remplacées, si la domination française s'était continuée, car la pensée du conquérant de l'Égypte était d'en déplacer la capitale et de la transporter à la pointe du Delta, où elle aurait possédé de fort grands avantages.

Aujourd'hui le vieux Caire ne compte plus qu'une faible population de trois à quatre mille âmes, établie sur le bord du fleuve, où se trouve le port du Caire, pour les expéditions du Midi. La mosquée d'Amrou est menacée de destruction, et de nombreux tombeaux sont répandus dans cette plaine tourmentée et couverte de ruines. C'est là que Méhémet-Ali a fait élever une mosquée, destinée à servir à la sépulture des membres de sa famille : plusieurs de ses enfants et de ses proches y ont déjà pris leurs places.

Je me rendis successivement chez tous les grands personnages qui étaient venus me visiter, et, dès le lendemain, je commençai les courses régulières qui devaient me faire connaître la ville nouvelle, que le mouvement imprimé par Méhémet-Ali a faite si différente de ce que je l'avais vue autrefois.

Le Caire, capitale de l'Égypte actuelle, est le centre de la puissance de Méhémet-Ali. Une agglomération d'au moins deux cent cinquante mille habitants exerce toujours une forte action sur le pays qui l'environne. On comprend le rôle qu'en Égypte,

dont la population entière ne s'élève guère au delà de deux millions d'âmes, joue cette ville, qui, avec Alexandrie, possède presque tous les capitaux et les avantages résultant de leur circulation. Le Caire est le centre des souvenirs, de l'opinion, de tous les éléments qui doivent faire de l'Égypte un État. Si les capitales disproportionnées avec les pays qui en dépendent influent quelquefois d'une manière fâcheuse sur leur tranquillité, ce sont elles cependant qui leur donnent la vie et développent les facultés intellectuelles des peuples : à mesure que la masse des hommes réunis est plus grande, et que les combinaisons de l'esprit sont plus variées, les idées et les intérêts se multiplient et se modifient, enfin plus les moyens de toute espèce augmentent, et cela dans une proportion bien plus rapide que celle de la suite naturelle des nombres. Otez à tel pays sa capitale, et il perdra dans le monde la place qu'il occupe.

Le Caire ne joue pas encore le rôle qui doit lui appartenir un jour, parce que les lumières ne sont ni assez répandues, ni assez vives ; mais le temps les accroîtra. Déjà cette ville et ses environs renferment les principaux établissements qui doivent éclairer les esprits, développer l'industrie, et créer les richesses.

Je vais rendre un compte détaillé de ce que j'ai vu sous ces différents rapports. Je traiterai d'abord

ce qui concerne l'armée et les établissements militaires : je parlerai ensuite de l'industrie, des écoles civiles, de l'administration du pacha et de la culture.

La première chose que j'eusse à visiter, c'était la citadelle : elle est située sur une hauteur qui domine le Caire. Nous l'avions occupée autrefois ; elle avait servi à maintenir la ville, et à la réduire après la grande révolte qui eut lieu en 1800. Méhémet-Ali l'a fait réparer avec soin. Elle a deux enceintes distinctes ; c'est dans l'espace qui les sépare que se trouvèrent pris et enveloppés les mameluks que Méhémet-Ali sacrifia à sa sûreté. On peut dire qu'entre eux et lui il y avait guerre à mort, et que, s'il ne se fût pas défait des mameluks, ceux-ci l'auraient fait périr. On me montra l'endroit où un de ces hommes fit franchir le parapet à son cheval. Il tomba avec lui de trente pieds de haut, et, laissant son cheval mort sur la place, s'échappa et conserva la vie.

Comme la citadelle est dominée par le mont

Moqattam, qui est la fin de la chaîne Arabique, le pacha a fait élever un fort pour en occuper le sommet. C'est un fort à la turque, mais fait avec soin et capable de résistance; imprenable pour ceux qui aujourd'hui pourraient l'attaquer, car, dans les combinaisons que l'on peut prévoir, on ne doit pas faire entrer celle d'un siége avec des moyens réguliers. C'est un carré de petite dimension, avec revêtement, au milieu duquel il y a une tour. Le carré et la tour sont armés de canons.

La citadelle renferme un assez grand nombre de maisons. Dans la partie haute est le palais du pacha et les bureaux de l'administration, des casernes, et une mosquée que le pacha fait élever. On a retrouvé dans la chaîne Arabique les belles carrières d'albâtre oriental : Méhémet-Ali les fait exploiter. Cet albâtre, très-dur, prend un superbe poli. L'intention du pacha est d'en faire revêtir l'intérieur de la mosquée, et de la faire orner de colonnes de cette matière précieuse. Cet édifice, qui sera assez grand et d'une bonne architecture, aura beaucoup de magnificence.

Dans l'intervalle existant entre les deux enceintes de la citadelle sont placés plusieurs établissements importants : un arsenal de construction très-bien entendu, et dirigé dans un bon système; une fonderie qui pourvoit à tous les besoins de l'artillerie, et fournit à la marine tous les objets en cuivre qui lui sont nécessaires.

Un laminoir, pour les feuilles de cuivre employées dans la marine, est établi à côté de l'arsenal dans un autre local : il est parfaitement réglé et mis en mouvement par une machine à vapeur à haute pression, de la force de vingt chevaux. Plus loin sont les ateliers et des magasins pour l'armée : on y fabrique des selles, des brides, des harnais, des gibernes, de la buffleterie, des sacs de soldats, etc., etc.

Ce qui ne peut assez être louangé, c'est une manufacture d'armes portatives d'où sortent les produits les plus parfaits. Il y en a trois en Égypte. J'ai visité avec le plus grand soin celle de la citadelle; les armes qu'on y fabrique ont toute la perfection de celles provenant de nos manufactures. C'est le modèle français. On prend les mêmes précautions que chez nous pour assurer la qualité des armes : on a adopté la même division du travail, le même contrôle est établi. Tout est fait à la pièce et à l'entreprise, et d'après un tarif : enfin cette manufacture est aussi belle, aussi bonne, et aussi économiquement conduite, que les meilleures que nous ayons en France.

C'est le général d'artillerie Eteim-Bey qui est à la tête de tous ces établissements et qui les a fondés : il est Turc de nation, et né en Europe, et depuis plusieurs années au service du pacha. Par la seule force de sa volonté, il a appris, sans avoir de maître, le français qu'il parle correctement, les mathématiques qu'il connaît à merveille, et la science de

l'artilleur, où il se place, à mes yeux, de pair avec les meilleurs officiers d'artillerie et les directeurs de matériel les plus habiles. C'est une des plus fortes têtes administratives que j'aie jamais rencontrées. Il y a eu du talent à Méhémet-Ali à deviner le mérite d'un pareil collaborateur, et du bonheur à l'avoir rencontré.

Une autre manufacture d'armes est établie dans la ville, à peu de distance de la citadelle. Elle est conduite de même, également sous les ordres d'Eteim-Bey, et sous la direction immédiate d'un officier italien.

La troisième est hors du Caire. Ces trois fabriques produisent annuellement trente-six mille fusils, et les pistolets et les armes blanches dans la proportion des besoins.

Sur le revers du mont Moqattam sont placées, dans des cavernes, les poudrières et les salles d'artifice. Les dispositions de sûreté, très-louables, semblent devoir mettre à l'abri des accidents graves dont ces établissements menacent partout et souvent les citoyens.

C'est à Tourla, à deux lieues du vieux Caire, qu'est située l'école d'artillerie, spécialement destinée à pourvoir aux besoins de ce service, mais qui en outre fournit les sujets dont tous les autres services militaires ont besoin.

On a de plus établi, dans un baraquement fixe,

un régiment d'artillerie à pied et un régiment d'artillerie à cheval, avec un polygone, qui sert pour les troupes et pour les élèves.

Le régiment d'artillerie à cheval, qui a six compagnies, a manœuvré devant moi avec vélocité et beaucoup d'ordre et de précision. Les hommes sont beaux, instruits et d'une belle tournure militaire; les attelages excellents, quoique les chevaux soient de petite taille, mais tels que le pays le comporte. Les canonniers sont bien montés, leur tir est vif et juste : c'est une artillerie de guerre excellente et comparable à celles des armées de l'Europe. Le colonel de ce corps est un homme très-capable et plein de zèle.

Le régiment d'artillerie à pied se compose de dix-huit compagnies; il fit l'école, et le feu des pièces de canon fut parfaitement dirigé, celui des mortiers moins bien.

En voyant cette artillerie, on ne peut qu'admirer la puissance qui a transformé des fellahs en aussi bons soldats.

Je visitai avec la plus grande attention l'école des élèves : elle se compose de trois cent quatre-vingt-onze jeunes gens, qui sont entretenus aux frais de Méhémet-Ali : il y en a de tout âge, à commencer de celui de dix ans. On y enseigne les langues arabe, turque, française, italienne, anglaise; l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la mécanique, le dessin,

la fortification, et tout ce qui, dans les hautes sciences, est applicable à l'artillerie et à la navigation. Cent de ces jeunes gens sont destinés au service de la marine. Un brick de guerre est mouillé en face de l'école, et, chaque jour, ils s'exercent sur ce bâtiment, dont ils composent l'équipage. Ils exécutèrent sous mes yeux divers mouvements à la voile avec précision et promptitude. En général, les élèves, tous Arabes, sont ardents dans leurs études, remplis d'intelligence et du désir d'apprendre. Il y a trente-huit professeurs et répétiteurs ; trois Européens seulement comptent parmi eux ; les autres sont Arabes, et, pour la plupart, ils ont été élevés et instruits dans l'école. Les jeunes gens sont parfaitement tenus, et ont un maintien assez distingué ; ils sont bien logés, convenablement nourris, et paraissent devoir répondre aux espérances du pacha.

L'instruction actuelle n'est pas très-forte ; mais la direction est bonne, l'impulsion donnée, l'esprit excellent, l'émulation très-grande. Il est impossible qu'avec ces éléments les améliorations ne se succèdent pas chaque année.

Il y a aussi à Damiette une école très-nombreuse pour l'infanterie : l'instruction y est moins étendue. Je n'y ai point été ; mais je suis autorisé à croire que l'esprit y est le même.

Une autre, destinée à fournir des officiers à la cavalerie, est placée à Ghizéh ; je la vis plus tard :

elle a déjà atteint la perfection et doit avoir la plus grande influence sur l'avenir de l'armée égyptienne. Cette école se compose de trois cent soixante jeunes gens, qui forment trois escadrons. C'est le lieutenant-colonel Varin, ancien aide de camp du maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui l'a créée et la dirige. Le succès qu'il a obtenu lui fait le plus grand honneur.

En voyant cette troupe en bataille, et exécuter des manœuvres, j'ai cru avoir devant moi un de nos plus jolis régiments de chasseurs. Il restait à désirer, pour compléter le succès de cette école, quelque instruction de salle, de langue, de dessin, etc. Mais, quant à ce qui concerne le service de la cavalerie, elle n'a, dès ce moment, plus rien, absolument rien à acquérir : l'équitation est très-bonne, les manœuvres sont rapides et précises, la tenue la meilleure possible, et l'esprit tel qu'on peut le désirer; ce sont des soldats dans toute la force du terme. Les trompettes sont excellents.

Lorsque les écoles auront donné deux à trois mille sujets pour occuper les emplois d'officiers dans les régiments, ce qui arrivera d'ici à très-peu d'années, l'armée égyptienne sera parfaitement constituée.

J'ai dit que c'était M. Selves (Soliman-Pacha) qui avait présidé à la formation de l'armée égyptienne. Voici comment il y préluda et quels furent les commencements de cette armée.

Selves comprit tout d'abord que son début aurait une grande influence sur le succès de son œuvre, et, avant de l'entreprendre, il réfléchit profondément à la manière dont il devait agir.

Il consacra, à faire le noyau de l'armée que l'on voulait créer, un petit corps de trois à quatre cents mameluks, que Méhémet-Ali tenait auprès de lui. Il y trouvait plusieurs avantages. D'abord c'étaient des jeunes gens alertes et intelligents : les mameluks ont de tout temps été craints et respectés des Égyptiens ; ils exerçaient un pouvoir d'opinion qui tenait à leur origine, et cette puissance, augmentée du talent et de la capacité, devait être irrésistible.

Il fallait seulement convaincre, instruire et discipliner ces mameluks. Là se trouvait la principale difficulté.

On envoya ce corps à Syène, aux confins méridionaux de la haute Égypte, et on l'isola complétement pour qu'il fût à l'abri des intrigues qui pouvaient l'égarer et l'éloigner des vues du pacha. Selves s'occupa de conquérir l'amitié personnelle de ces jeunes mameluks, et y parvint bientôt. Il était leste et adroit lui-même, montait bien à cheval; il se mêla à leurs récréations, et on sait qu'il est dans les mœurs des mameluks de passer leur vie au milieu des jeux militaires. Selves y devint bientôt le plus habile; il leur inspira le désir de connaître les exercices européens, et il s'établit promptement une émulation salutaire. Chacun mit de l'amour-propre à ne pas rester en arrière de ses camarades. Toute cette instruction fut donnée et reçue en jouant. Lorsqu'elle dépassa le maniement d'armes, il y eut moins d'amateurs, et l'obligation du silence et de l'immobilité leur déplut; alors souvent des murmures éclatèrent, quelquefois un mécontentement prononcé menaça d'une révolte, et même un jour une tentative fut faite contre la vie de Selves. Mais, d'un côté, en bravant leurs coups, il prouva qu'il ne craignait pas la mort, et de l'autre montra de la générosité, en ne faisant pas rechercher les coupables. Par cette conduite, il acheva de s'attirer leur affection.

L'instruction devint complète et les mameluks formèrent un bataillon modèle, qui fournit alors les cadres des troupes nouvelles. Des paysans y furent placés et instruits, et l'armée égyptienne fut organisée.

Pendant beaucoup d'années, les emplois d'officiers furent donnés à des Turcs ou à des mameluks, le pacha ne voulant pas se mettre entre les mains de la population arabe, et dépendre entièrement d'elle. Mais à mesure que son autorité s'affermit, qu'il put davantage compter sur le dévouement de son armée, il admit les Arabes à occuper les emplois d'officiers subalternes. Ces sous-officiers montrèrent une grande intelligence, beaucoup d'activité, et les officiers qui furent pris parmi eux devinrent bientôt les meilleurs et préférables aux Turcs. Aujourd'hui, ils n'ont plus de barrières qui les arrêtent dans leur avancement, et ils peuvent occuper des emplois supérieurs.

Il y a eu dans cette marche autant de sagesse que d'habileté, d'adresse et de prudence.

Soliman-Pacha a un projet que j'approuve fort, et qui sera la garantie des bons effets des écoles. Il compte engager Méhémet-Ali à former deux ou trois régiments d'instruction, un de cavalerie, et un ou deux d'infanterie : ces corps n'auront que des officiers sortant des écoles, et on leur donnera les chefs les plus capables. Pendant deux ans, ces officiers

complèteront plus en grand leur instruction ; en s'habituant à un service effectif, ils s'affermiront dans leurs principes, et ne seront point exposés aux influences fâcheuses que pourraient exercer sur eux des officiers moins bons et plus anciens, s'ils se trouvaient, en sortant de l'école, en minorité dans les corps. De là ils passeront dans l'armée proprement dite, placés de manière à être toujours en majorité; on ne leur associera que ce qui existe de meilleur aujourd'hui. Avec cette sage précaution, on ne peut pas douter que l'on n'obtienne les résultats les plus satisfaisants.

Une très-belle brigade d'infanterie, composée des neuvième et vingtième régiments, se mettait en route pour Suez, où elle devait s'embarquer pour aller renforcer l'armée de l'Hedjaz : j'en passai la revue. Elle manœuvra pendant trois heures devant moi, dans la plaine de Lakoubéh, non loin des tombeaux des califes, et près de celui de Malek-Adhel, frère de Saladin. J'eus lieu d'être extrêmement content. Quoique cette brigade fût composée de fort jeunes soldats, attendu que les cadres de ces régiments étaient revenus de l'armée pour recevoir des recrues, on pouvait remarquer que, dans cette formation, l'action du chef suprême se faisait sentir; car il y avait à la fois bonne tenue, discipline et instruction. C'est ce que j'avais encore vu de mieux dans l'armée égyptienne.

Le général commandant et les officiers supérieurs me parurent instruits et capables. Je vis aussi le sixième régiment de cavalerie : les hommes qui étaient dans le rang n'avaient, pour la plupart, pas plus de dix mois de service, et cependant, à quelques légères imperfections près, ils me parurent ne mériter que des éloges.

J'admire le parti qu'on peut tirer de cette population arabe, dont l'intelligence et l'amour-propre sont les traits caractéristiques. Ces dispositions qui, habilement mises en œuvre, ont produit de si heureux résultats militaires, se font remarquer avec le même avantage dans les arts de la paix. C'est de l'industrie, proprement dite, que je vais maintenant parler.

Boulaq est le quartier qui lui est consacré : ce bourg en est devenu comme la capitale. Sa situation isolée sur le bord du fleuve, au lieu d'embarquement et de débarquement, est très-favorable ; aussi presque toutes les fabriques y sont-elles réunies. Je m'y rendis pour les visiter, et je passai beaucoup de temps à les examiner en détail. Plusieurs sont établies sur une vaste échelle, et seraient remarquées en France et en Angleterre.

La première que je vis est une fabrique de drap,

montée simplement, mais d'une grande utilité. Elle fournit tout le drap nécessaire à l'habillement de l'armée et verse dans le commerce le surplus de ses produits, qui sont considérables. Les avantages qu'on en retire sont immenses, car les prix de confection ne s'élèvent qu'à la moitié de celui de vente. Quand Méhémet-Ali n'achètera plus ses laines à l'étranger, et les tirera des troupeaux qu'il peut entretenir en Syrie, tout sera bénéfice.

Je visitai ensuite une fabrique de coton qui se divise en deux : dans l'une, on file le coton ; dans l'autre, on fabrique la toile. Cette fabrique peut servir de modèle, c'est un monument élevé à la gloire de l'industrie. Elle est établie avec le plus grand luxe et garnie des plus beaux métiers, que fait marcher une belle machine à vapeur de la force de vingt chevaux ; mais elle n'était point en activité, faute de combustible, lorsque je m'y rendis.

Dans le même local, et mise en jeu par le même moteur, est une machine à faire les cardes. C'est une invention admirable : chacun de ses mouvements produit douze effets différents, et il s'exécute dans la durée d'une seconde : successivement il coupe le fil d'acier, l'introduit dans le trou qui vient d'être fait, le tire, le coupe, et lui donne l'inclination nécessaire. La matière n'est jamais parvenue à acquérir à ce point l'apparence de l'intelligence ; cette machine semble raisonner ce qu'elle fait.

Cette fabrique ne sera sans doute pas celle qui donnera les plus grands bénéfices, à cause des sommes qu'elle a coûté; mais elle fera naître dans l'esprit des Arabes des idées d'ordre et de perfection dont il est bon de les frapper, en en mettant l'image sous leurs yeux.

A peu de distance est une autre usine, également d'une grande beauté : c'est une fonderie. On ne peut voir rien de mieux en ce genre. Elle est composée d'un vaste bâtiment qui renferme huit fourneaux à réverbère, dont chacun peut contenir dix mille livres de métal. Il y a moyen de combiner leur travail et de réunir leurs produits : ainsi il n'y a aucune pièce de fonte que l'on ne puisse exécuter. Il y a aussi deux fourneaux de cupole de grandes dimensions. La machine à souffler est de nouvelle invention et donne des résultats excellents, à ce que m'a dit l'ingénieur. C'est une espèce de tarare en fer, dont le volant fait deux mille tours par minute : il donne de l'air en abondance, sans pression, et le vent produit est régulier; ses effets sont égaux à ceux de deux pistons, et la force qui le fait mouvoir ne dépasse pas celle d'un demi-cheval.

Cette usine est complète et peut fournir toute la fonte dont on a besoin en Égypte. Elle a été créée, ainsi que la filature et la fabrique de coton dont j'ai parlé, par un Anglais, M. Galloway.

La chose importante pour que ces établissements

travaillent avec succès, c'est qu'ils soient abondamment pourvus de bons charbons de terre, à un prix convenable. Les mines de houille qui ont été découvertes au pied du Liban donneront avec le temps cette richesse; mais en attendant le pacha pourrait tirer sans frais ses charbons d'Angleterre, en employant à leur transport une partie de son escadre qui, à moitié désarmée, naviguerait constamment dans cet objet : cette navigation, plus étendue que celle de la Méditerranée, servirait en outre à exercer ses matelots et à développer les talents de ses officiers.

Il y a cependant contre l'emploi de la machine à vapeur, en Égypte, une objection, dont le temps seul pourra faire apprécier la justesse : c'est que l'atmosphère est souvent chargée d'un sable d'une finesse extrême qui s'introduit partout; des hommes de l'art, habiles et juges compétents, croient qu'il doit en résulter des effets fâcheux. Cette opinion est celle de Cerisi-Bey, et ses lumières lui donnent un grand poids.

J'allai, en dernier lieu, visiter la manufacture de poudre, située dans l'île de Roudah : elle est conduite, depuis vingt ans, par un Français, et d'après les meilleurs procédés. Il en sort de très-bonne poudre, et en telle quantité qu'on peut le désirer.

Je trouvai au Caire un homme que je connaissais depuis longtemps, M. Haim, chimiste français, an-

ciennement employé sous mes ordres à l'armée de Portugal. Il a formé, pour la fabrication des produits chimiques nécessaires aux manufactures, et principalement de l'acide sulfurique, des établissements qui prospèrent. Il a aussi des salpêtrières dans lesquelles l'évaporation se fait en plein air, par l'action du soleil. Elles donnent, à très-bas prix, une quantité de nitrate de potasse fort supérieure aux besoins.

M. Haim est associé de Méhémet-Ali. Ses opinions politiques sont prononcées, et il passe pour républicain. On raconte que sa réputation étant venue aux oreilles du pacha, celui-ci lui demanda de lui expliquer ce que c'était qu'une république. M. Haim lui en donna la définition en deux mots : « Si l'Égypte « était une république, lui dit-il, vous seriez le « peuple, et le peuple serait le pacha. » Méhémet lui répondit qu'il ne se trouvait aucun goût, aucune sympathie pour une république.

Si les récits que j'ai faits jusqu'ici ont éveillé quelque intérêt, cet intérêt doit s'accroître maintenant que je vais parler de l'établissement d'Abou-Zabel, qui est digne des plus grands éloges et de la plus sincère admiration. Cette création, entièrement nouvelle, est consacrée à l'enseignement des sciences naturelles, ainsi qu'à celui de la médecine et de la chirurgie. M. le docteur Clot, officier de santé français, que le pacha a élevé à la dignité de bey, et qui est connu sous le nom de Clot-Bey, en est le fondateur. Médecin éclairé et profond, chirurgien habile, homme d'un esprit supérieur, il est venu s'établir en Égypte, il y a une dizaine d'années, et consacre sa vie à diriger les établissements scientifiques qui doivent régénérer le pays, en développant les facultés intellectuelles des Égyptiens. Il est livré tout entier à sa noble tâche, et sera le bienfaiteur

de l'Égypte. On va juger des résultats déjà obtenus.

Abou-Zabel est situé à six lieues du Caire. Un hôpital, destiné à recevoir les malades du camp de Kauka, où l'armée égyptienne était stationnée pour son instruction, y fut établi. Le docteur Clot conçut la pensée d'y réunir des écoles de différentes sortes, et d'en faire le lieu spécial de l'enseignement. Le pacha approuva son projet, qui bientôt reçut une entière exécution.

Le bâtiment, au milieu duquel il y a un jardin, est très-étendu et forme un carré : ses côtés ont environ chacun cent toises de longueur ; leur épaisseur est telle qu'il y a partout deux lignes de salles grandes et vastes, séparées par un corridor spacieux.

Deux des côtés du carré sont consacrés à recevoir les malades ; c'est l'hôpital proprement dit : les deux autres contiennent les salles d'instruction et le logement des élèves et des professeurs. Toutes les salles sont parfaitement aérées par des croisées latérales. Les corridors reçoivent du jour et de l'air par des ouvertures pratiquées dans la terrasse qui couvre le bâtiment. Un jardin botanique, fort complet, occupe l'espace intérieur, et un beau jardin potager environne le bâtiment extérieurement ; il occupe l'intervalle existant entre le bâtiment et le mur de clôture, qui l'enveloppe et l'isole de la campagne et du village.

Le jardin botanique est divisé en deux parties : chacune renferme les mêmes sujets, de manière que l'on peut dire qu'il est double. La différence est dans le classement des plantes : de l'un des côtés il est fait d'après le système de Linnée, de l'autre d'après celui de Jussieu.

Au milieu du jardin est un autre bâtiment carré qui renferme les cuisines, l'amphithéâtre d'anatomie, le laboratoire de chimie, et la salle de physique.

L'ensemble de l'instruction comprend la médecine, la chirurgie, la physique, la chimie, la botanique, la philologie, et la langue française. De très-bons professeurs occupent les différentes chaires, et tout est conduit et dirigé par le docteur Clot.

Il existait une difficulté fort grande pour l'enseignement : les professeurs, qui sont des Européens, ne savent pas l'arabe, et les écoliers ne savent pas le français. Il fallait donc des interprètes, et, de plus, qu'ils connussent l'exacte valeur des expressions qu'ils seraient chargés de traduire. On a choisi des jeunes Arabes, parlant la langue française, auxquels on a fait suivre des cours de toutes les sciences dont ils devaient devenir les interprètes ; ils en ont appris suffisamment pour bien saisir la signification des termes qu'elles emploient. Ils seraient incapables de professer, mais ils en savent assez pour comprendre parfaitement le professeur ; ce sont eux qui trans-

mettent en arabe, aux élèves, l'enseignement qui est fait en français.

J'ai assisté à tous les cours, et j'ai pu juger par moi-même de la clarté qui règne dans les leçons des professeurs ainsi que de la bonté de leur méthode. Comme la transmission était rapide et sans hésitation, j'ai dû croire qu'ils étaient bien compris. Les questions que j'ai faites m'ont prouvé aussi, tout à la fois, la capacité des traducteurs et les connaissances des élèves.

Clot-Bey s'est occupé d'une branche particulière de la médecine, bien importante et d'un grand intérêt pour la population. Jusqu'à présent, les accouchements ont été abandonnés à la nature : nul secours humain ne lui est venu en aide. La dépendance dans laquelle sont les femmes, et leur position dans l'état social, ont empêché qu'il ne se formât des accoucheuses. Le docteur Clot a voulu suppléer à cette lacune : il a fait acheter des esclaves noires abyssiniennes, et il s'est chargé de les instruire lui-même. Une sage-femme française est venue l'aider dans cet enseignement. Il est à peine croyable quelle est l'intelligence qui s'est développée chez ces esclaves, et avec quelle facilité elles ont appris ce qu'on leur enseignait. Elles possèdent non-seulement les connaissances que suppose l'état d'accoucheuse, mais elles ont des idées générales sur l'anatomie, connaissent ce qui a rapport à la circulation

du sang, etc., etc. Elles ont subi devant moi un examen fait par un médecin, qui n'eût pas mieux demandé que de les trouver ignorantes, et elles s'en sont tirées à merveille. Elles deviendront capables de traiter les diverses maladies et d'exercer la médecine dans les harems. Elles sont, dit-on, plus instruites que toutes les sages-femmes de la Maternité à Paris, et, en deux ans, elles ont acquis non-seulement leur instruction médicale, mais encore la connaissance de l'arabe littéral, qu'elles écrivent avec correction et élégance.

Ces femmes ont une émulation prodigieuse. Sur les dix, quatre sont mortes par excès de travail; il en reste six, et douze autres viennent de leur être adjointes. Les anciennes instruisent les nouvelles, et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu à en former un nombre qui corresponde aux besoins de l'Égypte. Deux jeunes eunuques du pacha gardent ces femmes et participent à leurs leçons.

C'est un immense bienfait que d'avoir trouvé le moyen de concilier ce que commande l'intérêt de l'humanité avec les mœurs de l'Orient et les usages de l'islamisme.

Clot-Bey s'immortalisera par l'établissement d'Abou-Zabel, dont les succès ne peuvent que s'accroître. Il y a eu du génie à concevoir un aussi beau système, et il a fallu une grande force de volonté et beaucoup de persévérance pour l'amener ainsi à

bien. M. Clot a trente-six ans : il a devant lui une immense carrière, et il comptera, plus que tout autre, au nombre des régénérateurs de l'Égypte.

Plus de quatre cents jeunes gens reçoivent une instruction gratuite, et sont entretenus aux frais du pacha, à Abou-Zabel; déjà il en est sorti des officiers de santé pour tous les corps de l'armée et pour l'escadre. Chaque année, l'instruction devient plus forte, et les nouveaux élèves seront plus instruits que leurs devanciers. Une fois les services publics assurés, les médecins et chirurgiens dont on pourra disposer encore seront répartis dans les différentes provinces pour donner leurs soins à la population.

J'eus l'occasion, à Abou-Zabel, de remarquer et de constater un fait qui m'était inconnu ; c'est que les eunuques de race noire, quoique opérés en bas âge, ont la voix ordinaire aux hommes; il paraît que, chez eux, cet organe se développe à l'âge de puberté, malgré l'opération qu'ils ont subie, tandis que, chez les blancs, il reste pendant toute la vie dans l'état où il se trouvait dans l'enfance.

A côté de l'établissement d'Abou-Zabel est l'école vétérinaire, dirigée par M. Hammon, homme d'un talent distingué, qui sort de l'école d'Alfort. L'instruction embrasse un cours complet d'hippiatrique, d'anatomie, de ferrement, etc., etc. On y enseigne aussi la langue française. Cette école doit former des élèves distingués ; mais elle va changer de place

et être transférée auprès du haras de Choubra (1). Rien ne manquera plus aux études des élèves, qui vivront au milieu des animaux qu'ils sont appelés à connaître et à soigner ; et l'Égypte, avec le temps, sera pourvue de vétérinaires capables, qui lui sont si nécessaires, et dont elle n'a pas un seul à présent.

Pour terminer ce qui a rapport à l'enseignement en Égypte, j'ajouterai qu'il y a des écoles primaires gratuites dans toutes les villes et les arrondissements, et que, hors du Caire, entre le vieux Caire et Boulaq, il y a une grande et belle école, nommée Kar-

(1) Le haras de Choubra, que Méhémet-Ali fait établir à peu de distance du Caire, près de sa maison de campagne du même nom, et des bois qui l'environnent, sera, ainsi que l'école, sous la direction de M. Hammon. On assurait, en 1834, que dans deux ans il serait complétement organisé. La distribution des bâtiments et leur division sont faites de manière à assurer le meilleur service. Dans un vaste enclos, on élèvera des monticules pour donner de l'agilité et de l'adresse aux poulains. Cinq cents juments poulinières seront placées dans cet établissement. D'autres semblables seront sans doute encore formés ; alors, une précieuse richesse, qui a disparu, se retrouvera, et les beaux chevaux qui, autrefois, couvraient en grand nombre le sol de l'Égypte, renaîtront. Aujourd'hui, sous ce rapport, tout est à créer.

Déjà Méhémet-Ali a réuni des poulains à Choubra, dans un bâtiment provisoire ; mais conduit avec la routine ancienne, cet établissement peut être à présent l'objet d'une critique fondée ; il en sera autrement quand M. Hammon en aura la direction absolue, et que tout se passera sous ses yeux. Il est extraordinaire que l'on n'ait pas supprimé l'usage pernicieux d'attacher par les pieds les jeunes chevaux à des piquets ; il n'y a pas un seul cheval qui, élevé ainsi, n'en éprouve les effets les plus fâcheux, par la manière dont il est placé sur ses jambes.

el-Ain, où douze cents enfants, de six à dix ans, entretenus aux frais du pacha, apprennent à lire et à écrire l'arabe et le turc, pour être envoyés ensuite à l'une des écoles spéciales, soit militaires, soit civiles, affectées aux différents services publics.

En me rendant à Abou-Zabel, j'avais traversé la plaine de Kauka, où je campais en 1798 ; c'est dans ma tente que le général Bonaparte apprit le funeste événement de la destruction de notre escadre à Aboukir, et nous tint le discours que j'ai rapporté.

Ibrahim-Pacha a beaucoup embelli cette plaine en y faisant amener les eaux pour les irrigations ; il a mis en culture une grande surface de terrain autrefois stérile, et il a fait planter une grande quantité de ceps de vigne, du plant de Bordeaux, dont on espère tirer un grand parti.

Mon séjour à Abou-Zabel fut égayé par tous les plaisirs que peut offrir l'Égypte. Une réunion d'almées, venues du Caire, toutes d'une grande beauté, et couvertes de bijoux très-riches, anima notre soirée ; leurs danses sont le type de toutes les danses de l'Orient, de même que les danses populaires de la

Sicile et du royaume de Naples. Elles ont été si souvent décrites qu'il paraîtrait peut-être superflu de les peindre encore ; cependant j'en dirai deux mots.

Les danses, qu'accompagne une musique monotone, commencent d'abord par un mélange de mouvements gracieux et voluptueux, mais qui arrivent promptement aux écarts les plus étranges. La plus remarquable est connue sous le nom de l'*Abeille*. Deux danseuses sont supposées piquées par une abeille cachée dans leurs vêtements ; elles s'écrient et répètent constamment : « Nach yao ! nach yao ! » (Ah ! l'abeille ! ah ! l'abeille !) ; et, pour la trouver, elles se dépouillent, toujours en dansant, de leurs habits, même de leur chemise, conservant toutefois un manteau de soie noire qui, alternativement, s'ouvre et se ferme, et vole aux yeux des spectateurs. Elles se rhabillent de même, toujours en cadence. On comprend que la vue d'une semblable danse finit par allumer les sens de ceux qui en sont les témoins.

La musique ne se compose que d'une seule phrase de quatre ou cinq notes, sans cesse répétées : c'est l'accompagnement obligé de ce spectacle, qui fait les délices des harems et les plus grands divertissements des gens riches. Au surplus, on sait qu'en général les Orientaux ont l'imagination licencieuse, et les Égyptiens particulièrement.

Il paraît qu'il en a toujours été ainsi : d'anciennes sculptures et d'anciens dessins en apportent la

preuve. Aujourd'hui, le Caire est, de toutes les villes d'Orient, celle où les anciennes mœurs se sont conservées les plus intactes, et si le Phallus n'est plus l'objet d'un culte véritable, il est cependant souvent exposé au public comme un signe de joie. On en voit souvent, dans les danses, des imitations grossières ; mais, quelquefois, c'est avec profusion que les rues en sont couvertes, et l'on assure que, lors des réjouissances qui eurent lieu au Caire à l'occasion de la prise de Saint-Jean-d'Acre, réjouissances qui furent très-vives et très-populaires, un grand nombre de ces anciennes divinités étaient suspendues à des cordes qui traversaient les rues, et mises continuellement en mouvement pour l'amusement du peuple et à la grande satisfaction des passants.

Abou-Zabel est aux confins de la terre de Gessen, qu'habitèrent les enfants de Jacob, et où sa race se multiplia. C'est près de là que les Israélites bâtirent pour Pharaon les villes de Pithom et Ramessès. Une élévation voisine d'Abou-Zabel, que l'on appelle la montagne des Juifs, et qui est formée de décombres, marque sans doute le lieu où la seconde de ces deux villes existait; la première, plus au nord, connue aussi sous le nom de Héroopolis, était située sur le bord de la mer, et donnait son nom au fond du golfe, qui s'étendait jusque-là.

C'est de cette terre que les Israélites, conduits par Moïse, partirent pour échapper à leurs oppres-

seurs. Peu après l'avoir quittée, se voyant poursuivis par Pharaon, ils s'enfoncèrent dans le désert, dont ils ne sortirent que par une suite d'événements qui prirent à leurs yeux l'apparence d'une protection toute divine.

Le caractère de grandeur que le pacha a su donner aux établissements publics se retrouve dans ceux qui lui sont personnels. Son palais principal est placé dans la citadelle du Caire : il est très-vaste, et le divan est contigu au harem. L'habitation est au premier étage ; un escalier très-large, mais extrêmement roide, y conduit. Ce palais est distribué comme celui d'Alexandrie, mais beaucoup plus grand.

L'habitation de Choubra, située à une lieue de la ville, n'a point beaucoup d'étendue, et n'est pas fort belle, mais les jardins sont magnifiques. J'allai y passer une journée, et visiter les environs ; ils sont couverts d'immenses plantations qui, dans peu d'années, formeront de véritables bois. Une superbe allée conduit du Caire à Choubra. Ces jardins ne rappellent point les nôtres : de nombreux berceaux de jasmins, des fleurs en abondance, de belles treilles,

des bassins, des jets d'eau, des kiosques de toutes les dimensions, voilà ce qui les remplit.

Je remarquai un arbuste (*Hibiscus mutabilis*) qui produit une très-belle fleur, dont la couleur varie pendant son existence d'un jour : le matin, elle est d'un blanc éclatant ; à midi d'un rouge vif, et le soir d'un rouge foncé ; le lendemain, elle a vécu. Si cette fleur n'est pas l'image de la vie, elle l'est au moins de la jeunesse.

Le grand kiosque mérite une description particulière : il est bâti à l'extrémité du jardin, du côté opposé au palais, et se compose d'un vaste bâtiment carré, ouvert à l'intérieur et soutenu par des colonnes de marbre blanc ou d'albâtre oriental ; des divans et des meubles de toute espèce sont placés dans cette galerie ouverte. Au milieu de l'espace qu'elle entoure est un grand bassin, séparé du bâtiment par un quai en marbre blanc, de trente pieds de largeur ; un groupe de crocodiles jette constamment de l'eau qui, ainsi, se renouvelle toujours. Un appareil au gaz éclaire tout ce bel ensemble.

C'est là que le pacha vient quelquefois, au milieu de son harem, se délasser des fatigues des affaires, et respirer pendant de belles soirées. Il a beaucoup de femmes, et sa compagnie est nombreuse : on dit que plusieurs d'entre elles sont instruites à manier les rames, et qu'elles promènent sur le bassin leur maître, mollement étendu dans un bateau élégam-

ment orné, tandis que d'autres font retentir l'air de musique et de chants. Ne croit-on pas entendre un récit des *Mille et une Nuits !*

Le grand harem du pacha est au Caire ; on assure qu'il renferme trois cents femmes, et que jamais pareil établissement ne fut mieux réglé. Tout y est maintenu dans l'ordre le plus parfait, et jamais aucun événement extraordinaire, jamais aucun scandale ne sont venus alimenter la malignité publique. Le premier talent de Méhémet-Ali est celui d'organiser et de se faire obéir, et là aussi il l'a développé.

Il a établi, dans son harem, diverses charges qui sont remplies par des femmes, et analogues à celles que les hommes exercent à l'extérieur et dans son divan : il a sa trésorière, ses secrétaires et des femmes appelées à un service de surveillance près de sa personne ; enfin, son harem présente, à ce que l'on rapporte, un ensemble qui n'a jamais existé dans aucun autre.

Méhémet-Ali, occupé de choses importantes, et conduisant tout par lui-même, mène la vie la plus active et la plus laborieuse. Il est matinal, travaille beaucoup, est toujours au courant des plus petites choses qui concernent ses intérêts. Cette vie n'est guère d'accord avec celle que supposent les établissements dont je viens de parler; mais il a sacrifié à l'usage et aux mœurs turques qui se trouvent quelquefois en lui, et présentent un contraste remarquable; car, pour la presqu'universalité des Turcs, les actions qui remplissent la vie se réduisent à des jouissances matérielles et aux prières; mais ceux-là n'ont presque aucune affaire à régler, ou bien ils les négligent, tandis que Méhémet-Ali en est surchargé et ne cesse pas un moment de s'en occuper.

Je placerai ici un résumé sur son gouvernement et sur les principaux agents qu'il emploie.

On devine facilement que dans la personne du pacha se trouvent réunis tous les pouvoirs ; rien ne s'exécute que sur ses décisions, il entre dans la connaissance de chaque chose et ordonne ce qui doit être fait. On ne peut assez s'étonner qu'il suffise à tout ; il est certain cependant que non-seulement il donne l'impulsion, mais qu'encore il entre souvent dans les plus minutieux détails pour assurer l'exécution de ses ordres, parce que, jusqu'à présent, à l'exception des Européens et d'un petit nombre de nationaux, il a de faibles collaborateurs et des agents peu capables.

Pour être instruit sans retard de ce qui arrive loin de lui, Méhémet-Ali a établi des moyens de correspondance rapides avec la basse Égypte où sont ses plus grands intérêts. Une ligne télégraphique lui fait connaître en peu de moments ce qui se passe à Alexandrie et sur d'autres points de la côte. Une correspondance journalière lui apporte en vingt heures ses dépêches d'Alexandrie; elles sont confiées à des piétons.

Les postes, qui se correspondent, sont multipliés, et les hommes chargés du transport des lettres doivent toujours courir; une petite sonnette, attachée à leur jambe, annonce l'arrivée du portefeuille, et celui qui doit le recevoir est tout prêt à le prendre, et part aussitôt qu'il lui est remis.

Le meilleur aide du pacha dans les affaires géné-

rales est, sans contredit, Boghos-Bey. Je suis déjà entré dans le détail de ce qui concerne cet homme recommandable. Au conseil d'État, que Méhémet-Ali a créé, se traitent toutes les grandes affaires d'administration ; on y prépare les mesures d'ordre et de législation qui sont jugées nécessaires. Ce serait une excellente institution si elle était composée d'hommes instruits ; mais ce ne sont, à ce que l'on assure, ni l'esprit ni les lumières qui distinguent ses membres ; et, si ce corps a l'utilité de réunir tous les documents de l'administration, et de mettre de l'uniformité dans les décisions, il présente souvent l'inconvénient de ralentir la marche des affaires. Le jeune Turc Mouktar-Bey, qui le préside, et que Méhémet-Ali a fait élever à Paris, a des formes de civilisation.—Habil-Effendi, ministre de l'intérieur, compatriote du pacha, a du zèle pour le service de son maître, qu'il a servi utilement dans des négociations avec la Porte ; mais on révoque en doute sa capacité. —Koutchiou-Bey, faisant fonctions de ministre de la guerre, sorti du bataillon des mameluks qui a servi de noyau à l'armée égyptienne, sans avoir des facultés d'un ordre supérieur, conduit assez bien la besogne dont il est chargé, et, à défaut des connaissances qui lui manquent, il a au moins le mérite de s'entendre à merveille avec Soliman-Pacha son général.

Tels sont les principaux agents de l'autorité du pacha dans l'ordre civil et politique.

Quant à ce qui concerne l'armée, je me suis déjà expliqué. Soliman-Pacha est un homme d'une haute capacité, qui convient de toutes les manières, et à tous les titres, aux fonctions qu'il remplit. — Le général Éteim-Bey est sans prix pour le pacha. — Les fonctions de ministre de la marine sont nominalement remplies par Moutouche-Pacha, qu'assiste un conseil. Mais ce conseil est uniquement pour la forme ; le pouvoir réel est entre les mains de l'amiral Besson-Bey, qui, comme major-général, correspond directement avec Méhémet-Ali, et donne des ordres en son nom.

Le matériel de la marine parle suffisamment pour M. de Cerisi, et je ne répéterai pas ce que j'ai dit à son égard; mais il a dû quitter l'Égypte : une discussion vive, qui eut lieu entre lui et Besson-Bey, au moment où la peste se déclarait à Alexandrie, lui a fait former le projet de retourner en France; son départ sera un véritable malheur pour le pacha. Cependant, aujourd'hui qu'Alexandrie renferme un bel arsenal, et que de nombreux ouvriers instruits lui donnent le mouvement et la vie, un homme d'un génie supérieur est beaucoup moins nécessaire.

Les fabriques de Méhémet-Ali se sont établies successivement : celle qui est la fabrique modèle, et qui a formé les chefs-ouvriers, est l'ouvrage d'un Français, M. Joumel. Les belles fabriques montées

à l'anglaise sont la création d'un Anglais, M. Galloway, mécanicien distingué et habile.

Je suis entré dans de grands détails sur l'établissement d'Abou-Zabel, qui doit devenir l'université de l'Égypte, et sur le docteur Clot, qui dirige; et ce que j'ai dit suffit pour faire apprécier à la fois et l'établissement et son chef.

Voilà quelle est la division des pouvoirs supérieurs administratifs en Égypte, et les hommes entre les mains de qui ils sont déposés, sous l'active surveillance du pacha, avec son concours habituel et sa puissante volonté, complément indispensable du système.

Méhémet-Ali a divisé l'Égypte en cinq grands gouvernements, dont les chefs ont le titre de moudirs. Les grands gouvernements sont subdivisés en provinces, commandées par des mamours; celles-ci en arrondissements, dirigés par des nazers, subordonnés aux mamours; et, sous les nazers, dans les cantons, sont des kyachefs; enfin, chaque village est sous l'autorité d'un chef qui porte le nom de cheik-el-beled.

Chacune de ces autorités exerce, dans la hiérarchie établie, un pouvoir qui embrasse la police et le maintien de l'ordre public, la surveillance des travaux ordonnés et celle de la culture, enfin la levée des impôts de toute nature et des recrues pour l'armée.

Indépendamment du cheik-el-beled, il y a dans chaque village un chef de culture qui est arpenteur, et un agent d'administration qui lève l'impôt, reçoit les denrées et tient les écritures; c'est ordinairement un cophte. Le cheik-el-beled rend la justice dans les affaires de peu d'importance; les autres sont jugées par le cadi, qui est un homme de loi : celui-ci a des subdélégués qui remplissent les mêmes fonctions et interviennent aussi dans la rédaction des actes.

Après avoir donné cette idée de la charpente administrative et judiciaire de l'Égypte, j'expliquerai les rapports établis entre le pacha et les habitants.

Un fait incontestable, c'est que la propriété a toujours été incertaine en Égypte; jamais elle n'a eu de bases fixes comme dans l'Occident. Sous les pharaons, il en était de même, et le titre de possession a souvent varié. On pourrait dire, au surplus, que les éléments de la propriété ne sont pas les mêmes en Égypte que partout ailleurs. Ce n'est pas la terre qui constitue la valeur d'un domaine, ce n'est pas le travail de celui qui la cultive qui en assure le produit; c'est l'eau qui en fait toute la valeur, parce qu'elle apporte les éléments de la végétation (1). Le

(1) J'ai trouvé, depuis mon retour en Europe, cette idée reproduite dans le livre de M. Michaud; mais elle m'avait frappé en parcourant l'Égypte.

propriétaire de l'eau du Nil est donc le véritable propriétaire des terres, puisque c'est par lui seul qu'elles peuvent être fécondées.

Dans notre Europe, un homme qui a un champ en retire plus ou moins, suivant qu'il le cultive bien ou mal. L'état de l'atmosphère influe sur les résultats de ses travaux; mais c'est la Providence qui lui donne ou lui refuse la pluie, dont on a besoin : les hommes n'y peuvent rien. Il en est autrement ici : le gouvernement peut modifier la marche des eaux; augmenter, par les travaux qu'il exécute, la surface qu'elles couvrent, ou la diminuer en négligeant les soins de l'administration. Il peut ainsi transformer le sable du désert en terre fertile; ou changer les terres en plaines semblables au désert. C'est donc lui qui est le premier agent de la Providence, qui est son ministre immédiat et direct; et l'on comprend que la force des choses, et le rôle important qu'il joue ainsi dans la culture, ait accoutumé les habitants à l'idée de l'associer à la propriété. Mais que la chose soit naturelle, juste ou non, on doit reconnaître, comme incontestable, que jamais le cultivateur n'a été propriétaire en Égypte.

Dans les derniers temps, la propriété pouvait se diviser ainsi qu'il suit :

Les propriétés, appartenant aux familles de temps immémorial;

Celles des mosquées;

Les terres des multezimes;

Les maisons et les jardins dans les villes;

Les fortunes mobilières;

Les biens de la première catégorie paraissent tirer leur origine d'apanages accordés sous le règne des sultans circassiens.

Les terres des multezimes avaient été données à ferme à des particuliers qui les faisaient cultiver pour leur compte, et en payaient le miry au gouvernement. D'une possession momentanée, ils arrivèrent à une possession héréditaire.

Cette manière de transmettre les droits du souverain, au moyen d'un abonnement représentant l'impôt, s'était conservée chez les mameluks, et même pendant l'occupation française; car divers généraux de l'armée reçurent ainsi des villages, avec l'obligation de verser au trésor la somme représentant le miry.

Les propriétés des mosquées avaient pour origine des donations faites par des multezimes, qui rendaient les mosquées héritières à l'extinction de leurs familles, et leur donnaient ainsi immédiatement la nue propriété. C'était une manière de rendre plus certaine la conservation de la jouissance. Ces propriétés étaient appelées *wakoufs*.

Le pacha n'a prétendu aucun droit sur les propriétés de la première catégorie, ni sur les maisons et jardins dans les villes; mais il s'est emparé des

autres, en assurant aux multezimes une rente viagère, équivalente à la valeur primitive de leur revenu, et en accordant aux mosquées, sur le trésor, les sommes nécessaires à leur entretien.

Il a respecté les fortunes mobilières proprement dites ; mais, en établissant le monopole sur les produits, il y a porté une cruelle atteinte, parce que les revenus appartiennent à cette nature de propriété.

Une fois le pacha mis ainsi en contact immédiat avec les fellahs, voici le système qu'il a établi et qui est suivi.

Le chef de culture, assisté par le cheik-el-beled de chaque village, fait tous les ans la répartition des terres à cultiver par les habitants : cette répartition exécutée, on détermine la culture qui leur sera appliquée. Tant en doura, tant en blé, orge, légumes, graine de trèfle ; telle quantité en sucre, riz, coton, indigo, etc.

La quantité de doura à cultiver est déterminée d'après les besoins présumés de la famille ; les produits lui sont abandonnés pour sa nourriture. Quant aux autres, ils sont divisés en deux classes : les blés, orge, légumes, graine de trèfle, appartiennent au cultivateur, sauf la quantité qu'en demande le pacha, et qui change chaque année ; le plus habituellement elle est de la moitié ou des deux tiers de la récolte. Le reste, c'est-à-dire le riz, le coton, le sucre, l'in-

digo, l'opium, la garance, est exclusivement réservé pour le pacha : il n'est pas permis au cultivateur, sous les peines les plus graves, d'en retenir la plus petite quantité. Toutes ces denrées sont conduites dans les magasins publics répartis dans le pays, et reçues au compte des fellahs au taux qui est réglé par le pacha, et ne dépasse jamais les deux tiers du prix marchand.

Le fellah doit au pacha le miry, que l'on peut considérer indifféremment comme l'impôt ou comme le prix de location des terres. Cette somme est fixée d'après la classe de la terre; le maximum est de vingt-huit pataks (seize francs), son minimum de dix-sept (neuf francs soixante et dix centimes) par chaque feddam.

Le fellah paye encore un impôt personnel, qui, suivant la fortune présumée de l'individu, varie de quinze piastres à cinq cents. Son bétail est aussi imposé : les bœufs et les vaches à vingt piastres, et à soixante et dix quand ils sont vendus au boucher, et la peau appartient au gouvernement; les chameaux et les brebis quatre piastres; les barques du Nil payent deux cents piastres, etc., etc.

Les enfants mâles de l'âge de douze ans sont seuls asujettis à l'impôt personnel; mais comme on n'a aucun moyen régulier, faute de registre de l'état civil, de constater l'âge précis de personne, on le détermine par l'apparence, et l'on conçoit qu'elle

est toujours interprétée en faveur du gouvernement.

Le fellah est obligé, en outre, à prendre dans les magasins publics tout ce qui lui est nécessaire, même son habillement, comme chemises de toile bleue, manteaux d'hiver, etc. Il doit acheter au pacha les semences pour sa culture, et il les paye à un prix supérieur à celui auquel il a livré son grain. A-t-il besoin de bœufs pour transporter l'eau destinée aux arrosements, c'est le pacha qui les lui fournit. Lui faut-il, pour son bateau, une voile et des agrès, c'est le pacha qui y pourvoit. La natte, sur laquelle il couche, c'est des magasins du gouvernement qu'elle sort.

Un compte est ouvert par les percepteurs des villages à chaque habitant : à l'avoir du fellah on porte les sommes provenant des récoltes qu'il a livrées, à son débet celles représentant le miry, le montant de tous les autres impôts, ainsi que le prix des choses qui lui ont été fournies, et qui dépasse toujours leur valeur. Tous les quatre ans on arrête les comptes et on fait la balance.

Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on conserve la somme qui lui revient pour être la garantie du payement des fellahs de son village qui se trouvent dans la position contraire, ou bien on la passe au compte de tout autre fellah qui doit au gouvernement. Cette solidarité existe non-seulement entre tous les individus du

même village, mais elle s'étend d'un village au village le plus voisin, de celui-ci à un autre, et enfin elle pèse sur les provinces : de manière qu'un canton, riche et bien cultivé, pourrait être chargé du payement des impôts d'une province entière, dont les habitants seraient restés dans le repos et la paresse, et qu'en résultat les créances des fellahs n'étant jamais exigibles, sont en réalité fictives et imaginaires.

Mais là ne se bornent pas encore tous les impôts et toutes les mesures fiscales qui les accompagnent. Il existe plusieurs lieux de grande consommation, tels que le Caire, Alexandrie, Damiette, Rosette, Sïeneh dans la haute Égypte, qui fait par Cosseïr des expéditions en Arabie. Ces villes sont soumises à des impôts de consommation qui portent à peu près sur tout. Le blé est taxé à dix-huit piastres par ardep : cette taxe augmente beaucoup son prix ; de plus le cultivateur qui a du blé à vendre, ne peut l'apporter aux marchés que lorsque celui du gouvernement est vendu et que ses magasins sont vides.

Quand un particulier, compris dans la répartition du blé que le pacha demande au pays, veut se dispenser de le fournir, il donne en remplacement trente-six piastres par ardep, et aime mieux faire ainsi un pur don de cette somme au gouvernement que de voir augmenter du double son crédit, parce qu'un actif considérable ne lui sert à rien, puisqu'il n'est

jamais soldé, et qu'en vendant ses blés, malgré les droits et les trente-six piastres qu'il paye, il en tire au moins, en espèces, le quart ou la cinquième partie de sa valeur.

Méhémet-Ali n'a pas non plus oublié d'imposer l'industrie. Il a trouvé le moyen de l'atteindre, quelle qu'elle soit. Les fabriques anciennement établies ne peuvent vendre leurs produits qu'au pacha, et aux prix qu'il fixe lui-même. Les plus misérables objets sont frappés par des droits. Ainsi, l'Égypte manque de combustible et on en compose artificiellement, par un mélange de paille et de fiente de vache : pour l'introduire dans les lieux de consommation, il faut acquitter une taxe entre les mains d'un fermier, auquel on en a abandonné la perception ; c'est ce qu'on appelle un apalte. On ne peut pêcher dans le Nil, vendre des œufs et des poulets à la ville, sans payer un apalte. Un fellah paye pour les palmiers qu'il possède, malgré que déjà il ait à acquitter le miry de la terre sur laquelle ils croissent : les branches de palmier et l'enveloppe chevelue qui sert à faire des cordes, sont frappées d'un droit particulier à la vente ; c'est encore un apalte. Enfin, il n'y a rien, absolument rien, qui ne soit imposé.

Une différence de mesurage, consacré par l'usage, produit des bénéfices si considérables que le transport des grains ne coûte rien au gouvernement. En livrant le blé aux reis des bateaux, on se sert d'une

mesure plus petite que celle qu'on emploie dans les magasins de l'État, lorsqu'il y est reçu ; la différence équivaut à peu près aux frais de nolis.

Je pourrais ajouter beaucoup d'autres détails ; mais ce que j'ai dit suffit sans doute pour faire connaître l'esprit de l'administration et les principes qui la dirigent.

Après cet exposé on n'imaginera pas que je puisse avoir la pensée de justifier le système suivi ; cependant, en supprimant plusieurs parties, et en exécutant avec bonne foi les autres, c'est-à-dire ce qui concerne le monopole, on arriverait à concilier tous les intérêts.

Quoique la population de l'Égypte soit plus pauvre qu'autrefois, les produits du pays sont, en général, devenus infiniment supérieurs, parce que, au lieu des anciennes moissons vulgaires, et d'un rapport peu élevé, on obtient aujourd'hui des récoltes d'une grande valeur. Tout est complétement changé à cet égard. D'où cela vient-il ? De la direction que le pacha a donnée à l'agriculture, et de l'autorité qu'il exerce sur elle. Jamais les fellahs n'auraient rien imaginé de semblable : non-seulement ils n'en auraient pas eu l'idée, mais encore, leur fût-elle venue, les soins particuliers et l'augmentation des travaux qui en résultaient les auraient empêchés de l'exécuter. D'ailleurs les Arabes, quoiqu'ils aiment l'argent et qu'ils thésaurisent volontiers, ont si peu de

besoins, et le pays qu'ils habitent fournit les choses indispensables à la vie à si bas prix, qu'ils souffrent moins que d'autres de la pauvreté. Une personne qui connaît parfaitement leurs mœurs, m'a dit et démontré qu'une famille, composée de cinq ou six personnes, qui a douze ou quinze paras à dépenser par jour, peut suffire à son entretien, et une piastre, qui est composée de quarante paras, vaut cinq sous de France. L'autorité du pacha était donc nécessaire pour introduire et faire prospérer la nouvelle culture.

On doit regretter que Méhémet-Ali, en changeant la face du pays, n'ait pas admis les cultivateurs au partage d'une portion des avantages qu'il en retire, en leur payant à un prix plus élevé les denrées qu'il reçoit. Obligé à d'énormes dépenses, et forcé de réunir de grandes sommes pour y subvenir, on comprend qu'il emploie des moyens extraordinaires pour se les procurer, et le monopole les lui fournit; mais il y a une limite qu'il ne devrait pas dépasser.

Si au moins les contrats, tels qu'il les a faits, étaient exécutés de bonne foi; que, d'un côté, les prix fixés par le gouvernement fussent payés exactement et en réalité, et non par des comptes fictifs; que, de l'autre, les fellahs pussent se procurer les objets dont ils ont besoin à leur juste valeur, et que la solidarité monstrueuse qui existe entre les individus, les villages et les provinces, fût abolie, leur sort serait très-sup-

portable. Mais cette solidarité tue tout sans enrichir le gouvernement, car elle détruit tout motif de chercher à augmenter les produits de la terre, puisque le cultivateur laborieux et intelligent a le sentiment qu'il ne travaille point pour lui, mais et toujours et uniquement pour les autres. Ce système a permis au gouvernement, la première année où il fut établi, de garder dans ses coffres quelques sommes qui auraient dû en sortir; mais il a arrêté l'accroissement de la production et tari ainsi les sources de la richesse et de la prospérité.

Les impôts vexatoires et minutieux, dont j'ai fait l'énumération, et les actes évidemment injustes du gouvernement, tourmentent la population sans apporter de grands bénéfices à l'État. Leur suppression lui donnerait, en force morale, une puissance qui l'indemniserait largement du sacrifice qu'il aurait fait.

Je me résume : le paysan arabe est obéissant, soumis, laborieux, quand l'autorité parle; la culture portant sur des objets de grande valeur, et le pays étant fertile, c'est à augmenter cette culture et ces produits que tous les efforts du pacha doivent aboutir. Mais il est un autre intérêt qui doit aussi être constamment présent à son esprit : c'est celui de l'avenir. Pour l'assurer, il doit s'occuper de la conservation de la population en lui procurant un bien-être convenable et des avantages personnels.

Tout le monde y trouvera son compte, le pacha le premier; mais souvent la passion empêche de reconnaître où sont placés nos véritables intérêts, et les hommes à volonté forte y sont plus sujets que d'autres.

Après avoir exposé le système de l'administration de l'Égypte, c'est le lieu de parler de l'état de la culture dans ce pays et des travaux qu'elle exige.

J'ai indiqué déjà la distinction qu'il y a à faire entre les terres arrosées et celles qui ne sont qu'inondées ; les premières seules donnent de grands produits, par une succession non interrompue de récoltes, ou par l'ensemencement de plantes d'une grande valeur.

C'est dans les terres inondées que l'on cultive les céréales et les trèfles ; ordinairement on ne fait qu'une récolte : cependant, il arrive que les champs qui ont donné du trèfle sont, après trois coupes, semés en blé du printemps et en orge, et qu'ainsi ils fournissent deux moissons.

Au moment où l'eau du Nil se retire (à la fin d'octobre ou en novembre), quand les champs n'of-

frent à la vue qu'une plaine de boue, si ce sont des trèfles que l'on sème, on se contente de jeter la graine dans la terre, sans autre préparation. Le trèfle de la première coupe est toujours mangé en vert, parce que les feuilles trop tendres, se mettant en poussière, il ne peut pas se conserver sec. Les autres coupes sont, ou consommées en vert, ou fanées pour être mises en approvisionnement, selon la convenance du cultivateur.

La récolte des trèfles opérée, le champ peut être cultivé; souvent on l'abandonne jusqu'à l'inondation suivante. Dans le premier cas, on retourne la terre par un labour, et on l'ensemence d'orge ou de blé de printemps, que l'on récolte avant l'idondation.

Lorsqu'on ne sème pas de trèfle, ce sont des blés d'automne : à cet effet, lorsque le Nil s'est retiré, et que les terres sont encore humides, on sème du blé, des fèves, des lentilles, etc. On passe par-dessus les semences une pièce de bois de dattier, traînée par deux bœufs, afin de les couvrir ; cet instrument s'appelle *lock :* on donne aussi quelquefois une légère façon à la main, avec une pelle en bois nommée *maaraka.*

Dans la basse Égypte, et dans les terrains susceptibles d'un arrosement constant, au moyen des saquis, on commence, dès les mois de juin et juillet, à semer le maïs et le millet. Cette culture, que l'on peut considérer comme faisant un quart de celle de tout le pays, donne deux récoltes, attendu qu'a-

vant d'enlever le maïs on sème la graine de trèfle ; ou bien, après la récolte du maïs, on donne un labour à la terre, et on sème de l'orge ou du blé, et ensuite des melons et des pastèques, ce qui fait trois récoltes dans une année.

Les produits des céréales varient, suivant les soins de culture, de six jusqu'à quinze pour un de la semence. Il y a eu des exemples rares de récoltes qui se sont élevées jusqu'à vingt-cinq pour un.

Le trèfle est un des plus grands produits économiques de l'Égypte, à cause du nombreux bétail qui existe dans le pays. On calcule qu'il faut deux tiers de feddam par bœuf, buffle et chameau, et un demi-feddam par cheval. Les bestiaux restent au vert pendant quatre mois : la première coupe les purge, la seconde les engraisse.

C'est quand il est en fleur que l'on fait sécher le trèfle; il se consomme alors à la fin du printemps, en été et au commencement de l'automne.

Voici comment se conduit la culture du riz : vers le mois d'avril, on met les grains dans des couffes ; on les place dans l'eau, et, suivant la température, on les y laisse dix à quinze jours. Ensuite on vide les couffes sur la terre et l'on amoncelle les graines de riz en tas de trente pieds de long, de quatre de large et d'un d'épaisseur ; on les couvre de trèfles verts, et elles germent en deux ou trois jours. Les carrés de terre destinés à être cultivés sont couverts

d'eau; on jette sur l'eau même la graine en abondance, et l'on conserve un tiers de l'espace vide pour y placer les tiges qui poussent trop serrées. Quand elles ont un pied de hauteur, on les transporte dans d'autres carrés, également remplis d'eau; on les place à la surface, et, d'elles-mêmes, elles prennent racine dans la terre. Il faut que l'eau recouvre constamment les rizières; si elles sont un moment à sec, cet instant suffit pour tout faire périr. On doit changer l'eau tous les trois jours, et, au moment même où elle s'écoule d'un côté, la nouvelle, qui la remplace, arrive de l'autre.

Le riz rend jusqu'à quatre-vingts pour un de la semence; la récolte se fait à la fin d'octobre. La terre ayant conservé beaucoup d'humidité, on sème des trèfles, que l'on coupe une seule fois; puis on laboure la terre, on y fait arriver l'eau, et l'on y sème de nouveau du riz.

Les cotons sont semés au printemps et se récoltent à la fin de l'année; la même plante peut durer sept ans. On la conserve ordinairement deux à trois ans; mais il y a des cultivateurs qui la retirent de terre chaque année pour l'y placer de nouveau.

C'est après l'inondation que l'on sème des indigos. On récolte deux fois les feuilles; la seconde fois on ajoute à cette récolte celle de la semence. L'Égypte produit aujourd'hui près de trois mille quintaux d'indigo.

D'immenses plantations ont été exécutées par les ordres du pacha, et l'on évalue à vingt millions de pieds d'arbres celles qui ont eu lieu dans la basse Égypte. Celles faites par les agents d'Ibrahim-Pacha, et pour son compte, s'élèvent à cinq millions mille cinq cent trente-quatre arbres forestiers, de vingt-cinq essences différentes; cinq cent quatre-vingt-six mille deux cent quatorze arbres fruitiers de quarante et une espèces, et de sept cent trente-quatre variétés. Il faut ajouter que, dans les plantations, il y a plus de deux cent mille mûriers, et que la récolte des soies s'élève déjà à plus de cent mille kilogrammes, qu'une fabrique établie au Caire emploie avec succès. Ces immenses plantations sont sans doute la cause des changements survenus dans l'état météorologique de l'Égypte.

On vient de voir quelle est la situation de l'agriculture en Égypte, et le rôle important que joue le Nil dans le résultat de ses travaux. J'ai dit la vaste entreprise que le pacha avait conçue pour augmenter la masse des eaux que ce fleuve fournit à la culture, et, par là, accroître la fertilité et la richesse du pays. Je dirai maintenant quel est l'état actuel du Nil.

Lorsque j'allai visiter, dans l'île de Roudah, la fabrique de poudre qui y est établie, je profitai de cette occasion pour revoir le mékias placé à la tête de l'île; il sert à déterminer le moment où l'on doit couper la digue, dont la rupture amène les eaux dans le Caire et sur les places de cette ville, et indique si l'inondation répond aux besoins de l'agriculture dans la basse Égypte. Ce nilomètre, d'une construction arabe, se trouve dans un fort

grand désordre : le bâtiment qui le renferme est en partie ruiné ; la colonne subsiste, mais il est difficile de se reconnaître au milieu du grand nombre de mesures confuses dont elle est couverte.

Le mékias de Roudah est le seul qui existe aujourd'hui en Égypte. Dans l'antiquité, indépendamment de celui de Memphis, il y en avait un à Cophtos et un autre à Syène. Les mékias étaient alors portatifs, on les plaçait à des époques déterminées de l'année dans des lieux choisis à cet effet ; ils étaient confiés aux prêtres de Sérapis, et déposés dans leurs temples. On les appelait des sérapis, ce qui a pu faire supposer que le dieu Sérapis était le Nil divinisé.

Les changements successifs survenus dans l'élévation des eaux du fleuve, nécessaire pour qu'il y ait inondation, dans l'exhaussement du sol, et probablement aussi dans la hauteur du niveau de la mer, donnent lieu à des remarques intéressantes, et à réfléchir sur les causes et les effets de ces divers changements.

Neuf cents ans avant Hérodote, c'est-à-dire il y a trois mille ans, une élévation du Nil de huit coudées, ou douze pieds, suffisait pour inonder l'Égypte au-dessous de Memphis. Aujourd'hui il faut qu'elle soit beaucoup plus forte et arrive au moins à vingt et un pieds. On doit inférer d'abord de ce fait que l'exhaussement de la plaine est plus grand que celui

du fond du fleuve; car, s'ils avaient été semblables, la hauteur d'eau n'aurait pas varié, de même qu'elle aurait dû diminuer si l'élévation du lit du fleuve avait été plus prompte que celle de la campagne. On conçoit au surplus que les choses ont dû se passer ainsi. Le courant du Nil, qui est assez rapide, tend à approfondir son lit, tandis que les eaux stationnaires dans la campagne laissent des dépôts qui doivent exhausser le sol.

Mais on devrait conclure de ce que le fleuve s'élève aujourd'hui plus qu'autrefois, dans le même lit, que la masse des eaux qu'il roule a augmenté, et il est incontestable, au contraire, qu'elle a diminué.

L'étendue des pays arrosés dans la basse Égypte était double de ce qu'elle est à présent. La base du Delta, au temps d'Hérodote, était calculée, depuis le lac Sirbonides, à l'est, jusqu'à Taposiris, sur le golfe de Plinthinète, à l'ouest : c'est dans ce lieu, appelé aujourd'hui Koum-Aboussyr, qu'était le tombeau d'Osiris.

La hauteur du Delta est restée la même : l'ancien et le nouveau commencent au lieu où la vallée s'élargit et les chaînes des montagnes se terminent. La surface du Delta actuel est inférieure à la moitié de l'ancien, et encore il faut diminuer du premier un cinquième environ, qui est enlevé à la culture par les invasions de la mer.

Tout le Delta ancien était arrosé et couvert par

es eaux bienfaisantes du Nil. Au midi et à l'occident du lac Maréotis, et jusqu'au golfe de Plinthinète, était une suite de villes, dont on voit à chaque pas les débris. Cette partie de l'Égypte formait à elle seule une province connue sous le nom de Nome Maréotique. Maréa, sa capitale, était une ville florissante, située sur le bord du lac : ce qui en reste montre l'importance qu'elle devait avoir. On sait qu'au temps de l'empire romain, il existait dans le Nome un si grand nombre de moines et de couvents, que l'empereur Valens en fit enlever cinq mille pour recruter son armée.

Des canaux amenaient l'eau du Nil dans toute cette partie : une population considérable réunie n'aurait pas pu sans cela subsister ni cultiver des campagnes que les historiens représentent comme très-riches et très-belles. D'un autre côté, à l'est, la culture s'étendait à une grande distance des bords de la branche pélusiaque, dont on ne voit plus que des vestiges. Maintenant tout cet espace est transformé en désert.

Sept embouchures amenaient les eaux du Nil à la mer, et elles ne cessaient de combattre avec succès son action en éloignant constamment ses eaux du rivage, et en ajoutant au développement de celui-ci par le limon qu'elles déposaient. Enfin le superflu des eaux du Nil était conduit dans le lac Maréotis, dont elles augmentaient l'étendue d'une

manière sensible ; et en même temps dans le lac Mœris, où elles restaient en dépôt pour être rendues plus tard.

Voilà quel était l'état des choses anciennement : aujourd'hui, de sept embouchures, quatre ont disparu et n'ont pas laissé de traces. Deux seules ont habituellement de l'eau : l'une aboutit à la mer, au-dessous de Rosette, et l'autre au-dessous de Damiette ; cette dernière se subdivise. L'on retrouve la branche Tannitique nommée aujourd'hui Om-flargy, dans le canal de Moueis : elle ne reçoit de l'eau douce que lorsque le Nil est élevé ; dans les basses eaux, celles du lac Menzaléh, c'est-à-dire les eaux de la mer, l'envahissent, et pour s'en défendre il est nécessaire, chaque année, de construire une digue.

Ainsi le Nil, qui ne couvre, par les canaux qui distribuent ses eaux, que la moitié de la surface ancienne, ne peut tenir en équilibre les eaux de la mer que par deux seules embouchures : la mer pénètre toujours, dans une des deux branches, à l'époque des basses eaux.

Du temps des mameluks, la branche de Damiette était envahie par la mer ; on imagina d'augmenter ses eaux en fermant le canal de Menouf, qui en absorbait une partie et les rendait ensuite à la branche de Rosette. Une digue fut construite, et l'effet désiré fut produit ; mais au moment même,

et depuis lors, chaque année, les eaux salées remplissent, pendant plusieurs lieues, la branche de Rosette.

Il paraît donc incontestable que le Nil roule aujourd'hui moins d'eau que dans l'antiquité. Cependans les eaux, lors de l'inondation, montent plus haut qu'autrefois, et s'il n'en était pas ainsi, l'Égypte serait frappée de stérilité.

Cet effet paraît en contradiction avec la diminution des eaux du Nil; la seule explication qui puisse concilier ces faits opposés, c'est que le niveau de la mer s'est élevé sur la côte d'Égypte, de manière qu'elle repousse le Nil quand il est bas, et contribue à l'élever puissamment au moment de la crue, et favorise ainsi l'inondation.

Il est certain que la hauteur des eaux de la mer influe d'une manière directe et décisive sur le débordement du Nil. Si les pluies qui tombent sous la ligne sont la principale cause de ce phénomène annuel, cette cause est secondée par l'action de la mer, que les vents d'ouest, en été, refoulent sur la côte. Un fait qui m'est personnel en donnera la preuve.

En 1798, je fus, ainsi que je l'ai déjà dit, chargé de garder les eaux du canal d'Alexandrie. Les besoins que l'armée avait de munitions de guerre, et la ville d'Alexandrie de blé, me donnèrent l'idée de faire transporter à bras, dans le canal,

des petites barques, tirant trois pieds d'eau, qui se trouvaient sur le lac Madiéh; j'établis ainsi une navigation qui remplit le double objet que j'avais en vue.

Cette navigation durait depuis assez longtemps quand tout à coup les eaux baissèrent et les barques restèrent prises dans les boues. C'était le 15 septembre : je crus que les eaux ne s'élèveraient plus et fis chercher des chameaux pour transporter les approvisionnements dont les barques étaient remplies. Le vent venait de passer à l'est et au sud; quatre jours plus tard, il revint au nord-ouest, les eaux se tendirent de nouveau, et la navigation, à laquelle j'avais cru devoir renoncer, fut rétablie et dura encore pendant dix jours. La plus ou moins grande hauteur de la mer influe donc sur celle du Nil.

Indépendamment de la supposition que j'ai faite de l'élévation des eaux de la mer, et qui explique comment les eaux du Nil, ayant diminué en quantité, prennent cependant au moment de la crue un autre niveau, et tel que l'exigent les besoins de l'agriculture, je ferai remarquer que la formation des lacs Bourlos et Menzaléh en apporte une nouvelle preuve. Le sol entier des lacs a le même caractère que les terres du Delta; il ne se compose que d'alluvions, et des ruines de villes et de villages, qui, autrefois situés dans des plaines culti-

vées, forment maintenant des îles au milieu des eaux. On y voit les montagnes de Tannes, de Thora, et de Samnah, qui sont composées des débris des villes dont elles ont conservé le nom.

Enfin j'ajouterai que j'ai reconnu anciennement dans la partie inférieure des murs du fort du Phare, à Alexandrie, qui est bâti sur les fondements de l'ancien phare si célèbre de cette ville, des ornements d'architecture qui certainement ont été destinés à être exposés à la vue, et qui aujourd'hui sont couverts de plusieurs pieds par les eaux de la mer.

Avant de quitter le Caire, j'ai à parler d'une réunion de Français qui l'habite dans ce moment.

Si l'on m'avait dit, lorsque j'ai commencé mon voyage, que je rencontrerais des saint-simoniens, peut-être ma curiosité aurait-elle été piquée ; mais si l'on eût ajouté que je vivrais dans une sorte de familiarité avec plusieurs d'entre eux, qu'ils m'inspireraient de l'intérêt et que je me plairais dans leur société, je l'aurais nié d'une manière absolue, et c'est cependant ce qui est arrivé.

Je trouvai, établis dans la maison de Soliman-Pacha, quelques-uns des plus célèbres apôtres de cette secte. Soliman-Pacha les avait recueillis ; il avait été pour eux une véritable providence, et ils vivaient avec lui dans l'intimité : c'étaient le père Enfantin, chef suprême ; MM. Barrault, Lambert, Petit et quelques autres.

Tous me parurent avoir des mœurs douces, un caractère tolérant, serviable, bienveillant, et beaucoup de qualités sociales; je vis parmi eux des hommes d'une instruction étendue et profonde. Plusieurs sortent de l'école polytechnique. M. Lambert a été ingénieur des mines en France et le premier de sa promotion. C'est un savant distingué et très-fort en analyse. M. Barrault est doué d'une éloquence naturelle, brillante et pleine de charmes; il a consacré sa fortune aux intérêts de la doctrine qu'il professe. Le père Enfantin a un sens droit et un jugement sain sur tout autre objet que le saint-simonisme. Il prend au sérieux la mission qu'il croit avoir reçue, et ses adeptes ont l'air de faire une chose toute simple et toute naturelle quand ils lui montrent soumission et respect.

C'est un spectacle curieux pour un observateur. Ces hommes vivraient dans un ordre régulier, au milieu d'un peuple qui aurait adopté leurs dogmes, qu'ils n'agiraient pas d'une manière plus simple et avec une conviction plus apparente. Au surplus, j'évitai de leur parler de leur prétendue religion. On ne discute pas sérieusement, avec leurs auteurs, de semblables utopies, subversives de toute société, et l'arme de la plaisanterie blesse souvent plus que les autres. J'aurais répugné à offenser des gens dans lesquels je trouvais beaucoup de prévenance et d'empressement pour moi.

Une seule fois j'entrai en matière avec M. Lambert, dont la conversation, riche de faits et nourrie par une instruction étendue, me plaisait infiniment, et je pus voir et déplorer à quel point les plus hautes facultés de notre intelligence sont quelquefois obscurcies par les écarts les plus extraordinaires.

Tout ce système saint-simonien est un tissu de conceptions tellement bizarres que l'on ne conçoit pas que l'idée de la possibilité de sa mise en pratique puisse venir à un esprit raisonnable, et cependant M. Lambert me demanda de lire les différentes œuvres de ses coreligionnaires, dans les loisirs de la quarantaine que je devais faire en Europe. Il m'apporta plusieurs volumes, je lui promis de remplir ses désirs et je lui ai tenu parole. Cette lecture a ajouté encore à mon étonnement, et j'ai gémi de nouveau sur la faiblesse humaine.

Comment en effet comprendre que l'on propose de reconstituer la société humaine sans lui donner aucune base. Elle a pour principaux fondements la famille, la propriété, le pouvoir, une croyance religieuse, et les doctrines des saint-simoniens les détruisent tous.

Assurément, sans parler de ce qu'elle a d'immoral, la promiscuité fait disparaître la famille et son esprit. Cependant la famille est l'élément de la société, et plus l'organisation de cette dernière se

rapproche du type primitif, meilleure elle est. En se développant, les familles sont devenues des tribus, et celles-ci des nations ; l'esprit créateur doit donc être conservé avec soin dans le chef et dans chacun des membres du corps social ; lorsqu'il disparaît, les sociétés souffrent et les révolutions arrivent.

La communauté des biens anéantit la propriété : qu'est-ce que des propriétés sans propriétaires ? Il faut bien ignorer la nature de l'homme pour le croire disposé à travailler, à se condamner à des fatigues, constamment pour les autres, jamais à son profit propre, car la part qui doit lui revenir en sa qualité de participant à la fortune totale de la communauté est fort peu de chose, et serait, par conséquent, d'une faible importance à ses yeux. La société ne peut se passer du véhicule de l'intérêt personnel.

Un pouvoir conduisant la société est son premier besoin, parce qu'en protégeant la masse des hommes réunis, et chacun en particulier, il est la garantie de tous les intérêts, généraux et privés. Le pouvoir, tel que le font les saint-simoniens, est un être de raison. Sans doute, le principe : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres, » est beau en lui-même ; il est louable de s'en approcher, et tout bon gouvernement cherche à le suivre autant que possible ; mais il ne peut recevoir que des applications individuelles. Vu d'une manière absolue, et comme point de départ du gouvernement lui-même,

c'est une pure abstraction. D'abord, par qui et comment seront déterminées les capacités des plus capables chargés de conduire et de juger les autres? Probablement par ceux qui prétendent à cette supériorité; alors qui prononcera tout à la fois entre eux et les autres hommes? Les voilà tous en présence de leurs intérêts, de leurs passions, en un mot, dans l'anarchie. Supposons franchie cette difficulté insurmontable, et la puissance suprême déférée aux plus méritants. Cela est bien pour la première fois; mais pour conserver le principe, et à moins que d'en sortir et de renoncer à son application, il faut qu'il agisse constamment. Or, comme chaque jour le rapport des capacités change, la position de chacun doit changer aussi, un déclassement universel s'opérer à chaque moment, et l'autorité passer de main en main, selon que telle capacité vient à se placer au-dessus de telle autre. Où sont alors les garanties de la société à qui il faut, pour régulateur, un pouvoir stable et non pas éphémère?

Si du gouvernement on arrive à l'administration et à l'industrie, la confusion est encore plus grande, car, d'après les saint-simoniens, tous les travaux doivent être ordonnés, le partage des produits faits par une impulsion venant d'en haut, et fixant le sort de chacun dans ses droits; et cela aurait lieu par l'exercice d'une autorité mobile, sans cesse renouvelée. Appliquez ce système à l'armée, ce sera bien pire.

Enfin, le lien moral des croyances religieuses est reconnu indispensable dans toutes les sociétés; les saint-simoniens en conviennent eux-mêmes, mais a-t-on jamais vu une religion sans dogme et sans culte? Une religion ne se fait pas avec des principes d'économie politique; surtout elle ne s'établit pas *à priori*; elle se produit au grand jour, d'elle-même, par des voies providentielles, mystérieuses et cachées. Le saint-simonisme ne porte aucun de ces caractères, et sa marche serait de détruire toutes les croyances plutôt que d'en fonder une nouvelle.

Le pacha a pris à son service ceux des saint-simoniens qui peuvent lui être utiles. Ils dirigent des travaux, et il y en a plusieurs qui, sous M. Linan, sont employés à ceux du barrage du Nil. M. Lambert a dû être mis à la tête d'une école de mines et chargé de l'exploitation de celle de charbon de terre qui est au pied du Liban. Personne n'est plus capable que lui de servir les intérêts du pacha dans cette branche importante.

D'autres saint-simoniens, de diverses professions, habitent le Caire et vivent de différentes industries. Ils se réunirent un soir chez Soliman-Pacha et donnèrent un concert et un petit spectacle qui nous firent beaucoup de plaisir.

Ils n'ont plus aucune assemblée, et ne se livrent à aucunes prédications; elles seraient sans objet, faute d'auditeurs pour les comprendre, et s'il en

était autrement, je ne pense pas que le pacha leur laissât le libre usage de la parole. Rien ne les distingue aujourd'hui que le costume qu'ils portent et la résignation qu'ils montrent à leur sort. Ils ont agi sagement en adoptant l'Égypte pour séjour ; c'est un pays où ils peuvent être utiles et où ils vivent en repos.

Avant de partir pour la haute Égypte, je fis, dans les environs du Caire, quelques excursions qui avaient le double intérêt des souvenirs et de la curiosité. J'allai voir la plaine de la Qoubbêh, en avant de la porte dite de la Victoire; c'est le lieu où se rassemble la caravane qui du Caire se rend à la Mecque. Des voitures du pacha m'y attendaient, et bientôt j'arrivai à Matariéh, l'ancienne Héliopolis.

Cet endroit me rappela encore un épisode de ma jeunesse. J'avais campé au milieu de ses ruines lorsque, après la prise du Caire, une partie de l'armée française marcha sur Salahyéh à la poursuite d'Ibrahim, le second des beys d'alors par l'influence, et le rival de Mourad.

Héliopolis était une des cités les plus illustres de l'Égypte. Là était le dépôt des connaissances et se trouvait placée l'école des prêtres. Platon y demeura

longtemps, et divers sages de la Grèce vinrent y chercher des leçons. A présent, le village de Matariéh n'est plus célèbre que par le grand nombre de filles publiques qui s'y réunissent et y demeurent habituellement. Un seul obélisque s'élève encore, et les ruines qui environnent la plaine au milieu de laquelle il est dressé, présentent l'aspect d'une chaîne de collines régulières, entièrement composées de décombres réduits en poussière, comme à Saïs et comme à l'hippodrome de Thèbes. C'est de cet endroit qu'ont été tirées les deux aiguilles connues à Alexandrie sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre. C'est également de là qu'est venue celle qui est à Constantinople, sur la place de l'Atméidan. C'était donc une ville superbe qu'Héliopolis, mais dont le caractère religieux et savant rehaussait la splendeur. Il est remarquable qu'aujourd'hui Abou-Zabel, qui semble destiné à la remplacer comme centre des études scientifiques, soit précisément situé dans son voisinage.

Des souvenirs consacrés par nos livres saints, ou par les traditions, se retrouvent aussi dans ce lieu C'est là que demeurait le grand prêtre du Soleil, Putiphar, de qui Joseph fut l'intendant. C'est aussi là que Marie s'arrêta lorsqu'elle se réfugia en Égypte, accompagnée de l'Enfant divin. Une fontaine où la Vierge lava, dit-on, les langes de Jésus, a disparu. Un sycomore d'une dimension extraordinaire, qui

lui servit d'abri, et que les anciens pèlerins ont pu voir, est mort de vieillesse : on en montre un autre auquel on donne également le nom d'arbre de Jésus et de Marie; peut-être il est sorti des mêmes racines.

Le dernier souvenir que Matariéh rappelle est celui de la bataille que l'armée française, commandée par le général Kléber, gagna sur les Turcs, commandés par le grand vizir, le 20 mars 1800. Elle sauva l'armée, lui donna une seconde fois la possession de l'Égypte, et précéda d'une année une autre bataille, dont le gain eût été certain si le général Kléber avait vécu, et dont la perte entraîna celle de la colonie.

Des écrivains, mal informés sans doute, ont voulu rabaisser la gloire que Kléber acquit à Héliopolis; elle fut digne de lui et de ses troupes. L'armée française comptait à peine dix mille combattants; le grand vizir avait une armée de soixante mille hommes, et se croyait sûr du succès. Une marche décidée en avant, après avoir repoussé son choc, donna la victoire aux Français. Le combat ne fut ni long ni très-sanglant; mais, quand on bat les Turcs, il n'en est jamais autrement : tout dépend du premier moment, et voilà pourquoi, pour les combattre, quelque grand que soit leur nombre, il ne faut pas beaucoup de troupes, mais qu'elles soient de bonne qualité. Les Turcs battus se retirèrent d'abord jusqu'à Kauka,

où la cavalerie française les poursuivit, et bientôt après ils repassèrent le désert.

J'allai aussi revoir un des plus célèbres champs de bataille de l'armée d'Orient, où j'avais figuré, celui des Pyramides, qui nous donna la possession du Caire.

C'est au village d'Embabéh, situé en face de Boulaq, sur la rive gauche du Nil, que l'action se passa. Ce village était entouré par des retranchements vastes et informes, armés d'une quarantaine de mauvaises pièces de canon lourdes et difficiles à manier, et presque toutes en fer. Un ramassis de misérables fantassins était chargé de les défendre et de servir cette mauvaise artillerie. La nombreuse flottille des mameluks, mouillée un peu au-dessous, prenait de revers ces retranchements et les protégeait.

Toute la maison de Mourad-Bey tenait la campagne sur cette rive du fleuve. L'armée française avait quitté Alexandrie depuis seize jours ; elle avait déjà eu deux rencontres avec les mameluks. Un séjour à Vardan l'avait reposée et mise en état de combattre. Elle était formée en cinq divisions; chaque division composait un seul carré sur six hommes de hauteur; les carrés, à distance d'une demi-portée de canon, se soutenaient entre eux. La plus grande prudence et la plus grande circonspection avaient présidé à nos dispositions. Notre ligne était oblique, et le général Desaix, qui formait notre avant-garde, était à droite et en avant.

Une halte avait été ordonnée, et les soldats cherchaient à étancher leur soif avec une immense quantité de pastèques qui couvraient la terre, quand, tout à coup, l'ennemi parut et chargea à l'improviste la division Desaix, qui, saisissant ses armes immédiatement, le reçut sans s'étonner, et le repoussa en partie dans les retranchements qu'il avait en arrière.

Nous nous ébranlâmes tous pour les enlever, et comme c'était la division Bon, dans laquelle je servais comme général de brigade, qui se trouvait précisément en face et le plus à leur portée, elle fut chargée spécialement de cette attaque.

Le général de brigade Rampon, appartenant aussi à la même division, marcha avec des compagnies d'élite, détachées en avant du carré. Attaquées par un détachement de mameluks, qu'elles repoussèrent, elles eurent bientôt gravi le sommet des retranchements, et à leur suite la division tout entière.

Les mameluks, serrés de près, voulurent s'éloigner; mais ils ne pouvaient sortir que par un défilé entre le fleuve et la partie en amont du retranchement. M'étant aperçu de leur situation embarrassée, je partis à la course avec un bataillon et demi de la quatrième demi-brigade d'infanterie légère, et je vins occuper le haut du retranchement qui commandait le défilé. Trente ou quarante mameluks et leurs chevaux, qui tombèrent sous nos coups, eurent bientôt obstrué et rendu impraticable le passage : il n'y

eut plus de retraite possible pour ceux qui se trouvaient encore dans le retranchement. Ils essayèrent de traverser le Nil à la nage; environ quinze cents prirent ce parti désespéré, et presque tous se noyèrent.

Alors les restes de la maison de Mourad-Bey remontèrent le Nil et s'éloignèrent, et Ibrahim-Bey, qui de la rive droite vit le désastre de la rive gauche, se disposa à évacuer le Caire et à se retirer en Syrie. Deux jours après, nous entrâmes par capitulation au Caire, dont le général en chef prit possession.

Pendant les préparatifs du passage et les négociations qui précédèrent, il se passa une chose plaisante qui mérite d'être racontée. Les mameluks étaient couverts d'or, de riches habits et d'armes magnifiques; il n'y en avait pas un seul qui n'eût une bourse garnie de six mille francs au moins. Nos soldats, qu'alléchait cette opulente dépouille, se désolaient de la manière dont avaient péri la plupart de leurs ennemis, et voyaient avec regret leur butin enseveli sous les eaux. Un soldat de la trente-deuxième, c'était un Gascon, conçut l'idée de réparer le tort que la fortune voulait lui faire. Il essaya d'un procédé qui lui réussit : courbant sa baïonnette, il l'attacha à une longue corde, et la traîna au fond du fleuve, où elle s'accrocha aux vêtements d'un mameluk noyé, qui fut ainsi tiré de l'eau. Cet exemple fut bientôt suivi par tous les soldats du même corps; les baïonnettes furent transformées en ha-

meçons, et la pêche fut aussi riche qu'abondante. Beaucoup de soldats déposèrent dans la caisse de leurs régiments des sommes considérables, qui s'élevèrent, pour plusieurs, jusqu'à trente mille francs.

De retour au Caire, je fis mes dispositions pour continuer mon voyage. Mon intention était de visiter la haute Égypte et une partie de la Nubie, si j'étais favorisé par le temps et que ma marche fût rapide. Je comptais parcourir le désert de la chaîne arabique, qui sépare la vallée du Nil du bord occidental de la mer Rouge, traverser cette mer pour visiter le mont Sinaï et revenir au Caire par l'Arabie Pétrée, en suivant le bord oriental de la mer Rouge.

Deux barques commodes et bien disposées furent préparées sur le Nil; une caravane de quarante-cinq dromadaires ou chameaux fut ordonnée et dut se rassembler au village de Cheik-Abbâdéh, sur les ruines d'Antinoé, où je devais la prendre à mon retour, et un bâtiment ponté exprès, et convenablement aménagé, reçut l'ordre de m'attendre dans un bon mouillage de la côte du désert; près de la montagne de Gebel-Ezet.

Tels furent les soins bienveillants que prit le gouvernement égyptien pour faciliter mon voyage.



DOCUMENTS RELATIFS

A

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

L'Égypte a réveillé bien des souvenirs en moi. Soldat de cette mémorable expédition, chaque lieu me rappelait quelqu'un de ses épisodes, et je les ai cités à mesure qu'ils se retraçaient à ma mémoire. Il est demeuré entre mes mains des documents qui se attachent à cette guerre et que je crois inconnus, du moins dans leur teneur littérale. J'ai pensé que ce serait faire plaisir à mes lecteurs que de les mettre sous leurs yeux.

La première pièce est une lettre du général en chef au Directoire, dans laquelle on verra qu'après une année de séjour et de combats en Égypte (nous avions débarqué le 13 messidor an VI et la dépêche est du 10 messidor an VII), qu'après le siége de Saint-Jean d'Acre et les ravages de la peste, les pertes de l'armée n'étaient pas très-considérables, et que Bonaparte concevait la possibilité de conquérir la Turquie, si le Directoire lui envoyait des renforts. Je ne crois point que cette lettre ait été imprimée.

La troisième est le rapport que le général Kléber adressait aux directeurs, après le traité qu'il avait conclu à El-Arich pour l'évacuation de l'Égypte. Le refus fait par les Anglais de laisser passer l'armée française amena la bataille d'Hé-

liopolis, où Kléber, à son tour, annula par sa brillante victoire la convention d'El-Arich. Quand le rapport parvint à Paris, le 18 brumaire avait renversé le Directoire, et c'était Bonaparte, devenu premier consul, qui le recevait. Il ne pouvait pas laisser publier les expressions chagrines de Kléber, qui s'était vu avec regret obligé de se mettre à la tête de l'armée d'Orient; car, au milieu de ses grandes et belles qualités, Kléber avait tout à la fois le défaut d'obéir avec répugnance et celui de ne pas vouloir commander. Le premier consul changea donc, de sa main, plusieurs phrases de la dépêche de Kléber : d'autres détails, dont il aurait été contraire aux intérêts de la politique de donner connaissance, furent supprimés dans l'insertion de ce rapport au *Moniteur* du 22 germinal an VIII.

J'ai placé auparavant une lettre du colonel d'artillerie Grobert, envoyé par Kléber à Paris, pour porter au Directoire des nouvelles de l'armée. Le départ de l'Égypte du colonel Grobert était antérieur d'un mois à la convention d'El-Arich. Cette lettre forme comme un avant-propos au rapport de Kléber. J'ai noté également les différences qui existent entre l'original et la version du *Moniteur*.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier général du Caire, le 10 messidor an VII.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF.

Citoyens directeurs,

Vous trouverez ci-joint plusieurs imprimés qui vous mettront au fait des événements qui se sont passés depuis plusieurs mois. La peste a commencé à Alexandrie il y a six mois, avec des symptômes très-prononcés. A Damiette elle a été plus bénigne ; à Gaza elle a fait plus de ravages, ainsi qu'à Jaffa. Elle n'a été ni au Caire, ni à Suez, ni dans la haute Égypte.

Voici l'état de situation de l'armée.

Au débarquement, la deuxième demi-brigade était à onze cents hommes ; elle est à neuf cent cinquante — La quatrième était à onze cent quarante ; elle est à mille. — La vingt et unième était à deux mille cent ; elle est à dix-huit cents. — La vingt-deuxième était à onze cent vingt-quatre ; elle est à neuf cent vingt-neuf. — ... était à quatorze cents ; elle est à mille cinquante. — La treizième était à mille huit cents ; elle est à mille quatre cents. — La dix-huitième était à mille quatre cents ; elle est à mille trois cents. — La dix-neuvième était à cinq cents ; elle est à quatre cents. — La vingt-cinquième était à mille cinq cents ; elle est à douze cents. — La trente-deuxième était à mille sept cents ; elle est à mille quatre cents. — La soixante et unième était à mille cinq cents ; elle est à onze cents. — La soixante-neuvième était à treize cents ; elle est à treize cents. — La soixante et quinzième était à dix-sept cents ; elle est à douze

cents.— La quatre-vingt-cinquième était à mille sept cents; elle est à onze cents. — La quatre-vingt-huitième était à douze cents ; elle est à mille. — La vingt-deuxième a reçu cent hommes de renfort; la treizième, cinquante; la dix-huitième, deux cent cinquante; la trente-deuxième, cent; la soixante-neuvième, cinq cent cinquante.

Le deuxième régiment de hussards était à quatre cents hommes; il est à trois cent quatre-vingts. — Le vingt-deuxième de chasseurs était à deux cent soixante; il est à trois cents; il a reçu cent hommes de renfort. — Le troisième de dragons était à trois cent cinquante, il est à trois cents. — Le quatrième était à quatre cent quatre-vingts, il est à trois cent soixante et dix.— Le quinzième était à deux cents, il est à cent cinquante. — Le dix-huitième était à deux cent vingt, il est à cent soixante.— Le vingtième était à quatre cents, il est à trois cents.

L'artillerie était à deux mille cent hommes, elle est à mille huit cents. — Le génie était à neuf cents hommes, il est à six cents.

Vous voyez qu'il nous faudrait cinq cents hommes pour la cavalerie, cinq mille pour l'infanterie, cinq cents pour l'artillerie, pour mettre l'armée comme elle était lors du débarquement. La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté, pour cette année, les projets de nos ennemis. Nous avons perdu des hommes distingués : le général Bon est mort de ses blessures; mon aide de camp Croisier est mort; beaucoup de monde a été blessé. Notre situation est très-rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Catiéh, Salahiéh se fortifient à force. Mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut d'ici à pluviôse six mille hommes de renfort; si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller partout, même à Constantinople. Il nous faudrait alors deux mille hommes de cavalerie pour incorporer dans nos régiments, avec des

carabines à la hussarde et des sabres ; six cents hussards ou chasseurs ; six mille hommes d'infanterie pour recruter les corps, cinq cents canonniers de ligne ; cinq cents ouvriers, maçons, armuriers, charpentiers, mineurs, sapeurs ; cinq demi-brigades à deux mille hommes chacune, et surtout vingt mille fusils, quarante mille baïonnettes, trois mille sabres, six mille paires de pistolets, dix mille outils de pionniers. S'il vous était impossible de nous faire passer ces secours, il faudrait faire la paix ; car il faut calculer que d'ici au mois de messidor nous perdrons encore six mille hommes. Nous serons à la saison prochaine réduits à quinze mille hommes effectifs, desquels ôtant deux mille hommes aux hôpitaux, cinq cents vétérans, cinq cents ouvriers qui ne se battent pas, notre force sera de douze mille hommes, compris cavalerie, infanterie, sapeurs, et nous ne pourrons pas résister à un débarquement combiné avec une attaque par le désert. Si vous nous faisiez passer quatre à cinq mille hommes, cela serait bon à recruter nos corps. Il nous faudrait vingt médecins et soixante à soixante et dix chirurgiens. Il en est beaucoup mort. Toutes les maladies de ce pays-ci ont des caractères qui demandent à être étudiés. Par là on ne peut les regarder toutes comme inconnues ; mais toutes les années elles seront plus connues et moins dangereuses.

Je n'ai point reçu de lettres de France depuis l'arrivée de Moreau, qui m'a apporté des nouvelles du 5 nivôse, et de Belleville du 20 pluviôse. J'espère que nous ne tarderons pas à en avoir. Nos sollicitudes son toutes en France. Si les rois l'attaquaient, vous trouverez dans nos bonnes frontières, dans le génie guerrier de la nation et dans vos généraux des moyens pour leur rendre funeste leur audace. Le plus beau jour pour nous sera celui où nous apprendrons la formation de la première république en Allemagne. Je vous enverrai incessamment le nivellement du canal de Suez, les cartes de toute l'Égypte, des canaux

cents.— La quatre-vingt-cinquième était à mille sept cents ; elle est à onze cents. — La quatre-vingt-huitième était à douze cents ; elle est à mille. — La vingt-deuxième a reçu cent hommes de renfort ; la treizième, cinquante ; la dix-huitième, deux cent cinquante ; la trente-deuxième, cent ; la soixante-neuvième, cinq cent cinquante.

Le deuxième régiment de hussards était à quatre cents hommes ; il est à trois cent quatre-vingts. — Le vingt-deuxième de chasseurs était à deux cent soixante ; il est à trois cents ; il a reçu cent hommes de renfort. — Le troisième de dragons était à trois cent cinquante, il est à trois cents. — Le quatrième était à quatre cent quatre-vingts, il est à trois cent soixante et dix.— Le quinzième était à deux cents, il est à cent cinquante. — Le dix-huitième était à deux cent vingt, il est à cent soixante.— Le vingtième était à quatre cents, il est à trois cents.

L'artillerie était à deux mille cent hommes, elle est à mille huit cents. — Le génie était à neuf cents hommes, il est à six cents.

Vous voyez qu'il nous faudrait cinq cents hommes pour la cavalerie, cinq mille pour l'infanterie, cinq cents pour l'artillerie, pour mettre l'armée comme elle était lors du débarquement. La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté, pour cette année, les projets de nos ennemis. Nous avons perdu des hommes distingués : le général Bon est mort de ses blessures ; mon aide de camp Croisier est mort ; beaucoup de monde a été blessé. Notre situation est très-rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Catiéh, Salahiéh se fortifient à force. Mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut d'ici à pluviôse six mille hommes de renfort ; si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller partout, même à Constantinople. Il nous faudrait alors deux mille hommes de cavalerie pour incorporer dans nos régiments, avec des

A la rade de Ville-Franche, le 12 nivôse, l'an VIII de la république française.

J. GROBERT, CHEF DE LA BRIGADE D'ARTILLERIE, AUX CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1).

Citoyens consuls,

Le général Kléber, commandant en chef l'armée d'Égypte, me charge de me rendre auprès du gouvernement pour lui remettre une dépêche dont je dois être porteur, et lui fournir verbalement les renseignements qui seraient utiles « aux opérations politiques pour le salut de l'armée » qu'il commande (2); il m'a muni d'une lettre de créance à ce relative.

Ce général a reçu, par la voie du commodore Smith, les nouvelles des événements survenus en Europe jusqu'au 23 août (vieux style) de l'année dernière. Les maux annoncés par les gazettes de Francfort et de Milan étaient probablement exagérés; mais il a cru entrevoir dans la masse des faits, dans les discours et les rapports des membres du corps législatif, qu'une révolution quelconque s'était opérée, et que, dans les tourmentes dont la France semblait agitée, l'ennemi avait une puissante influence. Ces considérations, et la difficulté extrême de faire parvenir au gouvernement des nouvelles « aussi fréquentes que sa position l'exige, » ont dû lui suggérer des précautions pour en assurer l'arrivée.

Les événements heureux dont j'ai été instruit à mon

(1) Cette lettre a été insérée au *Moniteur* du 30 nivôse an VIII. Tout ce qui est *placé entre les guillemets* a été changé dans le journal, ou bien entièrement supprimé. J'indique par les renvois suivants les phrases par lesquelles on a remplacé celles du texte original.

(2) « Les renseignements qui seraient utiles *aux opérations ultérieures de l'armée* qu'il commande. »

arrivée à Ville-Franche peuvent dissiper une portion des craintes dont doivent être affectés ceux qui sont séparés de « l'horizon politique » (1). Je présume que, si la durée de la quarantaine qui me serait prescrite à Toulon était trop longue, je pourrais trouver dans cette ville un moyen sûr pour faire l'envoi de ma dépêche; je fournirai personnellement, après, les éclaircissements que la situation politique du Levant exige.

Conformément à mes instructions, je dois, provisoirement, vous faire parvenir les notions suivantes.

1°

Vous trouverez ci-joint le rapport du général Kléber sur l'affaire qui a eu lieu à Damiette, lors du débarquement des janissaires. J'ai fait part de cette victoire aux généraux et commandants des ports où notre bâtiment a relâché, afin de rassurer de plus en plus les esprits sur le sort de notre armée. Un tel avantage, qui suit de près le brillant succès d'Aboukir, a effectivement inspiré une vive confiance à cette armée pour repousser les forces « plus nombreuses que redoutables que le grand vizir amène en Égypte (2). » Le commandant en second des janissaires, qui est prisonnier, a déposé, 1° que la Porte fondait son unique espoir dans ce corps d'élite; 2° que l'on ne comptait aucunement, à Constantinople, sur l'armée de Syrie; 3° que la totalité des janissaires n'avait pas débarqué; on devait effectuer un second débarquement « de quatre mille hommes environ (3); 4° que, dans le plan primitivement conçu, cette opération devait marcher de front avec le débarquement

(1) « Ceux qui sont séparés *de la métropole.* »

(2) « Les forces *que le grand vizir pourrait amener contre* « *l'Égypte.* »

(3) « *Deux mille hommes environ.* »

commandé par le pacha « pris à » (1) Aboukir. Il a été étonné que ce pacha ait débarqué sans les attendre. Patrona-Bey a eu la tête tranchée (2).

2°

Le quartier général était sur le point de quitter le Caire, lorsque j'en suis parti, le 1er frimaire (3). « On attendait un courrier du général Desaix, qui s'était rendu à Damiette, ou du général Reynier, qui était à Salahiéh. » L'avant-garde du grand vizir, forte de « treize mille hommes environ (4), » était à Gaza. Plusieurs voiles turques avaient paru le 20 brumaire devant Damiette; mais elles avaient disparu de suite. La mer est très-orageuse dans cette saison sur l'étendue de la côte qui est comprise entre Damiette et El-Arisch. Trois barques canonnières turques et environ cinquante-six hommes, avec quelques pièces d'artillerie, ont échoué à proximité de Tiriéh et Omfurége. Je n'ai rencontré aucune voile turque ni anglaise depuis la sortie du port d'Alexandrie, « jusqu'à la hauteur de l'île de Pantéléana, quoique les vents nous aient contraints à louvoyer pendant quelques jours sur le cap occidental de Candie et les côtes de la Morée. »

3°

« Le général Kléber a presque épuisé la voie des négociations avec le grand vizir. Fort des circonstances, plus ou

(1) Au *Moniteur* il y a « près. »

(2) Le *Moniteur* porte ici cette note : « Patrona-Bey était le vice-amiral de la flotte turque lors de l'expédition de thermidor dernier. »

(3) « Le quartier général était sur le point de quitter le Caire, lorsque j'en suis parti le 1er frimaire, *pour se porter en avant.* »

(4) « L'avant-garde du grand vizir forte de *cinq mille hommes environ.* »

moins instruit de notre situation, et vivement sollicité par les commissaires anglais et russes qui l'environnent, ce général turc repousse toute proposition sans l'évacuation préalable de l'Égypte; il offre seulement, pour l'effectuer, des bâtiments et des garanties. Dans cet état de choses, le général Kléber a employé tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour temporiser; mais le dernier courrier tartare, envoyé de Damas, a presque détruit tout espoir de différer une action, dont le succès sera toujours funeste à une armée dépourvue de moyens de recrutement. On prépare toutefois une tentative ultérieure. Le général Menou et le citoyen Poussielgue doivent se transporter en Syrie, et, si faire se peut, à Constantinople. Ils portent quelques présents en sucre, café, etc.; leur valeur est proportionnée à celle de nos moyens de finance. Il est encore un moyen dans lequel le général Kléber avait fondé quelque espoir : c'est la menace faite au grand vizir de livrer l'Égypte aux Russes; c'est le tableau très-vrai des fautes politiques de la Porte depuis qu'elle a rompu ses anciennes liaisons avec la France, son unique soutien, et qu'elle a imprudemment ouvert les Dardanelles aux flottes moscovites; cette idée effraye à l'excès les habitants du Caire. L'effendi, qui s'est transporté une seconde fois à Damas, assure que le grand vizir en est frappé; mais ces réflexions ne peuvent arrêter sa marche (1). » Le commissaire russe prodigue l'argent et les présents; il menace de déclarer la guerre à la Porte si elle ne continue pas les hostilités contre les Français.

« Il n'a pas été impossible d'émouvoir Smith lui-même sur les progrès des Russes dans les régions qui environnent la Méditerranée; on a saisi l'occasion de répondre à une

(1) Toute cette phrase est remplacée ainsi: «*Le général Kléber* « *et le grand vizir sont en pourparlers.* »

L'idée qu'il y a des Russes dans l'armée turque indigne et effraye les habitants de l'Égypte. » Et il continue par « Le commissaire russe, etc. »

lettre par laquelle il demandait à entrer comme partie intégrante dans les négociations pour lui envoyer l'adjudant général Morand; cet officier est parti pour Jaffa. On lui a offert de continuer les négociations à bord même de son vaisseau. Par cette mesure, il sera facile d'en exclure totalement le commissaire russe.» L'attachement et les opinions religieuses des habitants nombreux de la Grèce, de la Morée et de l'Archipel semblent promettre de grands succès à la Russie (1). Cette idée doit occuper vivement le commodore anglais (2).

4

« Les dispositions militaires du grand vizir, autant que l'on peut en croire des espions suspects ou ignorants, sont telles qu'il laisserait un corps quelconque pour faire le siége d'El-Arisch, et passerait outre avec le gros de son armée. Il semblerait vouloir attaquer à plusieurs reprises avec trois portions de son armée, qu'il ferait agir successivement. Cette méthode nous serait infailliblement désavantageuse, en ce que l'effet moral étant le plus puissant motif de défaite dans une tourbe indisciplinée, et qui n'est pas guerrière, on ferait une dépense égale d'hommes et de munitions pour la repousser collectivement ou par portions. Il est certain que les munitions seront presque épuisées sans ressource ultérieure à la première action. La perte des hommes sera peut-être au niveau de celle qui est indiquée dans les instructions que le général Kléber a reçues pour fixer le dernier terme de la supériorité ou de l'équilibre de ses forces. »

(1) Le *Moniteur* ajoute « *dans ces mers*. »

(2) Après cette phrase vient celle-ci dans le *Moniteur* : *On ne peut plus concevoir la marche de la politique anglaise et autrichienne*. »

« A cette considération puissante se joint celle des ravages que la peste peut occasionner. Lors de mon départ d'Alexandrie, les accidents n'étaient pas nombreux ; mais une pluie orageuse et continue qui a tombé au Caire le 30 vendémiaire et les jours suivants a alarmé les habitants sur ce symptôme, qu'ils croient assez sûr pour l'approche des maladies contagieuses. Si quelque motif peut nous rassurer contre cette crainte, ce sont les précautions nombreuses que l'on a prises pour éloigner ce fléau. Les pluies sont beaucoup plus abondantes qu'à l'ordinaire à Rosette et à Alexandrie; mais l'on est parvenu, à force d'étudier les effets de la peste, à la traiter avec succès sur plusieurs individus. »

La « presque » totalité de l'armée était habillée en drap lors de mon départ ; cette précaution influera puissamment sur la conservation de la santé du soldat. On a fait face à cette dépense par l'échange de quelques blés de la haute Égypte que l'on a livrés aux négociants Pinj et Cie.

« Les pertes presque inévitables en hommes et en munitions font présumer au général Kléber que le sort de l'Égypte doit être décidé après la bataille de Salahiéh. » Il est indubitable que l'armée du grand vizir a été recrutée par force, qu'elle a soulevé contre elle tous les habitants de la Syrie par les excès révoltants qu'elle a commis ; qu'elle est, presque en totalité, mal armée; que les maladies l'affaiblissent journellement dans une saison où les pluies sont abondantes dans cette contrée, et que sa marche doit en détruire une partie. Il est également certain que le petit nombre de soldats que Djezzar a fourni n'agira pas avec énergie. Ibrahim-Bey et le peu de mameluks qu'il amène seront guidés par des intérêts semblables à ceux du pacha d'Acre. Il est notoire que ce pacha a fait étrangler un capidgi que le grand vizir lui a envoyé pour lui ordonner de sortir d'Acre, et qu'il a facilité l'évasion d'un certain nombre de chrétiens qui se sont réfugiés en Égypte. Ces différents motifs, et la supé-

riorité inappréciable de nos troupes, en valeur et en instruction, promettent au général Kléber une victoire complète sur « les soixante mille hommes que » le grand vizir entraîne avec lui. Mais son état de faiblesse après cette victoire ne peut lui permettre de contenir le pays, lever les contributions à main armée, et faire face à de nouvelles agressions à la saison prochaine. Vous aviserez, citoyens consuls, aux moyens les plus prompts que votre sagesse vous dictera pour agir auprès des cours de Londres et de Constantinople, afin d'utiliser l'évacuation de l'Égypte, ou la retarder par des négociations. Vous connaissez la force de cette armée en hommes, en munitions, et ses ressources en finances ; je vous soumettrai des renseignements plus récents sur les détails qui y sont relatifs. Le général Kléber prend la liberté de vous rappeler en tout cas les lenteurs et la méfiance ordinaires de la Porte Ottomane.

5o

« Le bâtiment *la Belle-Marianne*, qui portait en France le cousin du citoyen Barras, ex-directeur, et le général Vaux, est parti le 13 brumaire dernier d'Alexandrie. Je n'ai pu recueillir ici aucune notion certaine sur son arrivée. Le citoyen Barras était porteur d'une dépêche qui contenait les pièces suivantes :

« 1o La lettre du général en chef Bonaparte, au grand vizir ;

« 2o La réponse du grand vizir à cette lettre ;

« 3o Une lettre du général Kléber au grand vizir ;

« 4o Une réponse du grand vizir à cette lettre ;

« 5o Une deuxième lettre du général Kléber au grand vizir ;

« 6o Une deuxième réponse du grand vizir ;

« 7o Une lettre du commodore Smith ;

« 8° Une lettre du citoyen Poussielgue au Directoire ;

« 9° Les conférences qui ont eu lieu, lors du premier retour de l'effendi de Syrie, en présence du pacha prisonnier à Djizé, et du citoyen Poussielgue ;

« 10° Une lettre du général Kléber au Directoire ;

« 11° D'autres pièces qui me sont inconnues. »

6°

« La crue du Nil de cette année a été inférieure de vingt deux pouces à celle de l'année dernière. Il s'est retiré quinze jours plus tôt.

« Le numéraire disparaît journellement en Égypte ; on vend les piastres au prix de cent soixante et dix paras, malgré les punitions et les défenses les plus sévères. Les médins seuls sont en circulation. » Le citoyen Lepère, dans une reconnaissance faite avec le général Reynier, a ultérieurement vérifié l'existence et nivelé la pente d'un ancien canal, primitivement découvert par le général en chef Bonaparte, qui s'étend de Suez à Belbeïs, et de Belbeïs au Nil. Une douane était située sur ce canal, à proximité de l'ancienne ville d'Héropolis. Le point intermédiaire était de cinquante-quatre pieds au-dessous du niveau de la mer Rouge ; la branche nord-ouest, qui se joignait à la précédente, était alimentée par les eaux du Nil.

Les commissions des sciences et arts sont de retour de la haute Égypte. Elles ont apporté une collection intéressante de dessins. Le citoyen Delètre y est resté pour perfectionner ses travaux.

L'opération indiquée par le général en chef Bonaparte pour rassembler les mameluks épars dans l'Égypte a très-bien réussi. Le général Kléber les a distribués à plusieurs officiers généraux et supérieurs. Ces jeunes gens se sont attachés à leurs nouveaux maîtres ; ils ont apprécié la différence des

traitements qu'ils reçoivent des Français, qu'ils envisagent comme leurs sauveurs dans une circonstance aussi difficile pour eux. Plusieurs parmi ceux qui étaient en Syrie, ou qui suivaient le sort de Mourad-Bey, étant instruits par leurs camarades, ont déserté. On présume que ce motif a contribué à la rentrée de Mourad-Bey dans le Saïd.

Une grande portion des troupes de la haute Égypte est montée sur des dromadaires. Ce corps a été presque doublé.

L'esprit de l'armée est excellent. Elle est animée de la plus vive confiance dans l'affection de son ancien général.

7o

« Je suis parti d'Alexandrie le 7 frimaire. Mes instructions me prescrivaient d'aborder, autant qu'il serait possible, dans un des ports d'Espagne les plus voisins de la France. Mais quoique j'aie croisé dans le passage dangereux qui est entre la Sardaigne et la Barbarie, pendant deux jours, le vent de nord-ouest qui a fraîchi, et la présence de plusieurs bricks anglais, de quelques bâtiments algériens et de deux demi-galères sardes nous ont forcés à longer la Sardaigne à l'est. Nous avons échappé, en affrontant le péril des roches, à plusieurs bâtiments ennemis dans les environs de cette île. Nous n'avons pas pu doubler les bouches de Bonifacio, et nous avons été contraints de relâcher à Bastia, après vingt-deux jours de navigation. Les vents contraires nous ont retenus pendant six jours à Bastia. Je suis parti avec une escorte pour le golfe Saint-Florent, où j'ai attendu pendant trois jours mon départ. J'ai employé un jour pour m'y rendre, et un jour pour la traversée de Saint-Florent à Pelle-Franche. Mon absence d'Alexandrie a été de trente-trois jours à l'époque où nous avons mouillé dans le port de Ville-Franche.

« La tartane sur laquelle j'étais embarqué était chargée

de blessés afin de faire valoir le cartel d'échange stipulé par le général Marmont, dans le cas où je serais pris. Dans la crainte de cet événement, le général Kléber m'a communiqué les principales pièces contenues dans sa dépêche, dont cette lettre forme en quelque sorte un extrait.

« Conformément à mes instructions, j'ai fait ici des démarches pour obtenir, sans passer outre, dans ce port, quelques jours d'observation pour moi individuellement, afin de me rendre promptement à Paris. Les retards que j'éprouve dans les réponses, et la presque certitude d'être contraint à me rendre à Jacien pour l'obtention de cette demande, m'ont décidé à vous écrire, citoyens consuls, afin d'obvier à tout retard qui fût préjudiciable à la chose publique. Malgré les suites d'une maladie douloureuse et une navigation très-pénible, je me rendrai en toute diligence auprès de vous à l'expiration du terme que l'on me fixera lorsque je serai à Jacien. J'espère suivre de près ma lettre. Notre quarantaine est commencée, et nous avons été exempts de toute maladie dans la traversée. »

Cette dépêche a été rémise le 13 nivôse au commandant de la place de Ville-Franche avec invitation de la faire parvenir au général commandant le département des Alpes Maritimes. J'ai écrit à celui-ci pour le prier de l'envoyer à Paris par un courrier extraordinaire.

Salut et respect.

J. Grobert.

Du camp de Salahiéh, 10 pluviôse an VIII.

KLÉBER GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE, AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Je viens de signer, citoyens directeurs, le traité relatif à l'évacuation de l'Égypte, et je vous en envoie la copie. Celle qui porte la signature du grand vizir ne pourra m'être remise que d'ici à quelques jours, l'échange devant avoir lieu à El-Arisch.

Je vous ai rendu compte, par mes dépêches précédentes, de la situation où se trouvait cette armée « lorsque je fus obligé d'en prendre le commandement (1). » Je vous ai informé aussi des négociations que le général Bonaparte a commencées avec le grand vizir, et que j'ai dû continuer.

Quoiqu'à cette époque je comptasse peu sur le succès de ces négociations, j'espérais cependant qu'elles ralentiraient assez la marche et les préparatifs de guerre du vizir pour vous donner le temps de m'envoyer des secours en hommes et en armes, ou du moins des ordres précis sur la conduite que j'avais à tenir dans les circonstances pénibles où je me trouvais. Je fondais cet espoir de secours sur ce que je savais que les flottes française et espagnole se trouvaient réunies à Toulon, et n'attendaient pour en sortir qu'un vent favorable. Elles en sont sorties en effet, mais pour repasser le détroit et rentrer à Brest. Cette nouvelle affligea profondément l'armée, qui apprit en même temps nos revers en Italie, en Allemagne, en Hollande, et jusque dans la Vendée, sans qu'il parût qu'on prît aucune mesure propre à arrêter

(1) Le *Moniteur* porte : « *Lorsque j'en pris le commandement.* » Les mots « *j'en pris* » sont écrits sur l'original de la main du premier consul, au-dessus de la phrase de Kléber.

le cours des malheurs qui menaçaient jusqu'à l'existence de la république.

Cependant le vizir s'avançait de Damas; d'un autre côté, au commencement de brumaire, une flotte parut devant Damiette. Elle débarqua d'abord quatre mille janissaires qui devaient être suivis d'un pareil nombre; mais on ne leur en donna pas le temps : les premiers furent attaqués et complétement battus en moins d'une demi-heure. Le carnage fut affreux : on leur fit cependant plus de huit cents prisonniers.

Cet événement ne rendit point les négociations plus faciles; le vizir manifesta les mêmes intentions, et ne suspendit sa marche que pendant le temps qui lui était indispensable pour former ses établissements et se procurer des moyens de transport. Son armée était alors estimée à soixante mille hommes ; mais d'autres pachas le suivaient et recrutaient de nouvelles troupes de toutes les parties de l'Asie jusqu'au mont Caucase. La tête de cette armée arriva bientôt jusqu'à Jaffa.

Le commodore sir Sidney-Smith m'écrivit vers cette époque, c'est-à-dire quelques jours avant le débarquement de Damiette, et comme je connaissais toute l'influence qu'il avait sur le vizir, j'ai cru devoir non-seulement lui répondre, mais même lui proposer pour le lieu des conférences le vaisseau qu'il montait; je répugnais également à recevoir en Égypte des plénipotentiaires anglais ou turcs, ou à envoyer les miens au camp de ces derniers. Ma proposition fut acceptée, et dès lors les négociations prirent une marche plus déterminée. Tout cela cependant n'arrêta point l'armée ottomane que le grand vizir conduisit sur Gaza.

Pendant tout ce temps la guerre continuait dans la haute Égypte, et les beys, dispersés jusqu'alors, pensèrent à se réunir à Mourad, qui, toujours poursuivi et jamais abattu, entraînant dans son parti les Arabes et les habitants de la province de Béni-Soueyf, ne laissait pas que d'occuper des forces et de donner des inquiétudes.

La peste nous menaçait aussi de ses ravages et nous enlevait déjà plusieurs hommes par décade à Alexandrie et dans d'autres places.

Enfin le premier nivôse, le général Desaix et le citoyen Poussielgue, que j'avais nommés plénipotentiaires, ouvrirent à bord du *Tigre* les conférences avec sir Sidney-Smith à qui le grand vizir avait donné des pouvoirs pour traiter. Ils devaient tenir les parages de Damiette à Alexandrie; mais, un coup de vent très-violent les ayant obligés de gagner le large, ils tinrent la mer pendant dix-huit jours; au bout de ce temps ils descendirent au camp du vizir. Ce dernier s'était porté sur El-Arisch, et s'était emparé le 9 nivôse de ce fort. Il ne dut ce succès qu'à la lâcheté insigne « d'une garnison de près de six cents hommes (1) » qui se rendit sans combattre le septième jour de l'attaque.

Cet événement était d'autant plus malheureux que le général Reynier était en marche pour faire lever le blocus avant que le gros de l'armée turque fût arrivé.

Dès cet instant on ne pouvait plus espérer de traîner les négociations en longueur; il s'agissait d'examiner mûrement le danger qu'il y avait de les rompre, d'écarter les motifs d'une vanité personnelle, et de ne point exposer tous les Français dont la vie m'était confiée à des suites terribles que plus de délais rendaient inévitables.

Les rapports les plus récents portaient l'armée ottomane à quatre-vingt mille hommes, et elle devait s'augmenter encore; on y comptait douze pachas, dont six du premier rang. Quarante-cinq mille hommes se trouvaient devant El-Arisch, ayant cinquante pièces de canon et des caissons en proportion. Cette artillerie était traînée par des mulets. Vingt autres pièces étaient à Gaza avec le corps de réserve;

(1) Au *Moniteur* il y a « la lâcheté insigne *de la garnison*. » Sur l'original le premier consul a écrit, « *la garnison de plus de quatre cents hommes*. »

le reste des troupes se trouvait à Jaffa et dans les environs de Ramlé. Un cabotage actif approvisionnait le camp du vizir; toutes les tribus d'Arabes secondaient à l'envi cette armée et lui fournissaient plus de quinze mille chameaux. On m'a assuré que les distributions s'y faisaient régulièrement. Toutes ces forces étaient dirigées par des officiers européens, et cinq à six mille Russes étaient attendus d'un moment à l'autre.

A cette armée j'avais à opposer huit mille cinq cents hommes divisés sur les trois points de Katiéh, Salahiéh et Belbeïs. Cette répartition était nécessaire pour faciliter nos communications avec le Caire, et pour pouvoir porter promptement des secours à celui de ces postes qui aurait été le premier attaqué. En effet il est certain qu'on peut les tourner ou les éviter tous; c'est ce qu'a fait récemment Elfi-Bey, qui pendant les négociations est entré avec ses mameluks dans la Charkié, pour se réunir aux Arabes Billis et de là rejoindre Mourad dans la haute Égypte. Le reste de l'armée était distribué ainsi qu'il suit: mille hommes, aux ordres du général Verdier, pour former la garnison de Lesbé, lever des contributions en argent et en denrées, et tenir en obéissance le pays entre le canal d'Achmoun et celui de Moës, agité sourdement par le cheik Leskam. Dix-huit cents hommes étaient aux ordres du général Lanusse, pour fournir les garnisons de Rosette, Aboukir et Alexandrie, contenir le Delta et le Bahiré. Douze cents hommes étaient démeurés au Kaire et à Gizeh, et ils étaient obligés de fournir des escortes aux convois de l'armée. Enfin deux mille cinq cents hommes se trouvaient disséminés dans la haute Égypte sur une ligne de plus de cent cinquante lieues; ils avaient journellement à combattre les beys et leurs partisans : le tout forme quinze mille hommes. Voilà en effet ce qu'en évaluant au plus haut on peut compter de combattants disponibles dans l'armée.

Malgré cette disposition de forces, j'espérais la victoire,

et j'aurais hasardé une bataille si j'avais eu la certitude de l'arrivée d'un secours avant la saison d'un débarquement; mais cette saison étant une fois arrivée sans que j'eusse obtenu de renfort, j'étais obligé de renvoyer au moins cinq mille hommes sur les côtes, il me restait trois mille hommes pour défendre un pays, ouvert de toutes parts, contre l'invasion de trente mille cavaliers, secondés par les Arabes et les habitants du pays, sàns places fortes, sans vivres, sans argent, sans vaisseaux. Je devais prévoir ce moment et me demander ce que je pouvais faire alors pour la conservation de l'armée. Il ne restait aucun moyen de salut; l'on ne peut traiter que les armes à la main avec des hordes indisciplinees de barbares fanatiques qui méconnaissent tous les droits de la guerre. L'évidence de ces motifs a frappé tous les esprits; elle a déterminé mon opinion. J'ai donné des ordres à mes plénipotentiaires de ne rompre les négociations que dans le cas où l'on proposerait des articles qui pussent compromettre notre gloire ou notre sûreté : « Mais je n'ai fait cette démarche qu'après m'être éclairé du conseil des officiers généraux qui m'entouraient. Leur avis était unanime; l'évacuation fut arrêtée, et les motifs exposés dans un procès-verbal. Je viens d'accomplir, citoyens directeurs, une action que la raison approuvera dans tous les temps, mais je n'en suis pas moins affligé d'avoir été contraint d'attacher mon nom à un événement qui ne m'appartient pas.

« Je n'avais pas seulement à vaincre toutes les difficultés de ma position militaire, il fallait encore surmonter des obstacles administratifs qui se renouvelaient sans cesse. L'inondation ayant été très-défectueuse cette année, la valeur moyenne des revenus se trouvait réduite d'un tiers. De plus, si la perte successive des forces militaires m'eût obligé de retirer les troupes de la haute Égypte, cet abandon aurait occasionné une diminution de revenu plus considérable encore; cela seul me mettait dans l'impossibilité absolue de

soutenir la campagne prochaine. Je donnerai plus de développement à ces assertions; il suffit en ce moment, pour détruire les idées exagérées que l'on se serait faites des revenus annuels de l'Égypte, de citer la dette de onze millions qu'a laissée le général Bonaparte avant son départ, quoique à son arrivée en ce pays il ait trouvé des ressources extraordinaires qui, aujourd'hui, sont épuisées entièrement (1).»

Je termine ce rapport, citoyens directeurs, en vous observant que les circonstances de ma situation n'ont point été prévues dans l'instruction que m'a laissée le général Bonaparte. « Il ne me parle nullement de l'armée du grand vizir, soit qu'en effet il n'y crût pas, ou qu'il eût d'autres motifs pour ne m'en point informer (2). » Lorsqu'il me promet de prompts secours, il fonde, ainsi que je l'avais fait, ses espérances sur la réunion des flottes française et espagnole dans la Méditerranée; on était alors loin de penser que ces flottes retourneraient dans l'Océan, et que l'expédition d'Égypte, entièrement abandonnée, deviendrait un chef d'accusation contre ceux qui l'ont ordonnée.

Je joins à cette lettre copie de ma correspondance, tant avec le grand vizir qu'avec le commodore sir Sidney-Smith et mes plénipotentiaires, ainsi que toutes les notes officielles rémises de part et d'autres; je joins aussi copie des rapports qui m'ont été faits sur la prise d'El-Arisch (3), « et sur les

(1) Tout ce qui est entre des guillemets est omis dans le *Moniteur*.

(2) Cette phrase n'est point imprimée dans le *Moniteur*. Sur l'original le premier consul a écrit au-dessus de la phrase « soit qu'en effet il n'y crût pas » ces mots « *soit qu'il l'ignorât ou qu'il n'y crût pas.* »

(3) A la suite du rapport de Kléber viennent en effet, dans le *Moniteur* du 29 germinal an VIII, un rapport du capitaine Ferray sur la prise d'El-Arisch, la convention sur l'évacuation de l'Égypte, et diverses autres pièces.

Toute la suite de la phrase est omise dans le *Moniteur*.

différentes insurrections dont nos troupes se sont rendues coupables à Damiette et à Alexandrie. Vous apprécierez vous-mêmes l'importance de pareils événements. Je dois cependant ajouter, pour rendre témoignage à la vérité, que partout où j'ai été présent, nos troupes ont manifesté une confiance absolue et le plus louable dévouement. Quant à celles de la haute Égypte, je ne puis leur reprocher le moindre murmure.

Au reste, l'armée française, pendant son séjour en Égypte, a gravé dans l'esprit des habitants le souvenir de ses victoires, celui de l'équité et de la modération avec lesquelles nous avons gouverné, le sentiment de ses forces et de la puissance de la nation dont elle fait partie. Le nom français sera longtemps respecté, non-seulement dans cette province de l'empire ottoman, mais encore dans tout l'Orient.

Je compte être rendu en France, avant l'armée, au plus tard à la fin de prairial.

Salut et respect.

KLÉBER.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE SOMMAIRE

DU TROISIÈME VOLUME.

SYRIE.

FIN DE LA TABLE.



